LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15 MARS 1949

LES TERREURS DE L'AN DEUX MILLE.....	ETIENNE GILSON..... *de l'Académie française*	193
LETTRES A LA REINE LOUISE DES BELGES (1848-1850) PUBLIÉES PAR JEAN DE BOISLISLE.....	DUC D'AUMALE.....	207
RETOUR A JALNA.— *Dernière partie.*	MAZO DE LA ROCHE.....	227
SENSIBILITÉ ORGANIQUE ET HÉRÉDITÉ.....	Dr MAURICE VERNET.....	257
ROME ET CANTERBURY.....	J. DE BIVORT DE LA SAUDÉE	276
KEATS OU L'IMMORTALITÉ.....	ALFRED FABRE-LUCE.....	293
MERCI, SOLEIL ! — *Nouvelle*.....	MICHEL DE SAINT-PIERRE...	310
APRÈS L'EMPRUNT.....	C.-J. GIGNOUX.....	318
POÉSIES. — *AUTOMNE MONTAGNARD*.....	JEAN LEBRAU.....	325
LE CONGRÈS EUROPÉEN DE BRUXELLES.....	CHARLES D'YDEWALLE....	328
ESSAIS ET NOTICES. — *LE VATEL DE NAPOLÉON*.....	ANDRÉ GAVOTY.....	339
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *CHARLES MORGAN*.....	MARCEL BRION.....	346
LECTURES ROMANESQUES.....	GÉRARD D'HOUVILLE.....	356
CINÉMA, CIRQUE, MUSIC-HALL, DANSE.....	ROGER LANNES.....	364

A TRAVERS LA PRESSE. — MENUS-PROPOS. — LES LIVRES

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
Étranger, six mois (12 numéros) . . . **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)..... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **LA REVUE.**

Pour tout changement d adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées dans **La Revue** *sont interdites dans tous les pays.*

LES LIVRES

TIBURCE OU UN DEJEUNER DE SOLEIL, par Jean Orieux ; 1 vol. in-16. Flammarion.

M. Jean Orieux, auteur des *Ciseaux d'argent* et de *Fontagre,* qui lui a valu le grand prix du roman de l'Académie française, est un romancier à la fois délicat et vigoureux. Cette fois-ci, il publie un recueil composé de trois nouvelles. La première, qui donne son titre au volume, met en scène un enfant d'une douzaine d'années et son entourage : son père, fêtard de province, habitué des champs de courses, léger et inconscient, dont les affaires industrielles vont mal, car il se ruine par diverses prodigalités. La mère, malade physiquement, faible, incapable de se défendre et souffrant de son abandon ; la belle-mère, combative et détestant son gendre, non pas seulement parce qu'il ruine sa fille et ses petits-enfants, mais parce qu'elle l'estime d'une naissance inférieure... Telles sont les données qui se dégagent peu à peu du récit ; elles ne sont pas formulées directement, explicitement, mais ressortent des observations, des remarques que fait le petit garçon, des pensées qu'il exprime. Rien de plus difficile que de raconter de cette façon une action romanesque, qui d'ailleurs acquiert ainsi un incomparable don de vie. Seuls les romanciers nés y parviennent. M. Jean Orieux a gagné la partie et communique à son récit un pathétique saisissant.

Mademoiselle Inquiétude, qui a paru à *La Revue,* est un récit charmant où les événements transposés sur le plan de la rêverie et d'un quasi-surnaturel, s'environnent de poésie. *Amanite printanière* est un sombre drame, raconté en quelques pages, et cette brièveté lui confère une violence tragique : une servante qui, pendant de longues années, a refoulé sa haine contre des maîtres qui jadis l'ont obligée à abandonner son enfant, cède soudain à ses sentiments déchaînés et s'empoisonne avec eux à l'aide de champignons vénéneux.

LES TERREURS DE L'AN DEUX MILLE

On enseignait jadis, comme chose assurée, qu'aux environs de l'an mille une grande terreur s'empara des peuples. On nous l'a dit du moins, nous l'avons cru et le plus remarquable est que tout n'ait pas été faux dans cette histoire dont les érudits d'aujourd'hui s'amusent comme d'un conte. Nulle part, disent-ils, on ne voit trace de cette soi-disant panique dont auraient alors été saisies des populations entières dans l'attente d'une prochaine fin du monde. Ces historiens ont raison, du moins en un certain sens, mais même s'ils avaient tort, c'est plutôt avec amusement que nous lirions aujourd'hui, dans la *Chronique* du bon moine Raoul Glaber, le récit des prodiges de toute sorte qui marquèrent les dernières années du IX^e^ siècle. Une guerre, une peste, une famine, un dragon de feu et une baleine grosse comme une île ? Nous en avons vu d'autres ! L'ennemi du genre humain s'y est pris cette fois plus tôt ; il a même sérieusement amélioré ses méthodes et si les terreurs de l'an mille ne sont pas une certitude pour les historiens d'aujourd'hui, celles de l'an deux mille en seront une pour ceux de l'avenir.

De 1914 à 1918 le monde est ravagé par une guerre telle qu'il n'en avait jamais connu de pareille. Un grand peuple déborde ses frontières et se répand sur l'Europe, laissant derrière lui dans son reflux des ruines sans nombre, des millions de morts et le matérialisme historique maître de la sainte Russie, d'où nous le verrons plus tard menacer la terre entière. Même pendant cet armistice de vingt années que nous avons pris pour une paix, que de sanglantes tragédies ! La Chine en guerre perpétuelle semble un peu loin pour que nous devions nous soucier de ce qu'y s'y passe, mais aurions-nous déjà oublié cette féroce guerre civile de la très chrétienne Espagne, où l'homme

fut si cruel à l'homme, que ceux qui l'ont vue, de quelque côté qu'ils l'aient faite, baissent la voix lorsqu'ils en parlent et murmurent : « Tout, plutôt que revoir cela ! » La famine du IXe siècle ? Mais il me suffit de fermer un instant les yeux pour revoir, dans les villages d'Ukraine et des bords de la Volga, ces enfants morts dont, en 1922, les petits cadavres gisaient abandonnés dans leurs écoles désertes, ou encore, errant au long des voies ferrées, ces troupeaux d'enfants sauvages dont on devait plus tard se défaire à la mitrailleuse. Au début du XXe siècle comme à la fin du IXe, des documents officiels l'attestent, des parents ont dévoré leurs enfants. Des pères et des mères comme les nôtres, mais qui savaient ce qu'est la faim.

Ce n'était pourtant là qu'un modeste début. On a vu l'armée allemande déferler une deuxième fois sur l'Europe comme un immense raz-de-marée ; la Pologne vaincue, dévastée, assassinée ; les peuples tombant l'un après l'autre sous les coups d'un vainqueur irrésistible ; la France agonisante et blessée jusque dans son honneur même. Paris tombe à son tour et le bruit de sa chute se répercute dans le silence d'un monde étonné. Un Raoul Glaber de l'an deux mille n'en finirait plus désormais d'accumuler les chapitres de cette douloureuse chronique. Il lui faudrait décrire la prodigieuse suite de désastres qui s'abattent alors sur la terre entière et dont nous-mêmes, qui en fûmes témoins, pouvons à peine témoigner. Le ciel partout sillonné de dragons de feu autrement redoutables que celui qui, à l'approche de l'an mille, traversa du nord au midi le ciel de France ; au Japon, en Océanie, en Chine, en Russie, en Allemagne, en France, en Italie, dans cette Angleterre même qui se croyait à l'abri derrière notre armée, sa flotte et le fossé profond des mers qui l'entourent, un amoncellement de ruines qui ne sont pas encore relevées, et elles sont là pour que nous les voyons ; les morts s'accumulent, et ils sont encore dans nos cœurs pour que nous les pleurions ; une race entière vouée à la destruction, sauvagement anéantie, poursuivie d'une haine savante et féroce comme l'homme seul est capable d'en éprouver pour l'homme. L'Allemagne a ouvert pour les Juifs et refermé sur eux des charniers dont on ignore encore le nombre. Il est vrai que tout s'est terminé par une libération, mais nous savons aussi combien elle a coûté d'autres morts et d'autres ruines, jusqu'à cette bombe d'Hiroshima dont la détonation solennelle annonçait au monde

avec la prétendue fin d'une guerre que ne suit encore aucune paix, l'avènement d'une ère nouvelle, où la science, naguère notre espoir et notre joie, sera la source de sa plus grande terreur.

L'homme vient de faire la plus prodigieuse de ses découvertes, mais par un symbolisme d'autant plus saisissant qu'il est tout involontaire, le grand secret que la science vient enfin d'arracher à la matière est lié à sa destruction. Connaître ne se sépare plus aujourd'hui de détruire. La fission du noyau atomique est, à la fois et indivisément, la révélation de la nature la plus intime du monde physique, la libération d'énergie la plus puissante que l'on ait jamais obtenue et l'agent de destruction le plus effrayant dont l'homme ait jamais disposé. L'un ne peut être séparé de l'autre. On peut construire des piles de plus en plus puissantes et produire ainsi d'immenses quantités d'énergie utile, mais leur fonctionnement donne comme sous-produit l'explosif même de la bombe atomique. Non seulement l'homme sait aujourd'hui tant de choses qu'il se demande s'il saura dominer sa propre domination, mais les conditions de son exercice sont telles qu'elles placent le savant dans une situation nouvelle : autrefois, c'était en lui obéissant qu'on commandait à la nature ; aujourd'hui, c'est en la détruisant.

Nous n'en sommes pourtant qu'au début. L'âge de la physique atomique verra naître un monde nouveau, aussi différent du nôtre que celui-ci l'est du monde d'avant la vapeur et l'électricité. Sans doute le sera-t-il plus encore, car les choses iront vite, surtout lorsqu'à l'ère de la physique succédera celle, plus redoutable encore, de la biologie. Bien peu de ceux qui travaillent dans les laboratoires en doutent : nous sommes au bord d'un grand mystère qui peut d'un jour à l'autre livrer son secret. Ce n'est plus seulement sur la matière inerte, mais sur la vie qu'on va pouvoir agir et ce n'est plus seulement l'étendue de notre puissance qui va devenir terrifiante, mais sa nature ; d'autant plus qu'ici encore, et pour la même raison, la possibilité du bien est inséparable de celle du mal.

On parle couramment d'armes pasteuriennes. Le nom est horrible, mais d'un symbolisme d'autant plus impressionnant qu'il est, lui aussi, plus indépendant de toute intention humaine. Pasteur n'avait cultivé les microbes que pour atténuer la virulence des cultures et, par là, sauver des vies humaines. Aujour-

d'hui, on s'attache au contraire à accroître leur virulence, afin de tuer et non plus de guérir. La biologie de demain permettra des interventions plus subtiles, mais non moins redoutables, dans les destinées humaines. Imagine-t-on les répercussions qu'aura un jour, bientôt peut-être, la libre détermination des sexes ? Se représente-t-on ce qui arriverait dans un monde où l'on pourrait non seulement produire en série les mâles ou les femelles, mais les sélectionner, créer des races humaines adaptées à des fonctions différentes, comme font les éleveurs pour les chiens, les chevaux ou les bœufs ? Dans cette société future, qui saura se donner les esclaves et même les reproducteurs dont elle aura besoin, que deviendront la liberté et la dignité de la personne humaine ? Pour une fois, les anticipations les plus hardies de H. G. Wells paraissent timides, car dans *l'Ile du docteur Moreau* on ne travaillait encore qu'à transformer des fauves en hommes ; dans la société future, ce sont les hommes que l'on transformera en brutes, pour les utiliser aux fins d'une humanité désormais indigne de son nom.

Et ce ne sont plus aujourd'hui, comme en 948, des craintes localisées dans un étroit canton de la terre, c'est une terreur universelle qui habite la planète entière. Mais en connaissons-nous vraiment la cause ?

Les hommes du IX^e^ siècle, eux, savaient du moins ce qu'ils craignaient. Non pas du tout, comme on le disait à tort, la fin du monde, mais un événement qui devait la précéder au contraire d'assez loin et dont on lisait l'annonce prophétique dans l'*Apocalypse*, ch. 20, v. 7 : « Quand mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison et il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre extrémités de la terre, Gog et Magog, afin de les rassembler pour le combat : leur nombre est comme le sable de la mer. » Ainsi l'apôtre saint Jean lui-même l'avait dit, l'Ennemi de Dieu devait bientôt paraître, ouvrant l'ère redoutable de l'abomination et de la désolation.

A quels signes le reconnaître ? On se le demandait avec cette curiosité qui tempère toujours l'inquiétude, et le Moyen âge avait d'ailleurs là-dessus des précisions qui nous surprennent. C'était lui, la Bête aux sept têtes et dix cornes, « et sur ses têtes des noms de blasphème », que décrit l'*Apocalypse* : le corps d'un léopard, les pieds d'un ours et la gueule d'un lion. Un nombre secret en formule l'essence, et « que celui qui a de l'intel-

ligence compte le nombre de la bête ; car c'est un nombre d'homme et ce nombre est six cent soixante-six ». Pourquoi ? « C'est que, dit saint Irénée, Noé était âgé de six cents ans au moment du déluge, la statue de Nabuchodonosor était haute de soixante coudées et large de six : additionnez l'âge de Noé, la hauteur et la largeur de la statue de Nabuchodonosor, vous obtenez 666. » Ce n'est pas seulement clair, c'est évident. Veut-on savoir son nom ? Evanthas, Lateinos, Titan, peut-être un autre encore. Irénée sait tout. Il nous apprend même que l'Antéchrist dévastera la terre entière, règnera dans le Temple trois ans et trois mois, après quoi viendra la fin du monde, lorsque la création aura duré 6.000 ans.

Nous ne pouvons lire aujourd'hui ces détails sans avoir d'abord aux lèvres un sourire amusé. L'évêque de Lyon sait là-dessus tant de choses ! L'avenir se déroule devant lui avec la précision réglée d'un scénario de film à grand spectacle, nous entrons nous-mêmes dans le jeu et lui posons des questions, mais il a réponse à tout. Pourquoi le monde doit-il durer tout juste 6.000 ans ? C'est que la création a duré six jours et qu'un jour de création valant mille ans, le monde prendra fin après six jours de création écoulés. Voilà qui est parfait, mais ici nous cessons de sourire et un doute inconfortable se glisse dans nos esprits. 6.000 ans ? Quel âge avait le monde lors de la naissance du Christ ? Et si le bon Raoul Glaber s'était trompé dans son compte ? Si les 6.000 ans du monde ne devaient finalement échoir qu'aux environs de l'an 2.000 ? Les fléaux qui nous ont frappés, la menace des coups que nous attendons encore ne sont pas faits pour écarter cette hypothèse. Si le drame que nous vivons n'annonce pas la fin du monde, il en est une répétition générale assez bien réussie. Verrons-nous pis que Buchenwald, Lydice et Oradour-sur-Glane ? Ce n'est peut-être pas impossible, mais cela est difficile à croire. En ce point de nos réflexions, nous portons nos regards autour de nous en demandant avec angoisse : « Mais où donc est l'Antéchrist ? » Et voici justement qu'il est là !

Ecce homo, dit de lui-même Friedrich Nietzsche : voici l'homme ! Non plus cette fois le Dieu qui se fait homme pour le diviniser, mais l'homme qui se fait Dieu pour usurper sa place et être à soi-même son propre dieu. On est d'abord surpris, car il ne ressemble pas à la bête fantastique de l'*Apocalypse*. Pour-

tant, il a comme elle un nombre, et c'est aussi un nombre d'homme. Sur un corps d'homme, une tête d'homme avec un dur menton volontaire, un immense front d'intellectuel couronné de blasphèmes et, dans ses beaux yeux, l'angoisse de la folie. Son nom n'est aucun de ceux que l'on nous avait dits. Il ne s'appelle ni Lateinos, ni Evanthas, mais Zarathoustra, et le voici qui parle comme celui dont saint Paul avait jadis prophétisé qu'il irait « jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu et à se présenter comme s'il était Dieu ». (2 Thess. 2, 4.)

C'est bien ce que fait Nietzsche, lorsqu'il s'avance, seul détenteur du terrifiant explosif que l'humanité ne connaît pas encore, et qui va pourtant changer son destin. Plus dévastateur que la bombe d'Hiroshima qu'il préfigure, l'affreux message que Zarathoustra se murmure à lui-même en s'avançant vers nous tient en ces quelques mots très simples : « Ils ne savent pas que Dieu est mort. » Lui, du moins, le sait, et c'est pourquoi son nom n'est pas seulement l'Antéchrist, mais l'Antichrist. « M'a-t-on compris ? demande-t-il. Dionysos en face du Crucifix. » Il ne vient pas seulement *avant* le Christ mais *contre* lui.

Voilà la découverte capitale des temps modernes, l'événement dont tous les autres, si tragiques soient-ils, ne sont que des corollaires ou des suites. Si haut que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité, on n'y trouve aucun bouleversement qui lui soit comparable en étendue ni par la profondeur de sa cause. La grandeur démoniaque de Nietzsche est qu'il le sache et le dise. Ce n'est pas nous qui l'imaginons ; il suffit de le lire pour en avoir la preuve : « Je connais mon lot. Un jour viendra où le souvenir d'un événement formidable s'attachera à mon nom, le souvenir d'une crise unique dans l'histoire de la terre, de la plus profonde collision des consciences, d'un décret édicté contre tout ce qui avait été cru, exigé et sanctifié jusqu'à nos jours. Je ne suis pas un homme, je suis une dynamite. » Doutez-vous un instant qu'il dirait aujourd'hui « une bombe atomique ? » Et combien il a raison ! Depuis ses origines mêmes, l'homme n'avait rien pensé, rien dit, ni rien fait qui ne s'inspirât de cette certitude, qu'il existait un Dieu, ou des dieux, et voici tout à coup qu'il n'y en a plus ou, plutôt, on s'aperçoit qu'il n'y en avait jamais eu ! Il faudra donc désormais penser, dire et faire tout autre chose. L'ordre humain entier bascule sur sa base. Que l'Antéchrist soit encore seul à le savoir, seul à prévoir

l'épouvantable cataclysme du « renversement des valeurs » qui se prépare, ne rend pas celui-ci moins fatal, car si la totalité du passé humain a dépendu de la certitude que Dieu existe, la totalité de son avenir devra nécessairement dépendre de cette certitude contraire, que Dieu n'existe pas. Voyez la folie des hommes qui ne le savent pas encore, ou qui continuent d'agir comme si deux ou trois d'entre eux ne le savaient pas déjà ! Tout ce qui était vrai depuis l'origine de l'espèce humaine va soudainement devenir faux, mais qu'est-ce qui va devenir vrai ? Qu'il le sache ou non, l'homme devra se créer seul une nouvelle formule de vie, qui sera celle même de son destin.

A l'œuvre donc ! Mais jamais l'homme n'usera de sa liberté créatrice, tant qu'il croira encore vivant ce qui est déjà mort. Nietzsche connaît exactement sa mission destructrice : « Lorsque la vérité entrera en lutte avec le mensonge millénaire, nous verrons des ébranlements inouïs dans l'histoire du monde, les séismes tordront la terre, les montagnes et les vallées se déplaceront, et on n'aura jamais rien pu imaginer de pareil. L'idée de politique sera alors complètement absorbée par la lutte des esprits et toutes les combinaisons de puissances de la vieille société sauteront en l'air, bâties qu'elles sont toutes sur le mensonge : il y aura des guerres telles que la terre n'en aura encore jamais vues. Ce n'est qu'à partir de moi que la grande politique commence sur le globe... Je connais la volupté de détruire à un degré conforme à ma puissance de destruction. »

Avons-nous enfin compris ? Ce n'est pas certain, car l'annonce d'un cataclysme de cette ampleur ne laisse d'ordinaire qu'une défense : ne pas y croire et, pour n'y pas croire, refuser de comprendre. Si Nietzsche dit vrai, ce sont les assises même de la civilisation qui doivent être bouleversées. Avant de découvrir la vérité de demain, il faudra dire que tout ce dont l'homme a jusqu'ici vécu, tout ce dont il vit encore, est mensonge et duperie. « Qui veut être un créateur et dans le bien et dans le mal, doit d'abord savoir détruire et faire sauter les valeurs. » Elles sautent en effet autour de nous, et sous nos pieds mêmes, de toutes parts. Nous ne comptons plus les messages inouïs que nous adressent sous les noms les plus divers tant d'écoles de pensée dont chacune, héraut d'une vérité nouvelle qu'elle promet de créer bientôt, prépare le beau monde tout neuf de demain en anéantissant d'abord celui d'aujourd'hui.

Détruire aujourd'hui pour créer demain, telle est bien la mission du séducteur : « Je suis le premier immoraliste : je suis par là le destructeur par excellence. » Il connaît sa mission et ses disciples aussi l'ont comprise. Ce n'est pas seulement à tel de leurs romans, c'est à leur œuvre entière que l'*Immoraliste* ferait un assez bon titre. Il ne s'agit là que de littérature ? Sans doute, et elle est parfois belle, mais ne savions-nous pas depuis longtemps que le séducteur serait beau ? Que nous ne l'ayons pas prévu, passe encore ! Mais que nous ne comprenions pas ce qu'il fait, tandis même qu'il le fait sous nos yeux, comme on nous avait dit qu'il le ferait, voilà qui témoigne d'un aveuglement plus étrange. Le troupeau des humains que l'on conduit à sa perte aurait-il vraiment des yeux pour ne point voir ?

C'est pourtant simple ! Quoi que l'on puisse reprocher au vieil Ouvrier de la Bible, rendons-lui du moins cette justice qu'il savait fort bien ce que « créer » veut dire. Il ne se prenait pas pour quelque démiurge grec façonnant à son idée une matière qui ne lui devait pas l'existence. Tant qu'on fabrique une chose avec une autre chose, il faut céder aux exigences de la matière dont on use. Créer, au contraire, c'est vraiment faire quelque chose de rien, dans la souveraine liberté d'un acte que, parce qu'il produit *ex nihilo*, rien ne conditionne, ne détermine, ni ne limite. Un acte, pleinement *gratuit*, dont on soit l'auteur unique et total, voilà le seul qui soit vraiment créateur, parce qu'il est seul vraiment libre. Dans une éternité qui transcendait le temps, Jehovah était libre, mais nous ne le sommes plus, car même si le monde n'a pas été créé, tout se passe pour nous comme s'il l'avait été, puisqu'il existe. Et c'est bien lui qui nous gêne ! On aura beau le pétrir et le remodeler en cent manières différentes, on n'en fera jamais que ce que sa nature permettra d'en faire. Nous serons peut-être de grands fabricateurs, mais des créateurs, non pas ! Pour créer à son tour *ex nihilo*, l'homme doit d'abord rétablir partout le néant.

Il est donc trop tôt pour créer, mais on peut commencer de détruire. L'homme s'y emploie de toutes parts avec cette volupté dont Nietzsche vient de nous dire qu'elle égalait sa puissance de destruction. C'est peut-être là qu'est la réponse à l'angoissante question que tant d'entre nous se posent : que veut donc l'homme ? Est-il devenu fou ? Oui, en un sens, mais seulement de cette folie souverainement lucide d'une créature qui veut

anéantir l'obstacle que l'être oppose à ses ambitions créatrices. Tel est le sens profond de notre solennelle et tragique aventure. L'Antéchrist n'est pas parmi nous, il est en nous. Il est l'homme même usurpant la toute-puissance créatrice et procédant à l'annihilation certaine de ce qui est avant la création problématique de ce qui sera.

Nous en sommes au moment décisif d'un drame cosmique. *Quis ut Deus ?* C'est moi, dit l'homme. Quand on ne veut plus être l'image de Dieu, on peut être encore sa caricature ! La détonation d'Hiroshima n'a pas seulement fait taire l'atroce clameur qui montait vers nous des camps de la mort lente et des charniers d'Allemagne, elle retentira longtemps comme une affirmation solennelle et de sens précis. Nous avons enfin percé à jour le secret de la matière ! Nous savons exactement comment elle est faite, puisque nous pouvons la détruire. Comment la terre finira-t-elle ? On avait cru d'abord le savoir, puis la science nous avait accoutumés à tenir ces réponses pour des mythes, et voici qu'elle-même apporte aujourd'hui la sienne. Au seuil d'un nouveau millénaire, l'homme a la fierté de penser que le jour n'est peut-être pas éloigné où il pourra lui-même faire sauter la planète. Avouons que l'aventure est tentante. On presse un bouton et la terre éclate comme une vaste bombe dont les fragments pulvérisés se perdent en une pluie d'étoiles que les yeux émerveillés des Martiens, s'il y en a, verront filer la nuit dans l'espace. Comme un enfant qui s'amuse à casser son jouet pour rien, pour voir comment c'est fait dedans, l'homme aura cassé le monde. Il se peut qu'alors un autre naisse, mais ce n'est pas sûr ; en attendant, il est sûr que le nôtre sera fini.

Du moins, dira-t-on, l'homme est libre ! On peut désormais tout essayer et d'abord dans l'ordre de l'esprit. Tel Stéphane Mallarmé, dont l'œuvre atteste ce qu'on a justement nommé « la hantise d'abolir », mais qui ne voulait abolir que pour réussir lui-même un acte de création pure, et par là, comme on l'a dit, « s'égaler à Dieu ». N'est-ce pas là cet effort même dont nous voudrions dénoncer le sens ? Les termes dont use un critique de Mallarmé pour décrire son entreprise poétique conviennent exactement aux ambitions démesurées de l'homme moderne : « construire une poésie qui ait valeur de démiurgie et qui puisse entrer en concurrence avec le monde des choses créées au point de le supplanter en totalité ».

Abolir le réel afin d'en créer un autre : c'est encore l'entreprise du vrai surréalisme, par quoi nous entendons celui qu'André Breton définissait naguère : « Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique et morale. » On pourra donc tout dire, mais aussi tout faire. A partir du néant de tout, quelles limites pourraient nous arrêter ? Aucune. Tout est possible pourvu seulement que cette lueur créatrice, que le surréalisme cherche à déceler au fond de nous, soit précédée d'une flamme dévastatrice : « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. » Pourquoi pas ? Ce massacre symbolique des valeurs est nécessaire pour en créer de vraiment nouvelles : « Tout est à faire, affirme André Breton, tous les moyens doivent être bons à employer pour ruiner les idées de *famille*, de *patrie*, de *religion*. » Or, ce n'est pas seulement nécessaire : puisque Dieu est mort, c'est devenu possible. L'éternel gêneur qui encombrait le ciel depuis les origines du monde a soudainement disparu. Le terrible interlocuteur à qui, depuis des millénaires sans nombre, l'homme ne donnait qu'en tremblant la réplique, voici qu'il vient tout à coup de s'évanouir, laissant pour la première fois l'homme face à face avec lui-même, seul dans un monde vide de Dieu et maître enfin de son destin. « Mais, Smerdiakov, dit le vieux Karamazov, si Dieu n'existe pas, tout est permis ! » Quelle prodigieuse libération ! L'homme sait désormais qu'il peut tout faire sans entendre résonner à son oreille le redoutable appel du souverain juge : « Adam, où es-tu ? » Il n'y a plus de juge, sauf Adam lui-même qui, comme il fait seul la loi, seul l'applique, sans savoir encore que l'homme est pour lui-même le plus dur des maîtres et qu'auprès du joug dont il charge ses propres épaules, celui du Seigneur était léger à porter.

Il lui fallait pour l'apprendre quelque délai. Longtemps après l'étonnante découverte que tout est désormais permis, l'homme continue d'agir comme si ce qui était jadis défendu le demeurait encore. L'antique loi du bien et du mal régit encore ses actes, mais au lieu de se nommer loi divine, elle se nomme voix de la conscience. Il n'y a donc rien eu de gagné et l'homme n'a fait que changer le nom de son maître, jusqu'au jour inévitable où, découvrant qu'elle est le résidu d'une longue habitude, la

conscience doute à son tour qu'elle-même ait autorité pour imposer la loi. C'est alors seulement que tout devient en effet permis et qu'à la question : que doit-on faire ? il n'y a plus de réponse, mais à partir du moment où il n'y a plus rien que l'on doive faire, on ne sait plus ce que l'on fera. Comme le permissionnaire désœuvré connaît la désolation de vingt-quatre heures passées à ne savoir que faire, l'homme connaît aujourd'hui celle, infiniment plus tragique, d'une vie qui se consume tout entière dans le désœuvrement d'une liberté sans emploi.

C'est de cet écœurement qu'est né l'existentialisme contemporain et, il faut le dire, sa courageuse décision d'en guérir. « L'existentialisme, dit Sartre, n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente. » C'est vrai, et ces conséquences sont terribles. Tout est permis si Dieu n'existe pas, mais par conséquent aussi l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve en lui ni hors de lui rien sur quoi s'appuyer. Alors commence pour nous le dur calvaire des chemins de la liberté. « Nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine lumineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre. L'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme. » Tâche épuisante, en vérité, que celle d'une invention perpétuelle de soi, sans modèle, sans but, sans règle ! Le père de l'existentialisme n'est plus Prométhée enchaîné, ni même déchaîné, mais plutôt Sisyphe, « le héros de l'absurde ». Héros tragique parce que conscient et par là même supérieur à son destin. N'est-il pas plus fort que son rocher, demande Albert Camus, puisque éternellement il le roule ? « Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder. »

Que l'absurde se crée lui-même du néant, on ne s'en étonne pas, ni qu'il en éprouve la nausée. Mais ce sont là jeux de princes de l'esprit. Car à moins d'accueillir la grise invitation du suicide, il s'agit de vivre. Une demi-douzaine d'intellectuels peuvent trouver un sens à l'absurde dans les succès d'auteur qu'ils en tirent, cette justification ne vaut pas pour la masse des hommes quelconques libérés par l'athéisme et qui, devenus dieux sans avoir demandé de l'être, ne savent que faire de leur divinité. Ceux-là ne prétendent pas se sauver eux-mêmes, ils supplient

instamment qu'on les sauve. Alors paraissent d'autres hommes, qui se chargent d'exploiter l'athéisme à leur place et d'organiser le culte du nouveau dieu.

« Aragon et moi », écrivait jadis André Breton. Ne soyons pas surpris qu'Aragon, écrivain marxiste, ait fait ses premières armes sous le chef des surréalistes. Leurs voies se sont divisées depuis, mais toutes les ambitions créatrices de l'homme qui se fait dieu s'accordent au moins par la volonté de détruire qu'elles supposent. Comment le marxisme pourrait-il libérer vraiment l'homme, s'il ne le libérait d'abord de Dieu ? Depuis Feuerbach, nous savons au juste quelle est l'essence du christianisme et que l'homme, qui se croyait la créature de Dieu, en est au contraire le créateur. Comme il n'y a désormais plus rien entre l'homme et lui-même, il n'y a plus rien entre l'homme et les autres hommes. Une fois de plus, il est libre. Mais l'est-il vraiment ? Libre de Dieu, il ne l'est plus des autres hommes, entre lesquels et lui n'existèrent jamais d'autres défenses que Dieu et la loi de Dieu.

C'est une très vieille histoire. On lit au livre des *Juges* (21, 25) : « En ce temps là, Israël n'avait pas de rois, mais chacun faisait ce qu'il jugeait bon. » Un jour vint pourtant où ce peuple libre fut las de sa liberté, et comme le prophète Samuel se faisait vieux, ils allèrent le trouver pour lui dire : « Fais-nous un roi pour nous juger, comme en ont un toutes les autres nations ». A ces mots, Samuel éprouva une grande tristesse car il croyait avoir toujours jugé selon la loi de Dieu, mais il craignait d'avoir commis quelque faute et détourné par là les hommes de cette loi.

Le Seigneur connut ses pensées et lui dit : « Ecoute la voix de ce peuple en tout ce qu'il te dira, car ce n'est pas *toi* qu'ils rejettent, mais *moi*, pour que je ne règne plus sur eux. » Pourtant, avant d'accorder au peuple le roi qu'il demandait, Dieu l'avertit des droits que son futur maître ne manquerait pas de s'arroger sur lui : « Il prendra vos fils pour les mettre sur ses chars, il en fera ses cavaliers et ses valets de pied pour courir devant sa voiture. Il leur fera labourer ses champs, moissonner son blé, fabriquer ses armes et ses chars, ce qui ne l'empêchera pas de prendre la dîme de votre grain pour le donner à ses fonctionnaires. » Nous avons vu ces choses et pis encore, car si les États se contentaient aujourd'hui de prélever dix pour cent sur les revenus, quel soupir de soulagement on entendrait dans le monde ! Depuis que les hommes ont refusé de servir Dieu, il

n'y a plus d'arbitre entre eux et l'État qui les domine. Ce n'est plus Dieu, c'est l'État qui les juge ; mais qui donc jugera l'État ?

Afin de connaître la réponse, il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe autour de nous. Pour juger l'État, il n'y a plus personne, car il n'est autre que l'homme lui-même enfin devenu Dieu. De toutes parts et dans tous les pays, les peuples attendent avec crainte et tremblement que les puissants de ce monde décident pour eux de leur sort. Ils hésitent, incertains, entre les différentes servitudes qu'on leur prépare. L'oreille sans cesse tendue au bruit de ces pays qui s'écroulent les uns après les autres, dans un fracas suivi d'un long silence, ils se demandent avec angoisse combien de temps pourra durer encore le peu de liberté qui leur reste ? Attente si lourde que beaucoup sentent germer secrètement en eux on ne sait quel consentement à l'esclavage. Avec une impatience croissante ils appellent la venue du maître qui leur imposera toutes les servitudes, à commencer par la pire et la plus dégradante de toutes, qui est celle de l'esprit. Béni celui qui nous délivrera de nous-mêmes ! Seul sous un ciel désormais vide, l'homme offre à qui veut la prendre cette liberté sans emploi dont il ne sait que faire. Il est prêt pour tous les Césars, conducteurs de ces troupeaux humains qui les suivent comme des guides, mais qu'ils conduisent finalement tous au même endroit : à l'abattoir.

Que faire ? dira-t-on. A cette question, nous pourrions répondre par une autre : En l'an de grâce 1949, combien reste-t-il encore de grâce ? Et ce serait toute la question, s'il ne nous fallait poser cette troisième ; ce qui reste aujourd'hui de grâce, l'homme consent-il encore à la recevoir ? Car ce n'est pas de l'excès du mal, mais du refus de sa cause que peut venir le remède. Ne disons pas : c'est trop tard et il n'y a plus rien à faire, mais ayons le courage de chercher le mal et le remède où ils sont. C'est en perdant Dieu que l'homme a perdu la raison : il ne retrouvera pas la raison sans avoir d'abord retrouvé Dieu.

Il y eut, au XIII^e^ siècle, un philosophe à qui la vue du monde ne donnait pas la nausée, mais une joie toujours nouvelle, car il n'y voyait qu'ordre et beauté. L'homme ne lui semblait pas un Sisyphe condamné sans appel à la liberté de l'absurde, mais attentif en son cœur à la claire loi de la raison pratique. De toutes parts, au dedans comme au dehors, une seule et même lumière éclaire l'entendement et règle les choses, car l'esprit qui se re-

trouve en elles, les reconstruit en soi selon l'ordre d'une même intelligibilité créatrice. Cette harmonie de la pensée et du réel que de nos jours Einstein dénonce comme le plus incompréhensible des mystères, notre philosophe ne s'en étonne point, car il en connaît la source, ce Dieu même dont l'existence pure est à l'origine de toute connaissance comme de toute réalité. Et qu'est-ce que la liberté, pour sa créature, sinon s'accepter avec amour telle que son créateur la veut et l'aime ? Qu'est-ce qu'agir en homme libre, sinon régler la volonté sur la raison et la raison même sur la loi divine ? La communauté la plus vaste est l'univers : Dieu, qui l'a créée, la gouverne selon la loi éternelle, dont la loi naturelle, la loi humaine et la loi morale ne sont qu'autant d'expressions particulières. Pas un péché, pas une faute morale, qui ne soient d'abord quelque erreur commise au détriment de la lumière intelligible, en violation des lois de la suprême raison.

Éminemment habitable parce que chrétien, cet univers de saint Thomas d'Aquin est-il encore le nôtre ? On peut craindre que non. Il est pourtant le seul où l'homme puisse vivre sans avoir à se créer soi-même dans l'angoisse permanente de son propre néant, sans devoir remonter éternellement le rocher de Sisyphe ou céder à la fascination d'une servitude qui le délivre du souvenir même de la liberté.

Ce monde est celui de la sagesse divine qui pénètre tout de sa force et ordonne tout avec douceur. Raoul Glaber rapporte qu'après tant de malheurs et de funestes présages, une sorte de paix se fit dans le ciel et la terre se couvrit d'une blanche robe d'églises. Ainsi se dissipèrent les inquiétudes de l'An Mille. Le salut est aujourd'hui le même. Pour protéger l'homme contre l'homme, il ne reste toujours que Dieu. Ou nous le servirons en esprit et en vérité, ou nous ne cesserons de nous asservir davantage à la monstrueuse idole que, de nos propres mains, nous avons faite à notre image et ressemblance. Nietzsche avait raison : la cause de tant de maux est bien l'ignorance où sont les hommes d'un important message, mais ce n'est pas que Dieu est mort. Ils ne savent plus qu'un sauveur leur est né. Ce n'est pas le message de Zarathoustra, c'est la promesse de paix qui retentit, il y aura tantôt de cela deux mille ans, dans le ciel de Bethléem.

ETIENNE GILSON.

LETTRES A LA REINE LOUISE DES BELGES

(1848-1850)

II (1)

La reine des Belges au duc d'Aumale.

Laeken, 8 juin 1848.

Ton excellente lettre du 1er m'a bien touchée, mon bon Aumale, et je t'en remercie du plus profond de mon cœur. Je ne t'ai pas écrit non plus tous ces temps-ci pour éviter les *superfétations* d'écriture puisque Joinville nous servait mutuellement d'intermédiaire ; mais j'ai bien pensé à toi, mon bon ami, et souffert avec toi. Le décret de bannissement a été aussi pour moi le coup le plus sensible, et, après le départ des Tuileries, dont je ne me consolerai jamais, c'est ce qui m'a le plus affectée depuis trois mois. J'en ai été navrée, et je ne puis me faire encore à certains mots qui me brisent le cœur. Cependant, sans admettre la lâche explication de ceux qui ont voté le décret, il est certain que ce n'est qu'une forme sans valeur, qui ne préjuge pas l'avenir, et que nous ne devons pas plus prendre au sérieux que ceux qui ont voulu s'en servir comme d'une arme contre nous. La présence des bonapartistes au milieu de l'Assemblée était un démenti vivant, donné à l'ostracisme soi-disant éternel que l'on prononce, et nous devons penser que, si on ne nous avait pas redoutés plus qu'eux, on n'aurait pas pris de mesures contre nous. Notre bannissement serait donc plutôt une reconnaissance indirecte de puissance qu'une exclusion ; cependant

(1) Voir *La Revue* du 15 décembre 1948.

cette barrière de mots élevés entre notre patrie et nous est bien cruelle et, malgré la désapprobation des hommes politiques, je suis enchantée que vous ayez protesté contre le décret (1). Nous pouvions tout accepter en silence, moins cela ; et je ne suis pas du tout ébranlée par ce que ceux qui étaient résolus à voter le décret, aussi bien avant qu'après, disent du mauvais effet de cette protestation. Elle était impolitique, peut-être, et traversait les manœuvres parlementaires de certaines personnes ; mais elle était patriotique, et il y a des considérations dont je m'embarrasse fort peu. L'effet du décret a été nul. C'est une comédie de plus à ajouter à celles qui se passent tous les jours. La république nominale fondée en février n'est prise au sérieux par personne ; personne ne veut qu'elle dure, personne ne croit à sa durée. La réaction — je ne dis pas la réaction monarchique en faveur de tel ou tel prétendant — mais la réaction de l'ordre, de la vraie liberté, fait des progrès immenses et s'avance à grands pas. En ce moment, les espérances sont concentrées sur Thiers ; s'il trompe l'attente générale, comme M. de Lamartine, on portera les regards plus haut dans l'échelle monarchique, et les esprits franchiront rapidement tous les degrés ; peut-être iront-ils jusqu'au plus extrême. Je ne le crois pas, mais tout est possible. Ce qui est certain pour le moment, c'est que le pays repousse la république de fait et de nom, qu'il est dégoûté d'un essai auquel toutes les grandeurs ont manqué, moins celle de la ruine, et que, sans savoir exactement ce qu'il veut quant à la forme, son sentiment le ramène à la monarchie. Le hasard décidera seul de l'avenir et peut amener la solution

(1) Le 19 mai 1848, le prince de Joinville et le duc d'Aumale avaient adressé au président de l'Assemblée nationale la protestation suivante :

« Monsieur le Président,

« Les journaux nous apportent un projet de décret tendant à nous fermer les portes de la France. Les sentiments que ce projet nous inspire nous arrachent à la réserve que jusqu'ici nous nous étions imposée. Nous avions espéré que cette réserve toute patriotique serait comprise : l'Assemblée était réunie ; elle allait, dans son indépendance et sa souveraineté, voter la nouvelle Constitution ; nous ne voulions pas jeter, au milieu de ses délibérations, l'expression d'un vœu, ou la préoccuper de nos personnes. Nous avions lieu de penser d'ailleurs qu'en quittant Alger au premier appel fait à notre patriotisme, nous avions fourni au pays une preuve patente de notre ferme intention de ne pas chercher à désunir la France, comme nous avions témoigné du respect avec lequel nous acceptions l'appel fait à la Nation. Nous nous flattions aussi que le pays ne pouvait songer à nous repousser, nous qui l'avions toujours fidèlement et loyalement servi dans nos professions de marin et de soldat.

« Le projet de décret indique qu'on en a jugé autrement, et le moment choisi pour le produire, constitue d'ailleurs une assimilation que nous ne saurions accepter. Exempts de toute ambition personnelle, nous protestons devant les représentants de la Nation contre une mesure dont nos antécédents et nos sentiments devaient nous garantir.

« Veuillez, monsieur le Président, porter cette lettre à la connaissance de l'Assemblée nationale, et recevez l'assurance de notre haute considération.

« François d'Orléans. Henri d'Orléans. »

la plus imprévue au moment le plus inattendu. Mais le dernier mot n'est pas encore dit pour nous : nous ne devons donc pas encore, ni nous décourager, ni songer à nous éloigner. Le sentiment qui a fait dire deux fois, au 24 février et au 15 mai, que si Joinville ou toi aviez été là, la partie n'eût pas été perdue, ne doit pas être méconnu. Ce n'est pas de présomption qu'il s'agit ici, mais de devoir envers vous-mêmes et envers le pays. Pour le moment, il faut attendre dans la dignité du silence et de l'immobilité, et mettre son courage à avoir patience ; mais, dans peu, le pays peut avoir besoin de vous, et il faut rester en mesure de répondre à son appel : j'entends par là un appel sérieux. J'ai horreur, comme toi, de toutes les tentatives, de toutes les illusions des émigrés, et vous ne devez jamais être les leviers de la guerre civile ou les provocateurs, mais les sauveurs de la patrie, si Dieu réserve à votre courage cette noble tâche. En attendant, puisse notre Joinville se remettre bientôt ; je te remercie de m'avoir donné de ses nouvelles. Embrasse-le pour moi et supplie-le de faire tout ce qui lui sera prescrit et de ne pas laisser là tout ménagement dès qu'il se sentira mieux.

Toute à toi de cœur,

LOUISE.

La république n'a rien changé à mes sentiments et je suis toujours *aussi française et aussi profondément bleue* que par le passé ; c'est aussi pour mon pays surtout que j'ai honte et que je m'afflige.

Laeken, 13 juillet 1848.

Un mot seulement, mon bon ami, dans ce triste jour où Dieu a décrété notre perte, il y a six ans (1), afin que mes vœux pour le 15 (2) t'arrivent au jour dit. Ils seront, cette année, plus tendres que jamais. Le malheur raffermit tout ce qui est vrai et resserre tous les liens. Je le sens bien vivement, et jamais je n'ai plus aimé mon pays et tout ce que j'aime. Que Dieu vous garde et vous bénisse tous ! Je lui abandonne l'avenir, mais je ne désespère pas encore, et j'espère que nous ne nous découragerons jamais. Ah ! surtout que nos cœurs soient toujours en haut. On domine le sort quand on s'élève au-dessus de ses vicis-

(1) L'anniversaire de la mort du duc d'Orléans revient à cette date.
(2) C'est la Saint Henri, fête patronale du duc d'Aumale, que sa sœur n'oubliait jamais,

situdes. Je n'ai le temps de rien ajouter, mais je suis sûre de tout ce que les derniers événements de Paris t'auront fait éprouver, et je me suis bien unie à tout ce que tu as souffert pendant ce combat auquel tu n'as pu prendre part. Au reste, je bénis Dieu que notre nom n'ait pas été mêlé à cette horrible lutte ; il est, au moins, pur de sang et de la bataille actuelle.

Le duc d'Aumale à la reine des Belges.

Claremont, 17 juillet 1848.

Mille remerciements, ma chère Louise, de n'avoir pas oublié ma modeste fête au milieu de si tristes événements et de souvenirs plus douloureux encore. Que de tristesse a succédé aux joies de nos jeunes années ! que de places vides quand nous nous comptons ! que d'espérances brisées ! Enfin, que la volonté de Dieu soit faite ; mais elle est bien dure.

Nous venons d'avoir la visite de cette bonne Via qui nous a fort intéressés ; elle a le reflet des émotions de son mari ; on sent combien les vieux libéraux sont tristes d'avoir abouti à la suspension de toutes les libertés et à être forcés de bénir la dictature. Quel triste sort pour une grande nation qui semble se dévorer elle-même, et quel triste avenir ! Car il n'y a d'éléments ni pour relever le vieil édifice, ni pour en construire un nouveau. C'est un scepticisme universel ; toutes les consciences sont bouleversées. Enfin, la main de Dieu débrouillera peut-être ce chaos. Attendons et soyons prêts.

Adieu ma chère amie ; sois assez bonne pour me rappeler au souvenir de ton Roi ; embrasse tes enfants pour moi. Quand donc pourrons-nous nous voir et nous dire ces mille choses qui ne s'écrivent pas ? Adieu encore. Tout à toi.

H. D'ORLÉANS.

La reine des Belges au duc d'Aumale.

Laeken, 25 juillet 1848.

J'ai écrit à Joinville, mon cher Aumale, toutes les nouvelles, et je lui ai envoyé *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*, que je te recommande de lire aussi. Le courrier n'est pas encore parti et j'ajoute deux mots ce matin pour te remercier de ton excellente petite lettre du 17 qui m'a fait plai-

sir, et bien au cœur, comme tout ce qui me vient de toi. J'ai envoyé l'incluse à Hélène et je partage bien tes sentiments sur le triste sort de notre pauvre pays et sur le douloureux spectacle dont nous sommes forcément les témoins. Je crains comme toi qu'il n'y ait d'éléments ni pour relever le vieil édifice, ni pour en construire un nouveau, et que, pour me servir de l'énergique expression de Michelet, « la France ne s'enfonce comme une Atlantide ». C'est encore ce qui me navre le plus, et au milieu du scepticisme universel, de l'incroyable anarchie des idées, on ne sait, en vérité, qu'espérer ou désirer. Quant à nous, attendons et soyons prêts. Nul ne peut prévoir ce qui arrivera peut-être demain, et ce seront les individus et non les principes qui seront appelés à décider la question. Elle sera, avant tout, une question de personnes ; plus les événements marchent, et plus j'en suis convaincue.

Adieu, mon bon ami ; je ne sais encore quand nous pourrons nous revoir ; mais, si vous mettez à exécution votre projet de Majorque, je tâcherai de venir au moins vous embrasser avant cette nouvelle séparation. En tout cas, peut-être trouverons-nous un jour dans le courant de l'automne. Je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir vous revoir tous et vous parler, ne fût-ce que pendant un jour. Embrasse de ma part Lina et Guégué ; mon Roi me charge de ses plus tendres amitiés pour toi et notre cœur est toujours au milieu de vous tous. Tâche que Joinville se soigne et mette son courage à savoir attendre. Dieu sait si cette attente sera longue !

Le duc d'Aumale à la reine des Belges.

Claremont, 22 août 1848.

Je ne veux pas laisser partir B..., ma bonne amie, sans t'envoyer un petit mot d'amitié ; notre union, notre affection et notre estime réciproques sont notre grande consolation, et peut-être notre plus grande force dans nos malheurs, et nous avons besoin d'en causer quelquefois ensemble. Mais qu'on est triste chaque fois qu'on prend la plume et qu'on fait un retour sur soi-même ! Pas une compensation ! La France n'a pas reconquis, au prix de ses souffrances intérieures, le rôle extérieur que nous lui souhaitions ; nous en sommes plus que jamais à la paix à tout prix, et il nous faut avouer, devant l'Europe railleuse, notre

impuissance radicale. Je n'attaque pas la politique de Cavaignac : elle est peut-être commandée par les circonstances ; mais, comme elle justifie, en l'outrepassant, celle qu'on a tant reprochée au pauvre Père ! Je ne te parle pas de nos déchirements intérieurs ; la République est déconsidérée et malade ; mais la peur de l'inconnu lui donne encore des forces. Je ne sais si elle parviendra à se consolider, ou si elle s'écroulera un beau matin. Si elle tombe, qu'aurons-nous après elle ? *That is the question* ; ou plutôt, *That is not the question.* Tout se décidera au dernier moment. Toute combinaison faite ou refusée d'avance serait fatale ou coupable. Nous ne sommes pas des prétendants : nous sommes les serviteurs du pays ; nous restons à ses ordres. Il faut attendre en silence, n'exciter, ne décourager personne.

Nous allons demain, Joinville et moi, promener nos femmes à Liverpool et voir un vapeur brésilien (1), peut-être pousserons-nous jusqu'en Ecosse : la course, en tout cas, sera courte, et l'on saura toujours où nous trouver. Rien de nouveau à te dire d'ici. Joinville n'est pas tout à fait bien, mais mieux ; le Père est *in more high spirits*, la Reine se soutient, mais se tourmente toujours à plaisir. Le reste est tel quel. Adieu, ma bonne Louise ; au revoir, tôt ou tard...

La reine des Belges au duc d'Aumale.

Laeken, 9 septembre 1848.

Je ne serai pas longue, mon bon Aumale, car je n'en puis plus et l'heure me presse : mais je ne veux pas cette fois laisser partir encore le courrier sans te remercier de l'excellente petite

(1) Cette excursion fut arrêtée, à son début ; le duc d'Aumale le raconte à M. Cuvillier-Fleury, dans sa lettre du 27 août : « Partis le 23 pour une course en Ecosse, Joinville et moi, avec nos femmes, nous avons été arrêtés à Liverpool par une affreuse calamité, où du moins, nous avons pu contribuer à sauver cent soixante-dix vies, consacrant à secourir les victimes la petite somme que nous avions mise à part pour notre voyage, et nous sommes revenus le 25 à Claremont. C'est l'obole du pauvre ; elle n'en sera que plus agréable à Dieu. »

Un navire brésilien, l'*Ocean Monarch*, avait pris feu en rade du port, les passagers et l'équipage se débattant entre le feu et l'eau. Les princes s'étaient employés à l'organisation des secours. La duchesse d'Aumale, témoin du sinistre, écrivait à la reine Louise, le 29 : « ... Tu auras appris par la bonne Reine et par le *Times* qu'elle t'envoie, l'horrible catastrophe dont nous fûmes témoins avant-hier. Le journal donne beaucoup de détails, tous exacts. Je ne puis qu'ajouter que c'est le plus affreux spectacle à voir ; que les frères mêmes le disent, que cela m'a déchiré le cœur et que j'en suis encore toute malade et bouleversée ; ce navire, que le feu gagnait de moment en moment ; ces malheureux pendus aux cordages, entre le feu et l'eau ; à notre bord, des maris cherchant leurs femmes, des mères leurs enfants... Je ne saurais t'exprimer ce que nos cœurs ont éprouvé. » Il ne faut pas oublier que, depuis le 3 mars 1848, les biens de la famille de Louis-Philippe étaient mis sous séquestre et que ses ressources étaient mesurées par le gouvernement français avec une extrême parcimonie : pendant plus de neuf mois, le Roi et les princes furent privés de toute espèce de revenus.

lettre que B... m'a apportée de ta part, et te féliciter, quoique si tardivement, du hasard providentiel qui t'a permis de faire encore du bien et de contribuer à sauver des vies. Tu devines combien mon cœur a joui de ce bonheur et de la bonne étoile qui a attaché encore votre nom à ce qui est bon et noble. Beaucoup y ont vu un heureux présage pour Joinville et l'ont salué comme tel. Du reste, je dis bien comme toi, qu'on est triste chaque fois qu'on prend la plume et qu'on fait un retour sur soi-même : pas une compensation ; une révolution sans cause et sans principe, qui ne profite à personne, qui annule et abaisse la France au niveau des républiques de l'Amérique espagnole ; une situation fausse et sans issue ! La république ne se soutient que parce qu'on ne croit pas à sa durée et qu'on a peur de l'inconnu. Sa faiblesse seule fait sa force, et il en est ainsi de tous les partis : la résolution, la foi, la vérité leur manquent. L'Assemblée a voté, hier, à l'unanimité, la *République démocratique une et indivisible*, et pas un de ceux, peut-être, qui l'ont votée n'y croit et ne la veut. Cette suite de parodies est un des plus tristes caractères de ce que nous voyons, un des plus douloureux symptômes de la déchéance de notre bien-aimée patrie. Qu'aurons-nous après le gouvernement actuel ? Nul ne peut le prévoir et je crois que le dénouement sera tout à fait imprévu. Je trouve aussi, comme toi, que toute combinaison, faite ou refusée d'avance, serait coupable et dangereuse ; nous ne sommes pas des prétendants, nous sommes les serviteurs du pays, et, selon moi, supposant que le pacte absurde dont il est question fût réalisable, nous n'avons pas le droit d'abdiquer pour la cause que nous représentons. Mon sentiment aussi est que nous restions nous-mêmes, évitant de nous prononcer dans un sens ou dans l'autre. Il n'y a rien à dire comme il n'y a rien à faire ; mais j'espère, mon bon ami, te revoir et te parler bientôt, et je me réserve de revenir alors sur tous ces sujets qui préoccupent nos cœurs et nos esprits. En attendant, je bénis Dieu de vous savoir tous bien. Joinville me paraît, décidément, mieux, et les pauvres parents se soutiennent au-delà de toute espérance. Ma tête tourne et mon cœur éclate à la pensée de vous revoir tous prochainement, s'il plaît à Dieu ; je n'en parle pas encore, mais ce sera un bon moment après tant d'épreuves.

On travaille, dit-on, à éloigner Changarnier du commandement de la garde nationale. Je serais très fâchée s'il le quittait ;

il est parfait pour nous. Ma crainte est toujours de voir arriver Henri V par l'ami des Alpes, mais il en sera ce que Dieu voudra...

Le duc d'Aumale à la reine des Belges.

Claremont, 7 novembre 1848.

Lina qui devait t'écrire aujourd'hui, ma chère amie, a un gros rhume et me prie de la remplacer pour te donner des nouvelles malheureusement bien tristes encore. Maman souffre toujours un peu ; Joinville et Nemours beaucoup. Le docteur a cru devoir demander le déplacement immédiat, et nous allons tous au *Star and Garter*, où j'ai été faire les logements hier. J'espère que l'installation y sera assez bonne et qu'il en résultera quelque bien. Ce qui doit rassurer, c'est que personne n'a de fièvre. Le docteur persiste à affirmer que c'est une intoxication par le plomb. L'eau de la citerne et des conduits de nouveau analysée, en a donné une proportion énorme. L'eau de la ferme a été reconnue pure. Le Roi est affecté fortement de la nécessité du voyage, mais il n'y a fait aucune observation. Je n'ai que le temps de t'écrire ces quelques lignes au moment du départ...

Richmond, 31 décembre 1848.

Je ne veux pas laisser finir cette triste année, ma chère Louise, sans t'offrir tous mes vœux pour celle qui va commencer. Puisse-t-elle ne ressembler en rien à 1848 ! Nos vœux, nous les connaissons ; ils sont tous les mêmes : le calme et la santé pour nos chers et respectables parents ; la dignité, la force et la prospérité pour la France ; voilà ce que nous demandons à Dieu avant toute chose. Puis chacun fait ses souhaits particuliers, et je n'ai pas besoin de te dire tous ceux que je forme pour toi, pour ton Roi et pour tes enfants.

Toutes les santés sont bonnes ; je dis toutes, car la Reine a presque repris son visage et ses allures d'autrefois. Mussy (1) en est frappé ; il me disait hier qu'il ne s'attendait pas à un aussi prompt retour et qu'il avait confiance ; mais l'enflure des jambes, qui n'a pas complètement disparu, est, assure-t-il, un symptôme qui prescrit vigilance. La Reine aura toujours besoin, désormais, d'un régime exact et de grands ménagements ; plus de jeûnes,

(1) Le docteur Guéneau de Mussy, qui avait suivi la famille royale en Angleterre.

plus de maigre, plus de nuits courtes, plus de fatigues. Il persiste à regarder le retour à Claremont, avant la belle saison, comme très périlleux ; il l'a dit au Père, et soutient son opinion sans se laisser déconcerter. Le Père, hier soir, paraissait céder à ses observations. Mais en faisant part de cette résolution à la Reine, il lui répétait sans cesse que rien ne lui était plus pénible, en sorte que la Reine le supplie de n'en rien faire et cherche même à décourager la persistance du docteur. En attendant, nous sommes bien heureux de le conserver ici, car il exerce un ascendant réel et bien précieux sur les deux parents... Je voulais te parler un peu du pays et de ce qui s'y passe, mais je me suis laissé attarder, et il ne me reste que le temps de t'embrasser du meilleur de mon cœur.

Claremont, 25 janvier 1849.

J'ai à te remercier, ma chère Louise, de tes bonnes lettres du 10 et du 13, et de tes vœux si tendres pour mes vingt-sept ans. Je voudrais pouvoir te donner de la Reine d'aussi bonnes nouvelles que dans ma dernière lettre ; mais le mieux qui nous rendrait si heureux, à Richmond, ne s'est pas soutenu ; il n'y a pas eu, à proprement parler, de rechute, mais l'état de faiblesse et de malaise est presque continu, et le progrès n'ayant pas duré, la situation est devenue moins satisfaisante. Cependant, je dois ajouter que le regard est bon, que l'esprit reste libre, la conversation facile, souvent enjouée. Il est impossible pourtant de ne pas être souvent préoccupé ; mais je ne crois pas, en mon âme et conscience, qu'il y ait lieu à de véritables inquiétudes. Je dois dire encore que cet état ne paraît pas devoir être imputé à l'influence de Claremont, et qu'il existait dès les derniers temps du séjour à Richmond.

En fait de politique, je veux seulement te dire qu'il revient de plusieurs côtés qu'Hélène entretient une correspondance suivie avec Thiers, que ce dernier est souvent exalté par ces lettres, et que l'on commence à regarder l'influence d'Hélène comme très contraire à ce qu'on appelle l'accord des grands partis monarchiques. Cet accord n'est autre chose qu'une formule pour déguiser le fond du désir de bien des gens, qui est le rétablissement de la légitimité avec quelques garanties données au parti libéral. Je ne suis pas, tu le sais, un des apôtres de cette

fusion qui n'en serait pas une, et qui, je crois, aboutirait à bien des illusions. Mais je ne pense pas non plus que nous devions mettre aucun obstacle à l'accord des partis, ni à une combinaison, que bien des gens n'envisagent qu'au point de vue théorique, et que beaucoup considèrent comme pouvant seule servir de base à un édifice solide. De la part d'Hélène surtout, cette opposition avouée, active, que personne, à Paris, ne paraît mettre en doute, serait, je crois, très fâcheuse et paraîtrait laisser percer des préoccupations trop personnelles. Qu'en penses-tu ? Ne crois-tu pas que tu ferais bien de lui en dire un mot ?...

Claremont, 22 février 1849.

Je te remercie bien, ma chère Louise, de ta bonne lettre du 18 et de ce que tu avais joint. Je suis très réellement touché de ton empressement à recueillir ce qui peut m'intéresser et charmer mon cœur ; mais je n'en suis pas à la première épreuve de ta solide amitié et de la délicatesse de tes sentiments. Je suis quelque peu étonné de ce que l'on dit du Maroc d'autant plus que les journaux d'Alger n'en parlent point, et j'ai de la peine à y croire, car le Maroc est, en ce moment, en délicatesse, et même en assez sérieuse difficulté avec l'Angleterre. Cependant, une triste expérience nous a appris que les choses les plus improbables étaient possibles dans les Etats les plus civilisés ; qu'est-ce donc quand il s'agit d'une société barbare, à peu près livrée au hasard, aux revirements et aux emportements d'opinion les plus inattendus ? Il faudrait remonter aux Germains de Tacite pour trouver quelque chose d'analogue.

Depuis que j'ai reçu ta lettre, Maman m'a annoncé ton arrivée pour le 3 mars, entre 7 et 8 heures du soir. Cela paraît lui convenir. Je ne sais, cependant, si entre 4 et 5 heures n'eût pas mieux valu ; l'émotion inséparable de ton arrivée se serait trouvée plus éloignée du moment de son sommeil ; mais ce n'est qu'une opinion personnelle. Cette chère Maman est sensiblement mieux depuis deux jours ; les vésicatoires, qui lui causent une telle irritation, lui font, au fond, un bien incontestable...

Saint-Léonard, 13 mai 1849.

Tu es bien bonne, ma chère Louise, d'avoir accompagné chacune des deux lettres que tu m'as envoyées d'un petit mot

d'amitié, et je viens quoiqu'un peu tard t'en faire mes remerciements. C'est aujourd'hui le jour des élections, et bien que je n'y attache pas la même importance que beaucoup de gens qui croient y voir une panacée universelle, c'est cependant un acte bien important que le pays va accomplir. Au reste, il est impossible de voir une situation plus tendue, pour parler le jargon du jour, et les convulsions de l'Assemblée agonisante sont bien violentes. La conduite à propos des affaires d'Italie m'a soulevé le cœur ; c'est le tome second de la Chambre de 1815, moins la gravité des circonstances et ce qui paraît servir d'excuse dans cette douloureuse époque. L'affaire de Rome, bien qu'il n'en résulte pas le moindre déshonneur pour nos troupes, m'a navré, et j'ai grand'hâte d'apprendre qu'Oudinot s'est vengé et vengé seul ; je tremble qu'il n'ait pu arriver avant les autres, ou qu'il ait traité sans combattre. Au fond, tout cela a été mené par le gouvernement avec une imprévoyance et une légèreté bien coupables, triste conséquence de la situation fausse et de l'état de mensonge où tout le monde végète dans notre malheureux pays. On est en république, de fait ; on l'est du bout des lèvres ; on ne l'est pas de cœur. On veut faire une démonstration antirépublicaine, et on ne veut pas l'avouer ; on lance un général avec des instructions vagues et des moyens insuffisants et l'on aboutit à un affront infligé aux plus nobles enfants de la France par une bande de misérables et de ruffians. Il faut rendre justice à tout le monde : j'ai trouvé la lettre du Président parfaite et dans le sentiment vrai du pays et de l'armée. Je ne suis pas non plus de ceux qui n'ont pas assez de blâme pour Oudinot ; il faut attendre pour le juger ; il n'a peut-être été qu'étourdi et non audacieux dans le fond ; mais sa conduite a les apparences d'un excès d'audace, et comme c'est un mal peu contagieux, c'est discrètement qu'on doit le blâmer. On dit que Paris était très excité vendredi, et il nous faut rester jusqu'à demain sans nouvelles ; j'ai cependant peine à croire à une journée. On m'a dit, comme à toi, que je serais élu à Alger ; je crois que j'y ai des amis très chauds ; mais les populations coloniales sont tellement mélangées que, franchement, ce résultat me paraît très improbable. Je ne te cacherais pas que j'en serais, pour ma part, enchanté. Je n'ai rien à te dire de nouveau sur Maman et toute la famille, et il est trop tard pour te parler d'Hélène que j'ai trouvée bonne et excellente et que j'ai essayé de calmer sous tous les rapports...

Claremont, 28 août 1849.

Tu es bien bonne, ma chère Louise, de m'avoir si longuement fait part de ta curieuse conversation avec Mme Lehon. Je ne manquerai pas de la faire remercier de ses bons avis par Montguyon ; je tâcherai d'en profiter et surtout de faire qu'on en profite. Estancelin, qui est venu nous voir (il a un excellent cœur et plus de tête qu'on ne lui en croyait), dit, de la situation politique, à peu près les mêmes choses. Il ne croit pas, pour le moment, à l'Empire ; les voyages du Président n'y ont pas tourné ; les légitimistes y sont très hostiles. Cependant, si le Président voulait, il serait empereur demain. Tout le monde veut le consulat ou la prolongation de la présidence ; les bonapartistes purs, toujours très peu nombreux, parce qu'ils y voient un pas vers l'empire ; ceux qu'on nomme nos amis, parce qu'ils y croient trouver de la tranquillité et une reprise dans les affaires, ce qu'ils veulent à tout prix et avant tout ; les légitimistes, parce qu'ils y voient un retour avoué aux idées monarchiques, parce qu'ils ne se sentent pas possibles à présent, et en haine de nous. Ils croient, à mon avis non sans raison, que le temps nous fait grand tort ; nous représentions non un principe, mais des intérêts ; nous excitions des sympathies. Si les intérêts trouvent leur satisfaction ailleurs, le temps amortira les sympathies ; leur principe survivra : voilà ce qu'ils pensent ; et s'ils ont tort en ce qui regarde leurs espérances, je crains bien qu'ils n'aient raison en ce qui regarde l'amoindrissement des nôtres. Quel remède y a-t-il contre cet oubli ? Je n'en vois guère. Joinville a des relations avec la marine ; je crois qu'il les entretient ; j'en ai eu quelques-unes avec l'armée ; plusieurs officiers m'ont écrit ; je leur ai répondu. Je n'ai trouvé nulle part de dispositions à des correspondances suivies que je n'ai pas, d'ailleurs, provoquées ; quand je trouve l'occasion d'un mot aimable et d'un bon souvenir, je ne le néglige pas. Alors même qu'on eût donné plus d'extension à ces sortes de relations, elles devaient être nécessairement fort restreintes et sans grande action sur la masse des officiers inférieurs qui font réellement l'opinion et le dévouement de l'armée, qui expriment ses sentiments généraux. Les gros bonnets, les généraux rentrent, à quelques exceptions près, dans la classe des fonctionnaires ; les intérêts de leur carrière et de leur position passent avant tout. Nous aurons beau faire,

nous ne vivons que par notre passé, et nous ne pouvons l'empêcher d'être oublié, s'il doit l'être. C'est notre passé seul qui pourra nous ramener dans l'avenir ; encore avons-nous, dans le passé, ce triste 24 février, qui reste, Estancelin me le disait encore, un immense obstacle, et qui sert de prétexte, plutôt qu'il n'est un motif à bien des défections.

En résumé, nous conservons, je crois, les sympathies de ce grand parti mou et incertain qu'on appelle le parti orléaniste ; mais si les intérêts sont satisfaits ailleurs, ces sympathies, déjà assez stériles, s'effaceront complètement. Les sympathies de l'armée, plus vives, plus sérieuses, et qui pourraient être plus utiles à un jour donné, ne peuvent pas ne pas s'amoindrir, chaque jour, si l'armée est bien conduite et si son amour-propre est ménagé. Il n'y a pas de correspondances, ni de messages qui puissent réparer les torts de l'absence. L'affection que l'on a pour nous est personnelle ; le dévouement que les amis du duc de Bordeaux ont pour sa cause est complètement indépendant de sa personne ; c'est une situation bien différente. Toutes nos chances sont dans une crise et nous n'avons ni le droit, ni le pouvoir de la provoquer, et plus cette crise tarde, plus nos chances diminuent. Si cette perspective n'est pas gaie, elle doit, néanmoins, faire plus que jamais sentir la nécessité de se tenir prêts, et je suis parfaitement de ton avis à cet égard. Je tâcherai d'agir le plus que je pourrai, dans le sens que tu m'indiques, sur l'esprit de Joinville, et de profiter aussi pour moi de tes sages avis. Joinville parle toujours d'aller prochainement en Espagne ; mais ce ne serait qu'une absence de quinze jours. Sa femme, devra, nécessairement, je pense, accoucher ici ; c'est une garantie pour quelques temps. Adieu, ma bonne Louise, je t'écrirai un mot dès que l'affaire de Mussy sera définitivement réglée.

Je te serais obligé, si Mme Lehon te faisait donner quelque nouvel avis sur les projets de la *camarilla* de l'Elysée, de vouloir bien m'en informer immédiatement (1).

(1) Ces projets de la *Camarilla* de l'Elysée ne visaient à rien moins qu'à s'emparer de Chantilly. Quelques jours après la révolution de février, le 14 mars 1848, par acte d'huissier, « Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, citoyen français résidant à Londres » avait réclamé, le domaine et signifié à l'administrateur du séquestre mis sur les biens du duc d'Aumale, qu'il avait fait partie de l'apanage de son père, le roi Louis. Cette action était d'ailleurs sans fondement et dut être abandonnée.

Claremont, 30 décembre 1849.

Reçois, ma bonne amie, tous mes vœux pour 1850, et le classique salut de nos pères : bon jour, bon an. Ces deux mots disent tout, et notre époque, triste, sceptique et incolore, ne se prête guère à des souhaits plus précis. Cependant nous savons bien, au moins, ce que nous pouvons espérer et demander au ciel pour notre pauvre France, jadis si glorieuse, et nos cœurs, là-dessus, se comprennent à demi-mot. Nous savons bien encore, sans nous le dire, ce que nous pouvons souhaiter pour nos vieux parents, si aimés et respectés ; que Dieu leur donne la santé, et tout ce qu'ils peuvent avoir de bonheur encore sur cette terre.

Merci de ton velours, qui me fera un splendide costume ; merci aussi de tes deux lettres, que j'ai lues avec un bien vif intérêt, mais sur lesquelles je dois cependant te gronder un peu, car on m'a dit qu'écrire trop te faisait tousser, et le plaisir de te lire, quelque grand qu'il soit, ne saurait compenser la peine que j'éprouverais à te savoir fatiguée.

Je ne te remercie pas encore de tes livres que je n'ai pas vus, car malgré mes sollicitations, la Reine les détient, sous le prétexte d'instructions qu'elle a reçues de toi. J'accepterai avec reconnaissance le livre de Proudhon que tu veux bien m'offrir (*Confessions d'un révolutionnaire*). Mais permets-moi encore une demande ; il a été imprimé, je crois, un catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne. Pourrais-tu me le procurer ? Il me serait très précieux pour le catalogue de mes manuscrits auquel je travaille.

Je ne te parlerai pas de politique ; nous sommes du même avis sur bien des choses. La campagne de Salvandy a été déplorable (1) ; j'ai regretté du reste aussi l'article de la *Revue des Deux Mondes* ; on nous y a trop posés comme des en-cas, comme des ambitieux timides, mais à l'affût ; nous ne sommes et ne devons être que des patriotes. Je continue à voir très noir. Le

(1) Dès l'automne de 1849, les premières ouvertures relatives à la réunion des deux branches de la maison de Bourbon avaient été faites au roi Louis-Philippe lui-même, par un de ses anciens ministres, le spirituel et loyal comte de Salvandy. La réponse du Roi avait été celle-ci : « Mon cher comte, il ne peut être question de moi dans cette affaire ; mon rôle est fini en ce monde. La chose ne peut regarder que mes fils. Dans mon opinion, ils doivent être toujours prêts à la faire ; mais, dans mon opinion aussi, elle ne se fera jamais, parce que, de l'autre côté, on ne fera rien de ce qui serait nécessaire pour la rendre possible. » Trognon, *Vie de Marie-Amélie*, p. 407. Les prévisions du Roi étaient justes.

parti légitimiste est le fléau de la France ; il a perdu, et il perd peut-être encore la cause de la légitimité. Après le déchirement de la transaction de 1830, je ne voyais que la république de désirable ; la république est impossible ; cela n'a pas été long à prouver. Que mettre donc à sa place ? L'empire ne serait qu'une parade de cirque olympique, et quant à nous, si notre famille présente encore des éléments précieux — je le dis sans modestie — pour soutenir un trône ou traverser une crise, elle n'est pas, en ce moment, constituée de manière à édifier une monarchie à elle seule. Quand on sort de la république ou de la légitimité, il faut trouver un fondateur de dynastie ; le Roi en était un ; Chartres en pouvait être un autre ; mais nous ne saurons que dans quinze ans ce que pourrait être Paris (1). Avec tout cela, je sais que les légitimistes sont odieux et la légitimité impopulaire ; aussi la nation, sans chef, sans impulsion, arrêtée devant toutes les impasses, végète, et je crains bien qu'elle ne végète si longtemps que...

Heureusement, comme tu le dis, rien ne se passe mathématiquement en ce monde, et nous avons le chapitre des accidents. Triste chose, cependant, de ne trouver d'espoir que dans le fatalisme !

Claremont, 20 janvier 1850.

J'aurais dû te remercier, ma chère Louise, pour les *Catalogues de Bourgogne*, qui me sont parvenus à ma grande satisfaction et m'ont déjà été fort utiles pour le catalogue de mes propres manuscrits. Mais j'attendais une occasion pour t'écrire ; et comme elle ne se présente pas, je mets ce billet à la poste. J'ai d'ailleurs à te remercier aussi de ta bonne lettre à propos de la Saint Guillaume. Tu as la mémoire du cœur comme je ne l'ai vue à personne. Je suis moins frappé que toi des inconvénients politiques du voyage de Joinville : j'ai été longtemps contraire à cette absence ; je le suis moins maintenant. Il ne faut pas, non plus, avoir l'air de rester ici, guettant la France comme des vautours guettent leur proie. Et puis, nous avons encore probablement plusieurs mois de ce calme factice et destructeur, et le changement, s'il doit y avoir un changement en

(1) Le jeune comte de Paris n'avait encore que onze ans.

bien, ne pourra être improvisé comme il aurait pu l'être dans les premiers mois qui ont suivi la révolution de Février. Je ne dis pas que les circonstances aidant, Joinville ne puisse être un chef de parti en France ; je ne crois pas que lui, ni personne, puisse diriger un parti de Claremont, surtout quand on a affaire à un parti fabuleux comme le soi-disant parti orléaniste. Mais je m'arrête, car j'allais oublier que je t'écris par la poste, et ce matin même, on me rappelait un mot de lord Durham à Saint-Priest quittant l'Angleterre en 1830 : « Est-ce que vous croyez, par hasard, que je n'ai pas lu tout ce que vous écriviez en Belgique ? » O pays de cafards ! Adieu, ma bonne Louise ; écris-moi quand tu en as le temps ou l'envie, et surtout sans jamais te fatiguer. Mes hommages à ton Roi et mes amitiés à la jeunesse.

Claremont, 13 février 1850.

J'ai connaissance au dernier moment, ma chère amie, d'une occasion pour Bruxelles, et je ne veux pas la laisser partir sans te remercier de ta bonne lettre du 8, de tous les détails qu'elle contient et de la communication que tu m'avais fait faire par la Reine de tous ceux donnés par de Grave. Tout cela n'est ni clair, ni bien gai ; la situation est toujours confuse, et l'avenir bien sombre. Je ne sais ce qui arrivera ; mais ce que je crois, c'est que dans les conditions où se trouvent les partis et l'esprit public en France, il n'y a que le mal de probable, et que, si le bien se produit, il aura un caractère essentiellement éphémère. Il se peut qu'un accident remette à flot le vaisseau de Juillet ; mais recommencer cet établissement avec des légitimistes plus haineux, des révolutionnaires plus ardents, plus nombreux, et mieux disciplinés, une bourgeoisie plus timide, en présence d'ambitions bien autrement surexcitées ; enfin avec le Roi et Chartres de moins, avec un enfant et une femme protestante de plus, cela me paraît si insensé, que je désire ardemment ne pas voir engager les destinées de ma famille et de mon pays dans une pareille campagne. Je mourrai peut-être pour cette cause, mais je mourrai sans la foi. Ne va pas me croire *blanc* : je suis et je reste *bleu* ; je veux ce qu'ont voulu les vrais *bleus* depuis 89, la France heureuse et grande. J'ai une aversion d'instinct contre les légitimistes qui ont été, depuis soixante ans, le plus grand obstacle à son bonheur et à sa force, et la véritable cause de l'instabilité

de nos institutions ; mais je n'en ai aucune contre la légitimité, pas plus que je n'en aurais eu contre la république et j'accorderais de très grand cœur le rétablissement de la légitimité à ceux qui vraiment la désirent, si je pouvais, à ce prix, leur faire jeter le reste de leur bagage à la mer, les séparer de leur mauvaise queue et les faire entrer dans le parti vraiment national. J'ignore si cela est possible, et j'ignore si cela sera ; mais je ne crois pas que nous puissions en sortir autrement.

Au reste, je ne veux plus m'occuper de politique ; cela me dégoûte, et cela ne m'apprend rien. Quand je veux analyser ce que je pense, je trouve mes idées tellement vagues que, hormis en matière de religion, je deviens d'un scepticisme extrême ; je doute de tout et je ne puis pas trouver de formule pour exprimer cet état d'incertitude maladive. Je viens de relire ce que j'ai écrit, et je m'aperçois que cela ne rend pas du tout ce que j'ai voulu dire ; mais je n'ai ni le temps ni le courage de recommencer, et je compte sur ton indulgence.

Je te disais que hormis en religion, j'étais devenu un incorrigible douteur ; il est cependant deux choses encore sur lesquelles je n'ai pas de doutes : c'est mon dévouement absolu à la France ; c'est mon ardent désir — non pas de rétablir ma famille sur le trône, — mais de contribuer par mes actes, si l'occasion se présente, à lui rendre sa vieille réputation d'énergie et de *skilfulness* tout ensemble, réputation voilée plutôt qu'entamée par Février.

Adieu, ma bonne amie ; il faut que je te quitte pour la messe. Excuse mon verbiage et crois-moi toujours tout à toi.

...Je te remercie bien de la brochure bonapartiste que tu m'as envoyée ; il n'y a, dedans, ni forme, ni fond ; mais elle est curieuse par sa bouffissure et donne bien le diapason du ton de l'Elysée. Louis Bonaparte gâte bien sa position ; avec un peu plus de modestie et de réserve, sans un mérite de plus, il pourrait rester indéfiniment au pouvoir ; rien, en France, n'a plus de chance de durée que le provisoire. On cherche, comme l'a dit M. Thiers, ce qui nous désunit le moins. Cette désunion est le grand mal, et je n'y vois pas encore de remède. Si elle dure trop longtemps, elle plongera la France dans d'irréparables maux. En tout cas, elle aggravera cet état d'abaissement qui fait supporter sans mot dire, et presque sans qu'on les sente, les

plus sanglants affronts. Dieu sauvera la France, je l'espère, car je ne vois pas que les hommes soient en train de trouver le remède, et cependant il faut frapper, même pour se faire ouvrir les portes du ciel.

Adieu, ma bonne amie ; j'espère que le printemps te rétablira complètement ; j'ai grand'soif de te revoir et de causer un peu avec toi. Si tu ne devais pas venir ici de longtemps, j'aurais bonne envie de faire une pointe de courte durée à Bruxelles. Ecris-moi si cela serait sans inconvénient.

Claremont, 30 mars 1850.

Ma chère amie, je voulais réaliser très prochainement mon projet de course à Bruxelles. Mais le départ des parents presque aussitôt après la semaine sainte ne me permet pas de laisser seule Lina à Claremont ; ensuite, vient l'arrivée d'Hélène, la fête de Maman, celle du Père. Je ne pourrai bouger avant le milieu du mois de mai. Mais bien certainement, si vers cette époque nous n'avons pas le bonheur de te voir ici, je ferai une pointe sur Bruxelles, et peut-être même, la pousserai-je jusqu'à Cobourg.

Les nouvelles de Paris sont très sombres ; on y est fort inquiet ; je serais quant à moi, étonné qu'il se passât prochainement rien de sérieux ; les socialistes ont trop beau jeu à attendre, mais la queue peut entraîner la tête. Ce qui me paraît certain, c'est que l'Assemblée est profondément déconsidérée, que le Président est loin d'avoir gagné le terrain qu'elle perd ; en sorte que le pouvoir n'a jamais été si bas ; enfin que la gangrène commence à atteindre l'armée ; c'est un bon corps et qui résistera longtemps ; mais, si on ne trouve le remède, il tombera aussi en pourriture, et une fois l'armée fondue, gare l'avalanche ! Un des diagnostics les plus affligeants de l'état de Paris et d'une partie de la France (car je crois qu'il y a encore un reste d'énergie dans quelques coins), c'est l'effet produit par l'élection de trois rouges ; au lieu d'être surexcité par la vue du danger, on en est accablé. Personne ne songe à lutter contre la tempête ; on se prépare à la subir et on se consulte sur ce qu'on deviendra lors du naufrage. Le vrai mal de la France est dans la lâcheté, l'impuissance et l'inertie des classes hautes et moyennes.

Adieu, ma bonne amie. Je n'ai rien à te mander d'ici ; le Père est plutôt mieux ; la Reine se soutient ; toutes les autres

santés sont bonnes. J'espère que la tienne est meilleure et surtout que tu te soignes. Mais on nous dit que tu n'es guère raisonnable. Adieu encore.

Claremont, 28 juillet 1850.

Ma chère Louise, je ne t'ai pas encore remerciée de ta bonne lettre du 14 ; il n'est pas de préoccupation qui te fasse oublier la plus petite circonstance quand il s'agit de témoigner ton affection aux tiens. Crois que tu es bien payée de retour. J'ai été bien charmé d'apprendre le rétablissement de ta petite famille ; j'espère que ta santé est meilleure, et que tu te soignes bien. (1) Je n'ai pas besoin de te dire combien tu nous manques à chaque instant.

Hélène est toujours à Saint-Léonard. L'attitude de Paris (2) à sa première communion était parfaite : je crois cet enfant excellent.

Le Père est vraiment bien, quoique ses forces ne reviennent guère ; je ne pense pas qu'il puisse se retrouver tel qu'il était. Mais je crois que nous pourrons le conserver plus longtemps que nous ne l'avions espéré. Dieu le veuille !

Claremont, 28 août 1850.

Je ne puis résister au besoin d'épancher mon cœur dans le tien, ma bonne Louise. Je ne voulais pas t'écrire pour te ménager, mais je n'y tiens plus ; dispense-toi de me répondre. Nous avons tous pensé à toi au moment suprême, et ta pensée ne me quitte pas quand je vais prier auprès de ces restes chéris. Au moins, sa fin a été douce et digne de sa noble vie ; pas une faiblesse, pas un moment d'ostentation, et, quand tout était achevé, ses traits n'avaient pas changé, il semblait reposer. C'était le calme du juste et du fort. C'est une grande consolation ; mais quel vide affreux à notre foyer d'exil !

Maman va aussi bien que possible ; son admirable courage ne l'a pas abandonnée un instant ; mais elle est bien fatiguée ce matin. Je n'ai pas besoin de te dire de quels soins elle est entou-

(1) Au mois de juin, la Reine des Belges était venue en Angleterre pour voir encore le Roi, son père, dont la santé inspirait de vives inquiétudes. A peine arrivée, elle avait pris un refroidissement, avait dû se mettre au lit, et ne le quitta que pour regagner aussitôt la Belgique.

(2) Il s'agit du jeune comte de Paris, fils du prince royal décédé et de la duchesse Hélène, sa veuve.

rée ; elle est maintenant le lien qui tient le faisceau réuni. Puisse Dieu nous conserver longtemps cet ange gardien de la famille !

Le rétablissement de Lina marche ; elle a été bien secouée, tu peux le croire ; il était dur d'être si près et de ne pouvoir être là ! Mais sa santé n'a pas souffert et tout cela marche naturellement. Nous avions été bien touchés de la part que tu avais prise à notre malheur ; nous n'en doutions pas ; tout est commun entre nous ; il semble que chaque coup dont la Providence nous frappe nous rapproche et nous réunit. Remercie bien le Roi des messages dont il t'avait chargée ; nous savons bien que son cœur est avec nous en ce moment. Nous nous permettons de compter toujours sur cette affection tendre et éclairée qui nous est précieuse.

Je ne te parle pas d'une foule de douloureux ou consolants détails. Maman ou mes frères t'en font part. Je n'ai voulu que pleurer un moment avec toi ; je ne veux pas te fatiguer davantage. Adieu, mon excellente Louise. Soigne-toi bien pour ceux qui t'aiment.

***

Louise d'Orléans, fille aînée du roi Louis-Philippe, ne devait pas survivre longtemps à son père. Il était mort le 26 août 1850, en ce château de Claremont qu'avait ouvert, à la famille exilée de France, Léopold Ier, roi des Belges, qui le tenait de sa première femme, la princesse Charlotte d'Angleterre, en viager.

Le 8 octobre suivant, la reine Marie-Amélie s'embarqua pour Ostende, avec ses trois fils, la duchesse Hélène d'Orléans, et la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg et Gotha. Deux jours après, la reine Louise, tombée malade au printemps, expirait entre leurs bras.

Au lendemain de ce nouveau deuil, le duc d'Aumale écrivait à un de ses amis :

« Je suis sûr que tu auras pris une bien vive part à ma douleur ; il est impossible d'être plus malheureux que nous ne le sommes. Tout ce qui faisait la joie, la gloire et l'espoir de notre famille nous est successivement enlevé. Si nous n'étions pas chrétiens, nous serions inconsolables ; mais nous avons la foi de nous retrouver un jour ! »

HENRI D'ORLÉANS.

RETOUR A JALNA

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Un mois plus tard, à cinq heures du matin, Renny Whiteoak descendait de voiture devant la grille de sa propriété et s'enfonçait dans l'ombre épaisse de la grande allée. Il était arrivé par un train de nuit, s'était fait déposer à Jalna et, à l'insu de tous, se trouvait presque à la porte de sa maison. On ne l'attendait pas avant quinze jours. Cela l'amusait de surprendre tout le monde, de trouver chacun se livrant à ses occupations quotidiennes et non la famille surexcitée réunie en groupe pour l'accueillir. Il surprendrait même la vieille maison. Elle serait assoupie sous son épais manteau de vigne vierge, stupéfaite de le voir. Son absence avait duré un temps très long et pourtant cela avait passé vite dans la confusion, le bruit, les déplacements massifs de troupes. Ici il retrouvait la paix.

Que l'ombre des sapins était profonde ! Quelle fraîcheur ! Quelle tranquillité dans l'air matinal ! Un écureuil roux courut le long d'une branche et se balança à son extrémité en regardant Renny. Un autre écureuil traversa l'allée comme une flèche, escalada le tronc moussu d'un sapin et, d'un bond ailé, rejoignit le premier écureuil. Tous deux le regardèrent du haut de leur perchoir et se mirent à parler de lui. Et il n'était que cinq heures du matin !

Renny passa par une trouée entre les arbres et arriva sur la pelouse que la rosée revêtait d'un tapis argenté. A ses pieds s'éparpillait une multitude de petits champignons qui avaient surgi

(1) Voir *La Revue* du 1er mars.

de terre durant la nuit. Il resta un instant les yeux fixés sur les champignons, jouissant d'avance de la minute où il les lèverait sur la maison, imaginant le signe d'accueil qu'elle lui ferait. Du sol montait le parfum de la terre qui lui était familier. Des silencieux rameaux blancs du vieux bouleau d'argent jaillit un long soupir de reconnaissance.

Un rouge-gorge qui sautillait dans l'herbe humide attrapa un ver de terre, le tira de toute sa force ; le ver se cassa comme la corde d'un instrument. Renny attendit que le rouge-gorge eût dévoré les deux morceaux puis leva lentement les yeux vers la maison. Il la parcourut du regard, des gouttières au sous-sol, des fenêtres aux volets clos, au porche enguirlandé de vigne vierge. Elle n'avait pas changé. Elle se dressait solide et intacte. Mon Dieu, il voulait ne plus jamais la quitter !

Il resterait chez lui à penser à des choses faciles et agréables. Il oublierait le monde meurtri où il avait vécu pendant plus de quatre ans. Il oublierait les avions qui balayaient le ciel comme un vol de vautours ; l'engrenage mécanique et brutal qui broyait le monde. Il éprouvait de la haine pour tout ce qui était mécanique. Il avait l'impression que, pour le reste de ses jours, il aimerait ne plus se promener que sur ses deux jambes ou à cheval. Il aimerait ne plus voir à Jalna la terre labourée, hersée, ensemencée qu'à main d'homme, comme au temps passé. Ses oreilles étaient lasses de la vibration des moteurs.

Une brise matinale passait sur les feuilles de la vigne vierge. Elles frémissaient et leur frémissement paraissait se communiquer au corps même de la maison. Celle-ci semblait dire : « Alors, te voilà revenu, vagabond. Il est plus que temps. Tout au long de ces jours et de ces nuits, mon toit t'a attendu, maintenant mets ta tête à son abri et ne me quitte plus. »

Renny sourit et alla sous la fenêtre de la chambre de sa femme. Il ramassa une poignée de gravier au bord de l'allée et la lança doucement contre la vitre. Il attendit la tête levée. Alayne avait dû bondir hors de son lit dès qu'elle avait entendu les vitres résonner sous le choc des petits cailloux car déjà elle apparaissait à la fenêtre, l'ouvrait toute grande et se penchait pour regarder. Elle vit Renny debout en bas, le visage levé vers la fenêtre, portant son uniforme comme il avait porté ses vêtements de cheval, c'est-à-dire comme s'ils avaient été inventés pour lui et que lui seul sût les porter avec autant d'élégance.

Alayne était en chemise de nuit bleu pâle ; ses nattes blondes, aujourd'hui plus argentées que blondes, pendaient sur ses épaules. Elle avait sans doute deviné instinctivement qui avait jeté le gravier, car elle semblait moins surprise qu'étourdie par la brusque réalisation en chair et en os de ce qu'elle avait tant souhaité durant ces longues années. Elle avait aspiré au retour du mari qui formait un rempart entre elle et le monde, qui la protégeait contre le mal qu'auraient pu lui faire des dieux jaloux. Elle avait désiré le retour de l'amant. Elle n'avait pas prié pour ce retour. Au fond elle ne croyait vraiment pas aux dieux méchants qu'elle évoquait quelquefois, mais pensait que tout ce qui arrivait n'était que hasard. Donc puisque le hasard les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, elle s'accrocherait à lui avec passion jusqu'à la fin.

— Vous voilà, dit-elle doucement. Je vais descendre vous ouvrir.

Elle se regarda une seconde dans la glace avant de descendre en courant. La trouverait-il très changée ? Ses cheveux blancs, elle n'y pouvait rien, mais il avait aimé leur teinte d'or. Ses mains maladroites n'arrivaient pas à tourner la clef. Elle semblait avoir oublié comment on ouvre une porte. Enfin, elle y arrivait ! Renny poussa le battant à fond. Alayne était dans ses bras. Elle céda comme emportée par une vague. Elle se laissa aller comme elle ne s'était pas laissée aller pendant quatre ans et demi. Il n'avait pas été possible de se laisser aller. Elle avait dû concentrer toute son énergie pour tenir bon. Mais maintenant, elle tombait dans les bras de Renny, la tête rejetée en arrière, les jambes trop faibles pour la soutenir. Il la regarda, elle s'abandonna à l'intensité de son regard.

— Vous n'avez pas changé ! s'écria-t-il. Vous n'avez pas du tout changé ! Ma chérie ! Mon amour !

Il appuya ses lèvres sur celles d'Alayne.

Le soleil était juste assez haut pour pénétrer à travers le vitrail. Un rayon violet tombait sur la tête d'Alayne. Mais, lorsque Renny porta Alayne dans la bibliothèque et s'assit en la prenant sur ses genoux, il vit ses cheveux blancs.

— Je vous avais prévenu ! s'écria-t-elle. Je vous l'avais dit dans une lettre. Ne prenez pas cet air-là ou je penserai que cela fait une différence.

Il prit une des nattes de sa femme et l'embrassa.

— Cela ne fait aucune différence, dit-il, mais j'aurais voulu qu'ils ne changent pas.

Alayne se dressa et examina le visage tanné de Renny, le nez aquilin, la bouche dure mais qui savait si bien exprimer la tendresse, les yeux bruns changeants. Ses cheveux... mais ses cheveux n'avaient pas même un fil blanc ! Cela semblait un peu injuste que les siens eussent changé et ceux de son mari gardé avec entêtement leur roux sombre. Il avait l'air plus jeune qu'elle ! Pourtant il avait des années et des années de plus.

— La guerre ne vous a guère marqué, dit-elle avec une certaine froideur.

Il eut le sourire moqueur qui rappelait tant celui de sa grand-mère.

— Oh ! je me conserve bien, dit-il.

— Mais ces affreux moments, à Dunkerque, cet accident en jeep.

— Je me suis remis de tout cela mais je suis réformé. Tâtez.

Il plaça les doigts d'Alayne sur son cuir chevelu et lui fit tâter le bord d'une cicatrice.

— Oh ! votre pauvre tête ! s'écria-t-elle en l'attirant pour l'embrasser.

Elle avait tant de questions à poser et lui aussi !

— Trouverons-nous jamais le temps de nous dire tout ce que nous avons à nous dire ! s'écria-t-elle.

Il regarda sa montre.

— Six heures moins le quart ! Je crois que je vais aller voir les oncles et les enfants.

— Pas les enfants, pas encore ! Je vous en prie. Mais allez voir les oncles si vous ne croyez pas qu'il soit trop tôt.

Elle voulait s'habiller et surtout s'arranger le visage.

— Ils seront contents qu'on les réveille. Ils pourront dormir tout l'après-midi.

Il attira sa femme contre sa poitrine et l'embrassa encore une fois. Ils restèrent enlacés sans bouger dans leur joie d'être réunis. Puis...

— Faites-moi monter l'escalier les yeux fermés, s'écria-t-il et vous me direz de les ouvrir quand je me trouverai dans votre chambre ?

Il ferma les yeux en serrant les paupières ; elle le fit sortir de la pièce et lui fit monter l'escalier. Dans sa chambre elle dit :

— Ouvrez-les vite ! C'était affreux, comme si vous aviez été aveugle.

Il rit en ouvrant les yeux tout grands.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il. On dirait un miracle. J'ai rêvé de ce moment. Oh ! Alayne, nous retrouver ensemble ! Oui, ensemble.

Il allait et venait dans la chambre en regardant les affaires d'Alayne, ses objets de toilette sur la coiffeuse.

— Je suis content que vous n'ayez rien changé.

— Je n'ai rien de nouveau !

— Allons, je vais commencer par oncle Ernest.

— Vous savez qu'Adeline couche dans votre chambre.

— Oui. Je marcherai sur la pointe des pieds en passant devant la porte.

— Je la ferai déménager tantôt.

Il suivit le corridor en essayant de ne pas faire craquer ses lourdes chaussures et arriva à la porte d'Ernest. Doucement il l'ouvrit et pénétra dans la chambre.

Le vieillard était couché sur le dos, son fin profil au nez accusé tourné vers le plafond, les mains croisées sur le couvre-pieds.

— Oncle Ernest, dit Renny en se penchant sur lui.

Ernest ouvrit les yeux. Il leva les mains comme pour repousser son neveu. Il s'écria d'une voix étranglée :

— Vous êtes son spectre ! Vous êtes venu me dire... qu'il...

C'était presque comme dans *Hamlet*. Un observateur eût peut-être trouvé qu'Ernest jouait trop bien son rôle, qu'il avait sûrement dû entendre Renny rire dans la chambre voisine et préparé sa petite comédie.

— N'ayez pas peur, oncle Ernest. Je suis en fort bon état.

Il s'assit sur le bord du lit, prit le vieux monsieur dans ses bras et l'embrassa.

— Cher enfant ! Quelle surprise tu m'as faite ! Et quelle mine tu as !

— Vous n'avez pas l'air mal non plus.

— Ah ! je me suis souvent demandé si je vivrais jusqu'à ce que tu reviennes. Dieu merci, j'y ai réussi.

— Oncle Ernest, vous n'auriez pas pu me faire une chose pareille... ne plus être là pour m'accueillir. La maison n'aurait plus été la même sans vous.

— Non, non, je n'aurais pas pu te faire cela.

La voix d'Ernest tremblait un peu mais il se ressaisit.

— Oh ! comme je suis content de te voir de retour ! Tu nous as manqué.

On entendit frapper par terre dans la chambre contiguë.

— C'est Nicolas ! s'écria Ernest. Il nous entend. Il faut que tu ailles le voir sinon il va réveiller toute la maison. J'aurais bien aimé te garder un peu. Je sonnerai de bonne heure ce matin pour demander mon petit déjeuner.

Renny se précipita chez Nicolas. Celui-ci, fort décoiffé, était assis dans son lit. Il ouvrit tout grand les bras et serra Renny contre lui. Les larmes ruisselaient sur ses joues aux rides profondes. Il ne pouvait pas parler.

Renny se redressa et s'assit à côté du lit. Il dit :

— Alors, oncle Nick, me voilà revenu. Cela semble merveilleux.

— C'est merveilleux. C'est miraculeux. D'abord Piers, maintenant toi. Il ne nous manque plus que Wakefield. Que je suis heureux ! Que je suis heureux ! Mon genou ne va pas fort, sinon je bondirais de joie autour de la chambre.

Il essuya ses larmes sur la manche de son pyjama.

— Tu as vu Alayne naturellement. Comme elle doit être heureuse ! Ce pauvre Piers a perdu une jambe. C'est très triste. Maintenant raconte-moi comment tu as fait pour arriver ici si tôt. Je t'ai entendu rire dans la chambre d'Ernest. J'étais déjà à moitié réveillé. Je me suis dit : « Il n'y a que Renny pour rire comme cela. Il est là ! » et j'ai tapé avec ma canne. Donne-moi ta main. Laisse-moi te tenir la main.

Ernest arriva en robe de chambre.

— Tu dois avoir très faim, mon cher enfant, dit-il. Ces émotions m'ont creusé. Mais Wragge serait furieux si je sonnais pour demander mon petit déjeuner à cette heure-ci.

— C'est mauvais de manger quand on est ému, déclara son frère.

— Mais très affaiblissant d'avoir le ventre creux. Je crois que je vais aller chercher un gâteau sec dans ma chambre.

Il les quitta et revint en grignotant un biscuit.

— Les biscuits sont devenus tout mous, dit-il. Ce n'est guère appétissant. Tu n'as sans doute pas déjeuné, Renny.

— Non. Mais je n'ai pas faim.

— Maintenant, raconte-nous ton voyage, dit Nicolas.

Ils l'assaillirent de questions. A six heures et demie il dit :

— Je crois que je vais aller voir Adeline.

— J'y vais avec toi, dit Ernest.

Ils se rendirent dans la chambre de Renny où couchait Adeline.

Renny ouvrit doucement la porte et se glissa sans bruit jusqu'au lit. Adeline reposait, les bras écartés dans l'abandon d'un sommeil d'enfant bien portante. Il se pencha et l'embrassa. Elle ouvrit immédiatement les yeux, le regarda stupéfaite, puis ses lèvres s'incurvèrent en un sourire heureux. « Papa ! » s'écria-t-elle et d'un bond elle fut hors du lit et dans ses bras.

Ces bruits inusités avaient réveillé Finch, Roma et Archer. Ils descendirent l'escalier en courant, très excités. Tout le monde se massa dans la chambre de Nicolas qui leur avait crié très fort de venir. Alayne, en les rejoignant, se dit : « Le voilà déjà accaparé par la famille. Cela m'étonnerait de l'avoir un seul instant rien que pour moi aujourd'hui. »

Rags apparut à la porte et faillit s'évanouir.

— La dernière fois que je vous ai vu, Monsieur, c'était à Dunkerque et vous aviez un pansement plein de sang sur la tête, dit-il, tandis qu'ils se serraient chaleureusement la main. On dirait que c'est toujours votre tête qui prend les mauvais coups, Monsieur.

— C'est heureux qu'elle soit solide, dit Renny.

Nicolas demanda :

— Ta dernière blessure ne t'a pas laissé de traces ?

— Oh ! mon oncle, pendant quelque temps j'ai eu des absences de mémoire et encore maintenant je me sens parfois un peu étourdi. Mais cela passe.

— Pauvre tête ! dit Adeline en caressant la tête de son père d'un air de propriétaire. Elle le dévorait des yeux

— Nous pensions, dit Archer, que vous seriez sans doute tué. Nous étions à peu près sûrs que vous seriez tué.

Il y eut une tempête de démentis.

— Serait-il possible, Wragge, dit alors Ernest, de me monter mon petit déjeuner maintenant ? Toutes ces émotions, l'estomac vide, ne me valent rien.

Wragge n'eut pas l'air satisfait à l'idée d'avoir à préparer un plateau.

— Dites à votre femme, ajouta Renny, que je descendrai la voir dans quelques minutes. Ensuite nous pourrons bavarder un peu, vous et moi.

— Je pense, Wragge, dit Ernest, qu'il vaudra mieux que je prenne un œuf, en plus de mon porridge.

— Très bien, Monsieur.

— Les enfants, dit Alayne, il faut aller vous habiller.

— Quel merveilleux début de journée ! dit Adeline. Quel jour de fête ! Papa, ne trouvez-vous pas que j'ai énormément grandi ?

— C'est un scandale, dit-il en l'attirant contre lui.

Au sous-sol il donna une poignée de mains à la grosse Mrs. Wragge. Elle rayonnait de joie et se promit de passer la matinée à lui préparer ses plats favoris. Tout à coup Renny s'écria :

— Où sont les chiens ?

Rags venait juste de redescendre. Il haussa les épaules avec désapprobation :

— Oh ! Monsieur, pour les chiens vous trouverez du changement.

Renny fronça les sourcils.

— Je sais, mon vieux Merlin n'est plus là.

— Non, il n'est plus là. Et c'est bien triste. Je savais que ce serait un coup pour vous.

— Mais où sont les autres ?

Rags ouvrit une porte qui donnait sur une petite chambre utilisée parfois pour loger une domestique supplémentaire. Un berger anglais, montagne mouvante de poils, en sortit en trottinant, ses yeux cachés dans ses poils, sa queue coupée disparaissant sous ses poils, l'ensemble pourtant fort expressif. Un bouledogue à la forte carrure et au nez plissé le suivait et, entre ces deux bêtes massives, apparaissait et disparaissait un petit terrier écossais.

— Hello, les chiens ! s'écria Renny. Hello, les chiens ! Me reconnaissez-vous ? Bien sûr que vous me reconnaissez. Regardez-les, Mrs Wragge. Sapristi, c'est bon de les retrouver !

Il s'accroupit sur ses talons, tenant le terrier qui lui mordillait le menton, lui léchait la joue. Les deux autres se bousculaient pour flairer leur maître, agitant leur queue en signe d'accueil.

— C'est extraordinaire ce qu'ils se souviennent bien de lui ! dit Rags à sa femme.

— Ce n'est pas tant qu'ils se souviennent de lui, ils savent qu'il les aime. Ils le sentent à la façon dont on les touche.

— Pourquoi couchaient-ils ici ? demanda Renny.

Les Wragge se regardèrent.

— Ils n'ont pour ainsi dire plus le droit d'aller là-haut, maintenant, Monsieur, dit Rags avec une solennité de mauvais augure.

— Mais pourquoi ?

— Oh ! nous devenons trop chics pour avoir des chiens, ils font trop de dégâts. Vous n'avez pas remarqué le hall, Monsieur ? On l'a repeint en crème.

— *En crème* ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous n'avez pas remarqué qu'on a gratté le papier et les boiseries et tout peint couleur *ivoire ?*

— Grands dieux, non ! Je suis monté les yeux fermés et je suis redescendu... Oh ! je dois être aveugle !

Il les quitta brusquement et remonta l'escalier du sous-sol suivi des chiens. Alayne arrivait justement dans le hall. Il regarda autour de lui, la lèvre retroussée en une grimace désapprobatrice.

— Eh bien ! dit-il, vous avez fait là une vraie transformation.

Alayne sentit sa bouche se contracter, mais s'efforça de sourire avec naturel.

— Il fallait que ce fût fait. Le vieux papier était infâme.

Elle avait employé un mot qui provoqua sa colère.

— Ce papier, déclara-t-il, a été acheté par ma grand-mère voilà bientôt cent ans. Il venait de France. On ne pourrait plus retrouver son pareil maintenant.

— Je sais, dit-elle avec un peu d'impatience, mais cent ans c'est long. Il était très sale.

— On aurait pu le faire nettoyer.

— C'était absolument impossible. Renny, pensez donc aux enfants qui ont monté et descendu cet escalier en mettant leurs petites mains sales sur le mur.

— *Vos* enfants — il appuya avec insistance sur *vos* — ont peut-être mis leurs pattes sales sur le mur. Quant à nous on ne nous le permettait pas. Nous aurions reçu des tapes sur les doigts si nous l'avions fait. Avez-vous jamais tâté les feuilles et les arabesques d'or de ce papier ? Elles avaient l'air solides. Je parie que les ouvriers ont eu un mal fou à l'arracher.

— Oui, en effet. Mais vous admettrez tout de même que le hall paraît plus grand, plus aéré, plus gai.

— Je ne trouve pas.

— Ce ton ivoire fait ressortir la beauté des tapis, je n'avais jamais réalisé avant à quel point ils étaient beaux.

— Moi, si.

— Tout le monde admire la façon dont l'élégance de la rampe, les sculptures du pilier de départ sont mis en valeur.

— Hum !

Le regard de Renny tomba sur un objet inconnu couleur ivoire placé contre le mur.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? damanda-t-il.

— Un radiateur !

Alayne regarda son mari en face avec un mélange de fierté et d'inquiétude.

— Renny, j'ai fait mettre le chauffage central. Je l'ai payé avec mes revenus personnels. Quel agrément ! Une température égale, partout, toute la maison vraiment chaude, pour la première fois.

— *Nous* n'avions jamais froid.

— Cela nous a débarrassés de l'horrible vieux poêle qu'on remettait dans le hall chaque hiver.

Il la regarda consterné.

— Le poêle, Alayne ! Le poêle ! On ne se sert plus du *poêle!*

— Tout le monde trouve que c'est une grande amélioration et, comme je vous l'ai déjà dit, c'est moi qui ai payé les travaux.

— Eh bien ! j'aurais pu vous indiquer de meilleures manières de dépenser votre argent. Et permettez-moi d'ajouter ceci : jamais je n'entrais dans le hall, en sortant du froid, et ne voyais le vieux poêle presque chauffé au rouge avec les chiens couchés tout autour sans me dire qu'il y avait peu de scènes d'intérieur plus agréables à regarder.

Il se tourna vers Finch qui descendait à ce moment l'escalier.

— Ecoute donc, Finch, on m'a parlé de soldats qui, à leur retour, s'apercevaient qu'ils étaient de trop. Par Judas, je commence à me dire que c'est le cas pour moi ! Tout ce que j'aimais le plus a été changé.

Il riait à moitié en disant cela, mais on sentait son mécontentement.

— Les chiens sont enfermés au sous-sol. On a arraché le papier des murs, installé un lugubre chauffage central. Le vieux poêle est jeté à la ferraille.

Il fit un grand geste de la main pour indiquer la chambre de sa grand-mère derrière l'escalier.

— Je parie qu'on a transformé la chambre de Gran au goût du jour, qu'on y a mis un lit aérodynamique et une coiffeuse avec une glace à trois faces.

Alayne était décidée à tout prendre avec le sourire. Elle mit son bras autour de la taille de Renny et dit :

— Chéri, rien n'est changé dans cette chambre. Aimeriez-vous y entrer ?

— Non, non.

La vieille dame à la langue acerbe, aux sarcasmes énergiques lui avait donné toute la tendresse maternelle qu'il eût connue, elle et sa fille lady Buckley, qui s'était rarement départie de sa dignité et de sa réserve et dont l'attitude à son égard avait été sévère. Il n'irait pas dans cette chambre. Il se laissa emmener par Alayne, et par les enfants qui s'y précipitaient, dans la salle à manger où le petit déjeuner, beaucoup plus matinal que d'habitude, était prêt. Rags était tellement ému qu'il oublia d'abord le beurre, puis la confiture. Il redescendit vite à la cuisine chaque fois en maudissant sa mauvaise mémoire. Il avait très bien remarqué le mécontentement de Renny devant les changements apportés à Jalna et il posa d'abord le beurre, ensuite la confiture devant lui avec l'air de dire qu'il faisait son possible pour le consoler des chagrins qu'on lui avait causés.

Alayne s'attendait à ce que Renny ne fût pas très satisfait des innovations. Son intention était de lui faire oublier tout cela dans la joie générale du retour. Finch vint adroitement à son secours et personne n'eût pu rester de mauvaise humeur en présence des enfants tant leur joie débordait en un gai bavardage.

L'air de Renny devint moins désagréable. Les trois chiens se massèrent autour de lui et il les régala de morceaux de tartines beurrées.

— Les chiens sont sans doute entrés parce que vous êtes là, dit Archer.

— Bien deviné, Archer.

— Les chiens sont tellement contents de vous voir ! dit Adeline. Ils n'oublient jamais, n'est-ce pas, mes petits chéris ?

Les yeux de Renny se posèrent sur le visage de sa fille. Il dit :

— Sais-tu, Adeline, que mon vieil épagneul, mon cher Merlin, m'avait promis de vivre jusqu'à mon retour. Et je crois qu'il l'aurait fait si...

Alayne l'interrompit :

— C'était impossible. Il était tellement malheureux. Tout le monde a été d'avis que cela ne pouvait plus durer.

— Pas moi, dit Adeline.

— Ni moi, déclara Archer.

— On ne vous a pas consultés, dit Alayne sèchement.

Renny se tourna vers Finch.

— Etais-tu à la maison ?

— Non, j'étais en tournée. Mais j'imagine qu'il fallait en finir.

— Il m'avait promis, répéta Renny, de rester bien portant, de vivre, jusqu'à ce que je revienne.

— Je me rappelle, dit Roma. Oncle Nicolas vous a pris à part et vous a posé une question et vous avez soulevé Merlin par les pattes de devant et vous avez dit : « Merlin m'a promis de rester bien portant jusqu'à mon retour ! »

La figure de Renny s'éclaira. Il étendit le bras et serra la main de Roma.

— Curieux qu'elle se rappelle cela ! s'écria-t-il.

Son visage se contracta. « Mon Dieu ! se dit Finch, il va se mettre à pleurer. »

— Maintenant, mes enfants, dit Alayne en se levant, je crois que nous avons fini. Les filles, il vaut mieux que vous commenciez par faire vos lits.

La sonnerie du téléphone retentit dans la pièce voisine. C'était Piers. La nouvelle du retour du maître de Jalna s'était déjà répandue. En moins d'une demi-heure, Piers, Pheasant et leur fils, Meg et sa fille s'étaient joints au cercle de famille.

C'était un de ces jours où voltige une brise légère. Au-dessus de la cime des arbres le ciel d'un bleu de campanule s'élevait à l'infini. Dans la bordure de fleurs le bleu des pieds-d'alouette dominait. Des geais bleus passaient sans bruit entre les arbres. Alayne avait mis une robe bleue.

Ernest et Nicolas s'installèrent dans leurs fauteuils sur la pelouse. Le reste de la famille se rassembla autour d'eux. Renny s'étala dans un profond fauteuil de jardin, le terrier sur ses genoux, le bouledogue et le chien de berger à ses pieds. Il avait déjà amèrement déploré l'état du pelage de ce dernier.

— Oh ! Jock ! s'était-il écrié avec désespoir, tu ne serais pas devenu ce paquet d'étoupe si j'avais été là ! Cela ne m'étonne pas que ta maîtresse ne veuille pas te voir.

— Vous ne pouvez pas savoir, dit Alayne vexée, combien de fois je l'ai peigné ! Et Wright aussi. Mais il s'emmêle *tellement* facilement.

— Quand l'a-t-on peigné pour la dernière fois ?

— Hier. Non... je crois que c'était il y a deux jours.

— Plutôt deux semaines. Rassure-toi, Jock, on s'occupera de toi maintenant.

Jock leva vers Renny sa tête hirsute avec une expression d'adoration, de vénération.

Du haut du perron Alayne regardait la famille assemblée. Vingt ans avaient passé depuis que, jeune épouse d'Eden, elle était arrivée à Jalna. Et ils étaient assis là comme ils l'avaient été alors, étroitement unis par le lien indestructible de leur parenté ! La vieille Adeline, Eden et Wakefield manquaient au groupe. Comment serait Eden s'il vivait aujourd'hui ? La grand-mère était morte. Eden était mort. Mais sept jeunes rameaux étaient nés. Comme toute cette jeunesse annonçait des personnalités fortement marquées ! Exactement comme leurs aînés. Alayne devait reconnaître qu'en dépit de sa ressemblance avec l'aimable érudit qu'était son grand-père maternel, Archer ne déparait pas le groupe. Nooky lui-même commençait à avoir le nez des Court. Son regard s'arrêta sur Renny. Se pouvait-il qu'elle le vît assis tranquillement au milieu de ses chiens et de sa famille ? Pour la millième fois elle admira son port de tête, sa carrure d'épaules, cet air, lorsqu'il était à cheval, de ne faire qu'un avec sa monture. Il ne paraissait guère plus âgé que Piers, car Piers s'était alourdi et ses années de captivité l'avaient marqué. Alayne traversa la pelouse pour rejoindre le cercle de famille, vint auprès de Renny et s'assit sur le large bras de son fauteuil. Renny la prit par la taille avec une tendresse un peu réticente, car il se rappelait le papier du hall, les radiateurs et le poêle relégué Dieu sait où. Les divers incidents qui avaient gâté les premiers instants de son retour lui firent considérer avec une douleur accrue le malheur arrivé à Piers. Il dit :

— C'est curieux, Piers, de te voir avec une jambe de moins !

Alayne fut bouleversée. Comment pouvait-il parler avec cette horrible franchise de ce à quoi elle n'avait encore jamais fait allusion en présence de Piers ?

Piers répondit avec un peu de mauvaise humeur.

— J'ai une jambe mécanique rudement fameuse. Je m'en suis fait refaire une après mon retour, la première n'était que provisoire. Je m'en tire très bien.

— Cela est bien vrai ! s'écria Pheasant. Il n'y a presque rien qu'il ne puisse pas faire. Attendez de le voir conduire la herse. Il peut faire *n'importe quoi!*

Renny considéra son frère d'un air pessimiste.

— Tant mieux que tu le prennes de cette façon. Et ce petit chien qui grimpe sur toi, tu as l'air de l'aimer beaucoup.

— Pourquoi pas ? C'est un cadeau pour remplacer Biddy. Tu sais qu'elle a été écrasée par une auto.

— Pour remplacer Biddy ! répéta Renny d'un ton stupéfait. Veux-tu dire que tu laisseras ce petit chien prendre sa place ? C'est vrai que tu ne l'as jamais beaucoup aimée, et elle ne t'aimait guère non plus. Elle me suivait toujours à la maison.

Piers le regarda avec indignation mais ne dit rien. Renny se tourna vers Meg :

— Cela me fait un effet bizarre de t'imaginer vivant dans cette petite maison où habitait Mrs. Shroud, une veuve, dans une petite maison.

— C'est bizarre et c'est triste, répondit-elle en lui prenant la main. Mais ce n'est pas aussi terrible qu'on pourrait le croire. J'ai Patience et la maison est très gentille maintenant qu'elle est redevenue comme elle était à l'origine.

— Papa, papa, interrompit Adeline, quand viendrez-vous voir les écuries ? Wright a tout astiqué en votre honneur. Il meurt d'envie de vous voir. Venez, je vous en prie !

— Es-tu sûre, demanda Renny, qu'il n'a pas fait refaire tout l'intérieur couleur ivoire et fait installer le chauffage central ?

— Certaine. Venez !

Elle le tira par le bras. Il se leva.

— Très bien. Qui est-ce qui vient avec moi ?

Même Alayne, qui connaissait pourtant le plaisir que goûtait la famille à se trouver réunie, fut surprise de les voir tous se lever en bloc à la seule exception de Nicolas.

— Croyez-vous que ce soit raisonnable pour vous ? demanda-t-elle à Ernest. Voilà longtemps que vous n'avez fait une aussi longue promenade.

— Il pourra se reposer dans mon bureau, dit Renny. Prenez mon bras, oncle Ernest.

Nicolas dit d'un ton lamentable :

— Sans mon genou je n'hésiterais pas une seconde à venir.

— Va lui chercher son fauteuil roulant, Finch, dit Renny. Nous allons l'emmener.

Finch partit comme une flèche chercher le fauteuil.

— Bravo ! cria Archer. Oncle Nicolas va pour la dernière fois aux écuries !

— Pas pour la dernière fois, dit Adeline indignée. Il ira très souvent, maintenant que papa est revenu.

Avec beaucoup de soupirs et de gémissements, Nicolas fut installé dans le fauteuil roulant. Finch le poussait tandis qu'Ernest s'appuyait sur le bras de Renny.

— Vous ne venez pas, Alayne ? demanda Renny.

— Je ne peux vraiment pas, répondit-elle. J'ai mille choses à faire. Et le travail qu'exige cette grande maison, qui donc s'en occupera ?

— Les Wragge.

— Ils ne peuvent pas tout faire. Adeline, n'oublie pas qu'il faut que tu enlèves toutes tes affaires pour débarrasser la chambre de ton père et qu'il y aura les lits à faire.

— Je n'oublierai pas. Allons, dépêchons-nous !

— Venez avec nous, Alayne, dit Renny d'un ton câlin.

— Mon chéri, je ne peux pas.

Elle les regarda s'éloigner. L'imposante procession qu'ils formaient amena sur ses lèvres un sourire ironique. Qu'avaient-ils donc de particulier ? Une liberté d'allure, un naturel combinés avec une dignité toute victorienne comme si leur existence importait à l'univers. Voilà Nicolas, le visage hilare, ravi et surexcité par cette promenade inattendue. Finch une mèche bouclée blond cendré lui tombant sur les yeux tandis qu'il se penche pour pousser le fauteuil roulant. Piers avec ses pénibles années de captivité derrière lui, droit, solide bien que boîtant légèrement. Pheasant balançant sa main dans la sienne. Meg et Patience de chaque côté de Nicolas. Le jeune Maurice avec sa grâce spontanée ; les cinq enfants. Ernest marchant à pas prudents au bras de Renny. Renny au milieu d'eux tous, quatorze en tout, le pivot du cercle. Oh ! former un maillon de cette invincible procession, puisque sa vie suivait le même cours que la leur ! Oh ! devenir l'un d'eux ! Mais elle ne pouvait pas — pas même au bout de vingt ans !

Toute la journée elle les verrait agir de concert, bavarder, discuter, prendre leurs repas ensemble, se regarder dans les yeux, étendre une main pour se toucher, les jeunes se frayant un chemin dans le cercle pour devenir plus forts au contact de sa force. Tout le long de la journée elle resterait spectatrice mais ce soir elle aurait Renny pour elle seule. Ils oublieraient ensemble la solitude des années de séparation.

II

Les trois chiens vivaient dans la crainte de perdre Renny de vue. Dedans, dehors, en haut, en bas, ils ne le quittaient pas d'une semelle. Le petit terrier se trouvait constamment pris entre toutes ces pattes en mouvement ; il bondissait à droite, bondissait à gauche, levait une petite tête si touchante que Renny devait se baisser pour le rassurer d'une tape amicale. Quand Renny s'asseyait, le bouledogue s'asseyait à côté de lui, appuyant sa tête massive contre sa jambe, regardant ses chaussures avec adoration. A travers les poils épais qui lui recouvraient les yeux le chien de berger ne perdait pas un des mouvements de Renny. Mais celui-ci regrettait terriblement Merlin, son épagneul aveugle, ce chien avec lequel s'était établi un tel degré d'intimité.

Ce matin, les trois chiens à ses trousses, Renny faisait le tour des diverses dépendances derrière la maison : le hangar où l'on rangeait les pots de fleurs, les cisailles et la tondeuse, où l'on gardait, le moment venu, les oignons de glaïeuls et de dahlias, où des chapelets d'oignons pendaient du toit plein de toiles d'araignées ; la remise où le vieux phaéton de sa grand-mère finissait ses jours ainsi que la calèche que son grand-père avait fait venir d'Angleterre avec ses grosses lanternes, sa garniture intérieure de velours et d'ivoire, ses coussins défoncés sur lesquels bien des petits Whiteoaks avaient sauté. Renny fronça les sourcils en voyant la façon dont marteaux et ciseaux gisaient en désordre et en mauvais état. Evidemment Archer, Nooky et Philippe étaient passés par là. Eh bien ! s'il les y prenait ils s'en repentiraient. Mais ce n'était que son second jour à Jalna, il se contenterait d'aller un peu partout tranquillement et de jouir des spectacles chers et familiers.

Comme il repassait devant la porte de la remise, il crut remarquer que quelque chose manquait. Il ouvrit la porte et entra en essayant de découvrir ce que c'était. Il lui fallut quelques instants de recherche pour s'apercevoir que la brouette d'osier, légère mais solide, dont sa grand-mère se servait pour jardiner, n'était plus là. Il la chercha dans tous les coins. Puis, en sortant, il vit Finch qui traversait la cour ensoleillée.

— Hello ! cria-t-il, sais-tu ce qu'est devenue la brouette d'osier de Gran ?

Finch s'arrêta net, l'air consterné. Il balbutia :

— Mais non, je veux dire oui, je ne suis pas très sûr.

Renny haussa les sourcils ;

— Que diable veux-tu dire ? Les enfants l'ont-ils cassée ?

— Non. Le fait est que je l'ai prêtée.

— Hum ! Tu n'aurais pas dû prêter cette brouette. Moi j'y tiens si, toi, tu n'y tiens pas. Je veux que tu ailles la chercher et que tu la rapportes aujourd'hui.

— Très bien, dit Finch.

Il hésita, puis reprit ;

— Il y a autre chose qui manque, je crois qu'il vaut mieux que je te prévienne. Je n'en ai pas soufflé mot à Alayne. C'est l'harmonium qui était au sous-sol, il a disparu.

— L'harmonium ! L'harmonium de tante Augusta ! Mais comment a-t-il pu disparaître ?

— Je n'en sais rien, mais c'est un fait. J'ai interrogé Rags et la cuisinière, ils ne s'en sont même pas aperçus ?

— Pas *aperçus!* Un objet de la taille d'un harmonium !

— C'est ce qu'ils disent.

— Par Judas, il s'est passé de drôles de choses dans cette maison !

A grandes enjambées il gagna l'escalier du sous-sol. Il le descendit, suivi des chiens essoufflés qui croyaient qu'il voulait leur échapper. Dans la cuisine il trouva le mari et la femme ; elle, en train de faire du pain, lui, d'astiquer les cuivres.

— Où est l'harmonium ? demanda-t-il.

La cuisinière le regarda avec surprise de ses petits yeux perdus dans la graisse ; la masse de pâte devant elle, une traînée de farine sur sa joue lui donnaient un air d'innocence. Rags, en revanche, entouré de plateaux de cuivre ternis, de bougeoirs et de vases, les doigts tachés de liquide à faire les cuivres, était l'image même de la culpabilité.

— On me l'a déjà demandé, dit la cuisinière avec aplomb, et tout ce que je peux dire c'est que je ne me suis aperçue de rien.

— Rags, *vous* savez où est cet harmonium !

— Dieu me pardonne, je l'ignore, Monsieur.

Renny gagna la porte de la chambre où était autrefois l'harmonium, l'ouvrit toute grande et pénétra dans la pièce tandis que les chiens se bousculaient pour entrer tous en même temps. Finch le suivit :

— Je me suis aperçu de sa disparition il y a une quinzaine de

jours. Je me suis souvenu de quelques vieux cahiers de musique posés sur l'harmonium et j'ai eu brusquement la curiosité de les voir. Ils étaient bien là, mais l'harmonium avait disparu.

Du couloir on entendit Rags déclarer :

— J'ai toujours dit que cette porte n'était pas assez bien fermée. N'importe quel filou peut s'introduire dans cette chambre.

— Et s'en aller avec l'harmonium dans sa poche ! Vous voulez que j'avale cette histoire !

— Ma foi, Monsieur, vous devez savoir que les instruments de musique sont rares.

Renny le regarda attentivement.

— Rags, dites-moi qui a volé cet harmonium ? On n'a pas pu le sortir de cette pièce sans que vous le sachiez.

Il y eut un silence terrible durant lequel on n'entendit plus que le bruit que faisait Mrs. Wragge en pétrissant sa pâte.

— Avouez, Rags, dit Renny.

— Oh ! colonel Whiteoak, ne me demandez rien !

— Je vous le demande. Je n'ai pas envie de vous renvoyer le second jour où je suis là.

— Il y a bien des gens qui seraient enchantés de me prendre.

— Je le sais bien. Mais vous n'avez pas plus envie d'aller chez eux que je n'ai envie d'avoir un ménage d'étrangers à Jalna. Qui a volé l'harmonium ?

— Monsieur, dit Rags avec désespoir, voulez-vous me donner jusqu'à midi pour répondre à cette question ?

— Oui. Allons, venez, les chiens. Finch, arrange-toi, je te prie, pour que la brouette revienne ici. La brouette de Gran, l'harmonium de tante Augusta ! Qu'est-ce que ce sera ensuite ?

Il entra dans la pièce qui avait été autrefois la cave à charbon et où se dressait maintenant la masse anonyme de la chaudière. Les murs avaient été blanchis à la chaux, le sol nettoyé, on ne voyait pas un morceau de charbon. Il resta, le menton dans sa main, à regarder autour de lui avec un sentiment d'ahurissement. Etait-ce vraiment la cave à charbon ? Etait-ce vraiment sa maison ? Il eut un sourire ironique pour se moquer de ses préoccupations puis, suivi de son escorte, il sortit de la maison et prit les sentiers herbeux.

Debout au milieu des framboisiers, Alma Patch cueillait les fruits rouge foncé tandis que son petit garçon, le visage tout barbouillé, jouait dans les environs. Quand il aperçut Renny

et les chiens, il courut auprès de sa mère et s'accrocha à sa jupe sale.

— Bonjour, Alma, dit Renny, alors vous vous êtes mariée et vous avez eu un bébé depuis que je ne vous ai vue !

Elle essuya sur sa jupe ses doigts tachés de jus de fruit et Renny lui donna une poignée de mains.

— Un beau garçon, dit-il, car les petits enfants l'attiraient toujours.

— Oh ! c'est un brave petit.

Alma souleva son fils pour le faire admirer.

— Ossie, Ossie, raconte au Monsieur pour le train ! Saviez-vous, Monsieur, qu'il est tombé d'un train et qu'il ne s'est pas fait mal du tout ?

— Je savais. Ma sœur, Mrs. Vaughan, me l'a raconté tout au long dans une lettre. Cela tenait une page entière.

Alma rayonnait de satisfaction.

— Vraiment. Mon Dieu, pensez donc ! Ossie, raconte au Monsieur pour le train.

Ossie chantonna d'un ton monotone.

— T'ain avoir passé sur les rails. T'ain avoir passé sur les rails.

Alma le serra contre elle et l'embrassa :

— Oui, t'ain avoir passé sur les rails et Ossie n'a pas eu une égratignure. N'est-ce pas miraculeux, Monsieur ?

— Oui, certainement. Les framboises sont belles, Alma.

Il en cueillit une poignée sur les arbustes et les mangea.

— Ma foi, elles sont meilleures que jamais

Renny s'en alla à travers le verger. La récolte de pommes s'annonçait belle mais les arbres avaient terriblement besoin d'être taillés. Leurs troncs n'avaient sûrement pas été passés à la chaux cette année ; là une branche était devenue la proie des chenilles. Quand arriverait-on à trouver facilement de la main-d'œuvre ?

Il déboucha sur la route de l'église et la traversa pour entrer dans le cimetière. Ici tout était paisible et immuable. L'église s'élevait massive et sereine. Et Noé Binns, le fossoyeur, était là en train de creuser une tombe de laquelle seul son buste émergeait. Il accueillit Renny avec un sourire à deux dents. La dernière fois que Renny l'avait vu, cinq dents noires agrémentaient son sourire.

— Encore perdu des dents, hé, Noé ?

— Oui. Mais je m'arrange pour continuer à manger n'importe quoi.

— Parfait. Vous creusez une tombe à ce que je vois ?

— Oui. C'est pour Chalk, c'lui qu'était maréchal-ferrant ici autrefois.

Renny recula stupéfait.

— Chalk ! Comment ?... Cela me fait beaucoup de peine. Je n'en savais rien. Chalk... Il m'a ferré plus d'un cheval et il ferrait bien.

— Il ne m'a jamais plu, dit Noé en enfonçant sa bêche dans le sol. Il avait des tas d'idées stupides. Il croyait par exemple que tous les hommes sont bons dans le fond. On le dirait, n'est-ce pas, avec ce qui se passe dans le monde ?

— C'était un brave homme, Noé. C'est lui qui m'a ferré mon premier poney. Il était jeune dans ce temps-là.

— Eh bien ! il était passablement vieux quand il est mort.

— Quand est l'enterrement ?

— A trois heures ; cette terre est tellement dure avec la sécheresse que c'est à peine si je peux y planter ma bêche.

— J'y serai.

— Un enterrement le lendemain de votre retour ! A votre place je ne perdrais pas mon temps à aller à l'enterrement de Bill Chalk. Lui et sa forge ! Eh bien ! c'est un dépôt d'essence maintenant. Les choses ont changé. Cette année est mauvaise : sécheresse et maladie. Le monde entier est détraqué. Je ne serais pas étonné de le voir finir avant moi.

— Il faudra que cela ne traîne pas pour que vous en voyiez la fin.

Noé Binns lui lança du fond de la tombe un regard vindicatif.

— J'ai vu la fin de pas mal de choses, dit-il. La maladie, la sécheresse, les bombes, cela amènera la fin du monde et du diable si je m'en soucie !

Renny fit demi-tour et gagna d'un pas rapide le coin du cimetière où, entourées d'une grille de fer forgé, se trouvaient les tombes de ses parents, ses grands-parents, sa belle-mère, son frère et plusieurs petits nouveaux-nés Whiteoaks. Son regard passa lentement en revue les tertres verdoyants. Il lut les noms inscrits sur la dalle de granit et les noms répétés à l'extrémité de chaque tombe. Il faisait revivre en imagination ceux dont il

pouvait se souvenir : le visage blond de son père avec cet air heureux de vivre, cette bonne humeur nonchalante et un peu hautaine ; sa belle-mère avec son long et ravissant cou blanc, ses grands yeux bleus toujours fixés sur son père dont ils suivaient les moindres mouvements, heureuse seulement auprès de lui. Tous deux étaient morts pendant qu'il était à la dernière guerre. Eden... et en songeant à lui les sourcils de Renny se contractèrent de chagrin. Il n'aurait pas dû laisser mourir Eden ! Peut-être, mieux soigné, Eden eût-il... mais qu'aurait-on pu faire de plus ? Eden était voué à la mort. La tragédie était imminente lorsqu'il était revenu à la maison pour y mourir. Pourtant personne n'avait davantage aimé la vie.

Et ces petites tombes, celles des bébés de sa belle-mère... Il se souvenait comment, avec l'insouciance de son âge, il les avait bercés dans ses bras durant leur brève existence et combien leur mère avait pleuré à leur disparition. Et sa grand-mère ; sous ce gazon les autres n'étaient peut-être plus qu'ossements et poussière, mais il ne pouvait l'imaginer ainsi. Certainement si on l'exhumait et si on la ramenait au jour ses traits sculpturaux auraient gardé leur forme et continueraient à exprimer l'ironie, l'orgueil et l'autorité.

Un sourire adoucit ses propres traits dont la ressemblance avec ceux de sa grand-mère était si prononcée. Il revint sur ses pas entre les tombes en passant devant Noé Binns pour regagner la porte. Il n'irait pas sur la tombe de Maurice Vaughan... pas aujourd'hui. Il avait perdu un ami de toujours et n'avait pas envie de s'appesantir sur cette idée.

Noé, assis les jambes pendantes au bord du trou sombre creusé dans la terre, mangeait un sandwich et buvait à la bouteille du thé froid. Il cria :

— Vous savez ce qu'on m'a dit ?

— Quoi ?

— L'hiver prochain sera le pire qu'on ait jamais vu. De la neige en novembre qui durera jusqu'en mars. Les lapins rongeront les arbres fruitiers. Il n'y aura rien pour se chauffer et de la misère dans tout le pays.

La bouteille lui glissa des mains et le thé se répandit dans la tombe.

— Oh ! mon thé ! gémit-il. Renversé dans la tombe de Bill Chalk !

— Bien fait pour vous ! dit en riant Renny. Descendez le chercher et je vous enterrerai.

Il revint à Jalna à travers champs et prit l'allée qui aboutissait aux écuries. Il trouva Wright qui l'attendait sur le pas de la porte. Wright avait l'air gêné et dit en avançant d'un pas :

— Rags dit que vous avez réclamé l'harmonium, Monsieur.

— Evidemment, je l'ai réclamé, répliqua Renny. Je veux savoir ce qu'il est devenu.

Wright baissa la tête. Puis lentement il articula :

— C'est miss Adeline et moi qui sommes coupables, mais nous voudrions d'abord vous montrer quelque chose, avant de vous raconter tout.

Il emmena Renny dans l'enclos où l'on avait, ce matin, fait revenir le poulain d'un champ éloigné. Adeline, debout près de la barrière, les attendait. Le poulain, une touffe d'herbe dans la bouche, fixa sur le nouvel arrivant un regard curieux. Les bons soins des dernières semaines l'avaient déjà beaucoup amélioré. Il engraissait, sa robe se lustrait, la beauté de son ossature apparaissait très nettement. Il était encore fort maigre et sa tête énergique et intelligente semblait coulée dans du bronze.

Renny l'examina puis se tourna vers Wright :

— Qu'est-ce que ce poulain a à voir avec l'harmonium ? demanda-t-il.

Wright ne répondit pas et se contenta de baisser la tête. En voyant Wright, sur qui elle comptait comme appui, incapable de parler, Adeline aussi baissa la tête. Tous deux étaient l'image de la culpabilité, si incompréhensible que cela parût à Renny qui les fixait d'un regard pénétrant. Le poulain se rapprocha et poussa un léger hennissement qui venait du plus profond de lui-même.

— Ce poulain a-t-il un rapport quelconque avec l'harmonium ? demanda de nouveau Renny. Allons, parlez.

Wright restait muet ; alors Adeline, prenant son courage à deux mains, se jeta à l'eau. Désignant du pouce le poulain par-dessus son épaule, en un geste familier à Wright, elle dit :

— L'harmonium est la moitié de lui.

Renny regarda le poulain avec des yeux écarquillés comme s'il s'attendait à voir un clavier et des pédales surgir sur un de ses flancs.

— Qu'est-ce que cela veut dire : l'harmonium est la moitié de lui ? Viens ici.

Elle vint tout près et il posa énergiquement sa main sur l'épaule de sa fille :

— Explique-toi, dit-il.

Maintenant les mots se pressaient sur les lèvres d'Adeline.

— Oh ! papa, vous voyez vous-même comme il est beau, et il était à un fermier et nous en avions une envie terrible. Wright lui trouvait des dispositions étonnantes, mais Wright n'avait que cent dollars et personne dans la maison n'a voulu débourser les cent autres. Alors je me suis souvenue de l'harmonium. Vous aviez dit une fois que je pourrais l'avoir et la femme du fermier avait follement envie d'un harmonium, alors j'ai donné l'harmonium en échange de la moitié du prix du poulain. Et Mr. Crowdy et Mr. Chase l'ont vu et ils disent qu'ils n'ont jamais vu un animal qui promette davantage.

Renny s'adressa à Wright :

— Je vois, dit-il, que vous avez entraîné ma fille dans de jolies aventures. Vous l'avez aidée à voler l'harmonium de sa grand-tante pour l'échanger contre une part d'un poulain à moitié mort de faim qui ne peut rien valoir. Ce n'est pas étonnant qu'elle m'ait écrit que vous et elle dirigiez Jalna à vous deux.

Wright avait l'air effondré, mais Adeline déclara bravement :

— C'est moi qui ai tout fait, papa, Wright n'a rien su du marché avant qu'il ne fût conclu.

Renny répliqua ironiquement :

— Et j'imagine que tu as pris l'harmonium au sous-sol et que tu l'as transporté chez la fermière toute seule. Une histoire tout à fait vraisemblable. Inutile de me dire que Rags n'y était pas mêlé, car je n'en croirais rien.

— Oh ! Rags a été splendide, dit Adeline. Il s'est presque donné un tour de reins en hissant l'harmonium en haut des marches et la cuisinière a donné un coup de main, car nous poussions tous.

Renny se tourna vers Wright :

— Bien entendu vous avez demandé l'avis de Mrs. Whiteoak.

Wright répondit d'un ton maussade :

— Je ne pouvais pas. Elle m'avait déjà renvoyé une fois.

— Déjà renvoyé une fois !

— Oui, Monsieur, mais je n'ai pas voulu partir.

— Par Judas, je reviens dans une drôle de maison ! Pourquoi vous a-t-elle renvoyé ?

— Oh ! Monsieur, c'est toute une histoire, dit Wright d'un air malheureux. Ce serait long à raconter.

— J'ai tout le temps. Allez-y.

— Papa, est-ce que je peux vous demander une chose ? dit Adeline, redressée de toute sa hauteur. Voulez-vous, s'il vous plaît, regarder vraiment très attentivement le poulain avant que nous n'entamions cette autre histoire ? Oh ! je vous en prie, regardez d'abord bien le poulain.

Renny ouvrit la barrière de l'enclos et y pénétra. Tous trois entourèrent le poulain qui les observait de ses grands yeux fiers comme si, au plus profond de lui-même, il savait ce dont il était capable. Adeline et Wright étaient ses amis, mais il regarda longuement, avec l'air de réfléchir, le nouveau venu. Renny l'examina de la tête aux pieds, puis, se tournant vers Wright avec un de ces changements soudains d'expression qui lui étaient coutumiers, il dit :

— C'est deux cents dollars qu'on en demandait, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Cent dollars et l'harmonium, déclara Adeline.

Renny eut un large sourire.

— Je crois, dit-il, qu'il fera un sauteur étonnant.

— Je pensais bien que vous seriez de cet avis, Monsieur. Plus tard, ce cheval vaudra une jolie somme.

— Je vous accorde que c'est une belle bête et qu'il peut faire son chemin, dit Renny. Mais pour ce qui est de l'harmonium... Viens avec moi, Adeline.

Il s'en alla et elle le suivit docilement.

Bientôt elle glissa sa main dans celle de son père et ils marchèrent ainsi sans parler ni l'un ni l'autre. A la fin elle dit d'une petite voix :

— Papa, qu'est-ce que vous allez me faire ?

Elle n'aurait jamais posé cette question si elle n'avait pas lu son pardon dans le regard que son père posait sur elle. Elle prit un air aussi innocent, aussi doux, aussi gentil qu'elle put.

— Tu es une petite coquine, dit-il, d'un ton sévère, et tu mériterais de recevoir une correction, mais, pour cette fois, je te pardonne. Et pourtant si tante Augusta avait su cela, je ne crois pas qu'*elle* t'aurait pardonné.

— Je crois que si, papa, car oncle Finch dit que c'était une femme très compréhensive.

III

Adeline s'approcha de Renny assis sous le porche. La pluie ruisselait bruyamment des gouttières du toit et le vent d'est agitait les longues vrilles de vigne vierge qui ne trouvaient pas de point d'appui parce que, dans sa poussée exubérante, celle-ci avait recouvert tout le porche. Adeline mit les bras autour du cou de son père et l'embrassa avec effusion.

— Il y a quelque chose dont j'ai follement envie, dit-elle, j'en ai envie depuis que vous êtes revenu.

— Alors pourquoi ne me l'as-tu pas encore demandé ? D'habitude tu n'es pas si timide.

— Mais c'est quelque chose de très spécial. J'ai un peu peur de le demander.

— Allons, parle. Si c'est non, c'est non.

Elle respira profondément.

— Bon, voilà. Tout le temps que vous avez été absent j'ai couché dans votre chambre. Aucun endroit n'aurait pu me plaire davantage. Mais maintenant que vous êtes revenu il faut que je partage ma chambre avec Roma. Je voudrais une chambre pour moi toute seule et vous ne devinerez jamais de quelle chambre j'ai envie.

Il la regarda surpris.

— Quelle chambre ?

— Je voudrais la chambre de Gran. Je voudrais que la chambre de Gran soit à moi... si vous me le permettez.

Il l'attira devant lui et l'assit sur ses genoux.

— Veux-tu réellement dire que tu désires coucher toute seule dans cette vieille chambre bizarre ? Tu ne pourrais rien changer, sais-tu ?

— Je ne veux rien changer. Je la veux exactement telle qu'elle est.

— Et tu as l'audace de demander cela ? Que crois-tu que les oncles vont dire ?

— Est-on obligé de les écouter ?

— C'était leur mère.

— Mais c'est votre maison.

— Non, il faut faire ce qu'ils diront. Nous allons leur demander ce qu'ils pensent de cette idée. Viens.

Il se leva vivement ; il avait hâte de raconter à ses oncles ce qu'Adeline proposait. Il était très fier d'elle.

Ils laissèrent la porte d'entrée ouverte derrière eux. L'air frais et humide se répandit dans la maison. Les chiens montèrent l'escalier à leur suite. La porte de la chambre de Nicolas était grande ouverte. Ernest était avec lui et ils triaient de vieilles lettres.

— Entrez, entrez, dit Nicolas en retirant ses lunettes. Entrez vous asseoir. Nous détruisons de vieilles lettres, Ernest et moi. Il est temps de s'en occuper. Il vaut mieux que certaines ne soient pas lues par la postérité, hein, Ernest ?

Il prit le petit terrier et l'installa sur ses genoux.

— Ne piétine pas ces lettres, Jock, espèce d'idiot, dit Ernest en écartant le chien de berger des piles bien rangées posées par terre à côté de son fauteuil.

— Tiens, voilà une lettre, dit Nicolas, que maman m'a écrite après avoir vu Mary Wakefield pour la première fois et avoir appris que Philippe voulait l'épouser. Ce ne serait pas une lettre à laisser lire à Piers, Finch ou Wakefield.

— Donnez-la-moi, dit Renny en tendant la main. J'aimerais lire une lettre d'elle.

— Tu la déchireras ensuite ?

— Oui.

Nicolas la lui tendit.

— Quelle verdeur de langage avait ma mère !

— Et voilà une lettre... dit Ernest.

Renny lui coupa la parole.

— Pourrions-nous, Adeline et moi vous interrompre, rien qu'un instant. Nous avons un projet à vous soumettre.

Les deux vieillards le regardèrent avec curiosité. Ernest tenait toujours Jock par la touffe de poils du haut de sa tête car le chien de berger ne voulait pas s'installer ailleurs que sur la pile de lettres.

— Quel genre de projet ? demanda Nicolas en tirant une des boucles d'Adeline. J'espère que c'est le projet de faire moins de bruit au-dessus de ma tête le matin de bonne heure.

— C'est justement cela, s'écria-t-elle vivement ; il y aura beaucoup moins de bruit... si vous me donnez la permission.

— Dites-leur, papa.

Renny sourit à son oncle.

— Elle veut coucher dans la chambre de Gran, l'avoir pour elle toute seule. Voilà ce qu'elle veut.

— Pas possible !

— Si. Et pour ma part je trouve que c'est une bonne idée.

Ernest se prit le menton dans la main pour réfléchir. Plongé dans ses pensées, d'une main il tenait son menton, de l'autre les poils de Jock.

— La chambre de ma mère, disait-il et il répéta : la chambre de ma mère.

— Elle coucherait là, s'écria Nicolas, dans ce vieux lit de cuir peint, avec ce vieux mobilier...

Ernest l'interrompit :

— Elle le massacrerait en un rien de temps.

— Non, pas du tout, oncle Ernest, s'écria Adeline. J'en prendrais le plus grand soin. Je l'astiquerais et il ne serait plus abandonné et poussiéreux comme en ce moment. Mrs. Wragge n'entre dans la pièce qu'une fois tous les quinze jours pour donner un coup de chiffon sur les tables. Et je porte le même nom que mon arrière-grand-mère et je suis son portrait. Je crois que cela lui plairait, ne pensez-vous pas ?

— La chambre prend une odeur de moisi, dit Renny.

— La chambre de ma mère sent le moisi ! s'écria Ernest.

— Quel âge as-tu, Adeline ? demanda Nicolas.

— Quatorze ans et je suis grande pour mon âge.

— Je ne veux pas qu'Archer vienne y faire le fou.

— Gare à lui s'il ose ! s'écria-t-elle.

— Cela me paraît une bonne idée, dit Renny, je crois que cela aurait énormément plu à la vieille dame.

Nicolas et Ernest se regardèrent. Pour eux la chambre était un sanctuaire ; pourtant la vieille divinité avait été plutôt sardonique. Il y avait près de vingt ans que leur mère était morte. L'air n'était plus respirable dans cette pièce. Depuis qu'elle n'était plus animée par la présence de la vieille Adeline, elle était vouée à l'abandon. Elle portait le deuil à l'écart de la vie de la famille. Mais, avec cette enfant bien-aimée, la continuité serait établie, le fleuve de la vie reprendrait son cours. Lorsque Adeline dans la fraîcheur de sa jeunesse s'étendrait sur le lit peint ce serait comme si l'on

posait une rose rouge sur un autel négligé. *Négligé ?* Oui, négligé parce qu'avec le poids des ans, le chemin à parcourir pour venir de leurs chambres, la longueur de l'hiver, les inquiétudes que leur causaient leurs neveux au front, ils n'étaient pas entrés dans la chambre de leur mère aussi souvent qu'ils l'auraient dû. L'atmosphère de la pièce inspirait la tristesse. Les tentures fanées, la silhouette empaillée du perroquet sur son perchoir, avec son œil de verre, tout cela était fort mélancolique.

Mais si la petite Adeline s'installait dans la chambre comme tout deviendrait différent ! Elle entrerait et sortirait en coup de vent, telle la brise d'été. Sa voix claire et sonore briserait le silence mortel. Sans aucun doute, comme l'avait dit Renny, leur mère l'eût souhaité. Dix-sept ans sans servir, cela suffisait vraiment pour une chambre. Comme les regards des deux frères se rencontraient ils virent la même pensée s'y refléter. Ernest laissa Nicolas parler le premier.

— Eh bien ! grommela celui-ci en tirant sur sa moustache grise, eh bien ! c'est difficile de savoir que dire.

— Mais, oncle Nick, je prendrais un tel soin de la chambre ! Et puis je deviens plus vieille tous les jours.

— Et moi aussi... par malheur, dit Nicolas.

— Et je suis en classe la plus grande partie de l'année. L'été, pendant les vacances, je suis tout le temps dehors. Je ne pourrai pas abîmer grand-chose.

— Tu es un bon avocat, dit Nicolas. J'ai envie...

— Alors vous voulez bien ! s'écria-t-elle en lui jetant les bras autour du cou. Je savais que vous voudriez.

— Qu'en dis-tu, Ernest ?

— Je suis d'accord avec toi. Je trouve même que c'est une bonne idée. L'enfant porte le nom de maman, elle lui ressemble de façon frappante. On pourrait presque dire que maman revit en elle. Je ne demande pas mieux qu'Adeline ait la chambre.

Adeline l'embrassa chaleureusement.

— Tâche d'être digne de cette chambre, poursuivit Ernest, comme si sa mère eût été une sainte et non une vieille dame au caractère quelque peu déplorable, à la langue acerbe et au tempérament violent.

— Je le serai, je le serai, promit Adeline.

Renny regarda par la fenêtre.

— Il pleut à torrents, dit-il. Ta mère et Archer sont à la

ville chez le dentiste. Il semble tout indiqué de procéder à ta nouvelle installation. Mettons-nous au travail, Adeline.

Cela semblait trop beau pour être vrai. Avec enthousiasme elle attrapa les draps et les couvertures de son lit et les descendit dans la chambre de sa grand-mère. Renny ouvrit la fenêtre toute grande et fit entrer l'air frais et humide jusqu'au moment où Nicolas arriva en traînant la jambe et lui ordonna de la fermer. Nicolas et Ernest s'installèrent dans deux fauteuils et prirent la direction des opérations. Ce déménagement les réjouissait, c'était certainement plus amusant que de trier de vieilles lettres. Ils avaient oublié les chiens et maintenant, au premier étage, Jock se prélassait au milieu des lettres ; Bill, le bouledogue, remédiait à quelque déficience dans son régime alimentaire en en mangeant une, tandis que le petit terrier avait renversé la corbeille à papiers pour chercher un morceau de gâteau que Nicolas y avait jeté la veille.

— Il ne faut pas laisser à cette enfant ce dessus de lit brodé, dit Ernest. Plie-le, Renny, et range-le dans le tiroir de l'armoire.

Renny obéit puis demanda :

— Et qu'est-ce que je fais de ce qui se trouve sur la coiffeuse ?

— On peut aussi le ranger dans l'armoire. La garniture de toilette de maman... ces vieilles brosses d'ivoire sont absolument ravissantes et Adeline les aura un jour, mais pas maintenant... Je les garderai dans ma chambre si Nicolas veut bien.

— Entendu, dit son frère. Ouvre les tiroirs, Renny, voyons ce qu'il y a dans les tiroirs.

— Je le sais sans même regarder, dit Ernest.

On en sortit ses écharpes, ses gants, ses bonnets garnis de rubans, ses cols de dentelle, le sac de velours dans lequel elle mettait son mouchoir et quelques pastilles de menthe. Ces objets inanimés évoquaient tellement sa présence qu'il semblait qu'on allait entendre sa voix énergique. Ernest plongea sa main dans le sac et en retira une pastille de menthe.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en la brandissant.

— Au bout de tant d'années ! s'écria Nicolas.

— Elle est toute poisseuse. — Ernest la tenait du bout des doigts. — Qu'est-ce que j'en fais ?

Il avait l'impression qu'il aurait peut-être dû la manger plutôt que de la jeter. Mais manger ce bonbon était au-dessus de ses forces. Il n'eut pas de décision à prendre. La petite boule poisseuse,

qui avait autrefois été une pastille de menthe, lui glissa des doigts et tomba par terre. Le terrier, qui avait trottiné jusqu'à la chambre, s'en empara et l'avala. Nicolas éclata de rire. Ernest ne put s'empêcher de se sentir soulagé.

Adeline devinait instinctivement qu'elle ne devait pas se montrer trop curieuse de ce qui avait appartenu à son aïeule. Elle déploya toute son énergie à mettre des draps au lit dans lequel la vieille Adeline avait conçu quatre enfants, leur avait donné le jour et où elle avait vu mourir son Philippe bien-aimé. Aucun triste souvenir ne venait troubler l'enfant dans sa joie de s'installer là. Lorsqu'elle avait demandé la permission de le faire c'était sans grand espoir de succès. Maintenant elle s'y trouvait dans cette chambre ; elle tirait bien les draps sur le lit convoité, elle tapait les oreillers sur lesquels elle appuierait sa jeune tête encore sans passé, ces oreillers où avait reposé la tête de son arrière-grand-mère si pleine de souvenirs amers et chers, si pleine des passions et des émotions d'une longue vie.

On mit tout en ordre pour elle. Les oncles retournèrent dans leurs chambres. Son père et les chiens sortirent et, comme la pluie avait cessé, elle ouvrit la fenêtre, alla chercher l'aspirateur et le passa plusieurs fois avec énergie sur le tapis, puis elle usa la moitié d'une boîte d'encaustique à faire reluire les meubles. Tout en travaillant elle chantait d'une voix qui n'était pas vilaine bien que nettement fausse, le sang montait à ses joues et ses cheveux eux-mêmes semblaient prendre part à cette activité.

Adeline avait l'impression qu'une nouvelle période de sa vie commençait. Elle voyait s'étendre devant elle une existence remplie de choses agréables à faire, une fois qu'elle en aurait fini avec ses études. Toujours elle coucherait dans la chambre de Gran, toujours elle aurait des chevaux à monter, des chiens à aimer, des petits chiens à élever. Toujours, toujours son père serait là. Le reste de la famille s'y trouverait également car elle les aimait tous tendrement et eût voulu ne jamais être séparée d'un seul d'entre eux, mais son père les dominait tous comme la figure de proue d'un navire.

(Traduction de Simone Sallard.)

MAZO DE LA ROCHE.

SENSIBILITÉ ORGANIQUE ET HÉRÉDITÉ [1]

Parmi tant de questions qui préoccupent l'esprit humain, celle de l'hérédité des caractères acquis est assurément l'une des plus importantes, par les conséquences et la signification profonde que la réponse qu'on lui donne comporte. Elle donne lieu, tout d'abord, à un paradoxe des plus curieux.

Le sens commun, en effet, ne met pas en doute l'existence de cette hérédité. Rien de plus naturel, semble-t-il, que nous héritions des défauts ou des qualités de nos ascendants. Et cependant, comme l'écrit Jean Rostand : « L'hérédité acquise est aujourd'hui presque généralement niée pour des raisons puissantes, à la fois d'ordre théorique et expérimental » (2).

Ces raisons, quelles sont-elles ? Lamarck et Darwin n'avaient-ils pas cru bien établir que des variations incessantes modifient les organismes et, à travers la génération, les espèces elles-mêmes ? Mais voici qu'en 1883 survient un biologiste allemand, Weissmann, qui s'élève avec force contre toute inscription patrimoniale des caractères acquis par le corps. Sa démonstration s'appuie sur de nombreux exemples expérimentaux, en eux-mêmes incontestables. Il montre, par exemple, qu'en coupant la queue à des souris dès leur naissance, et cela pendant 22 générations successives, on ne constate jamais cette mutilation chez les souris naissant de celles qui ont

(1) Cet article fait suite à ceux que nous avons consacrés successivement à « la Sensibilité organique » dans l'Immunité, le Terrain et l'Anaphylaxie (*La Revue* : 1er juin-15 juin-1er juillet 1948 et 15 février 1949). Un ouvrage sur le même sujet paraîtra prochainement (*Hérédité*, Plon, Collection « Présences »). Ayant pris connaissance, en novembre dernier, de la retentissante relation des travaux soviétiques sur la question, nous avons brièvement ajouté quelques notes à la fin de cet article, touchant la conception de Mitchourine et de Lyssenko.

(2) Jean Rostand, *Les Chromosomes*, Hachette, p. 268.

été opérées. L'amputation accidentelle ou chirurgicale d'un membre ne prive pas davantage la descendance du membre perdu.

N'en devait-on pas déduire que le caractère acquis ne se transmet pas et qu'il faut, par conséquent, séparer le corps, ou soma, de la cellule reproductrice, ou germen, puisque, expérimentalement, on ne constate pas d'influence du premier sur le second.

Peut-être, eût-il été plus sage de conclure seulement à la non-transmission des anomalies par mutilation ou, d'une façon générale, à la non-hérédité somatique accidentelle ou expérimentale, et non pas à l'inexistence de toute hérédité des caractères acquis.

C'est qu'en effet, la connaissance du mécanisme réactionnel de l'organisme vivant et des conditions de sa mise en jeu faisait défaut. Or, par elle seule, il eût été possible d'expliquer les phénomènes que l'expérimentation ne pouvait reproduire.

Devant la difficulté où l'on se trouvait ainsi, de rendre compte de l'hérédité de l'acquis, il est naturel que l'on ait accueilli avec faveur l'hypothèse émise par de Vries, de mutations de hasard, conçues comme facteurs de variations directes du germen. Mais, comment admettre l'isolement du germen par rapport au soma, quand la physiologie nous enseigne les interactions organiques et la régulation incessante de tous les équilibres cellulaires ?

Tout cela avait, en vérité, du point de vue de l'hérédité, un caractère arbitraire. Il n'y avait pas plus de raison valable de séparer la cellule germinale de l'organisme qu'elle constitue et dont elle épouse toutes les vicissitudes, que d'isoler le cœur des organes auxquels il permet de vivre et dont le fonctionnement retentit sur le sien propre. Comment, d'autre part, expliquer tous les faits d'hérédité par ces variations exceptionnelles et sans cause apparente, que constituent les mutations dans la conception de Vries ?

Comment, enfin, donner, par elles, une représentation valable du mécanisme de l'inscription des caractères et de leur transmission héréditaire ? Transformistes et non transformistes se heurtaient, en somme, à la fois sur le principe, le mode et les conséquences de ces variations. L'hérédité de l'acquis restait, de toutes manières, indéchiffrable.

Cependant, des lois fondamentales, établies par Naudin, Mendel, Morgan, avaient singulièrement fait progresser la question. Toutefois, elles ne concernaient que le mode de transmission des

caractères et les processus des chromosomes ou des gènes (1), mais non le mécanisme physiologique lui-même qui conditionne tous les phénomènes : variations, inscription, transmission.

Ainsi, que l'on invoque la variation adaptative avec Lamarck (le milieu modelant l'individu), — la sélection du caractère le plus favorable avec Darwin, — la mutation brusque avec de Vries, — ou qu'on observe minutieusement, comme l'ont fait Naudin, Mendel, Morgan et les autres expérimentateurs, les résultats des croisements en désignant les phénomènes chromosomiques qui les déterminent, il est une chose que l'on n'explique pas, c'est le mécanisme par lequel tous ces phénomènes sont réglés. On ne montre pas celui qui intervient dans l'adaptation, — celui qui réalise la sélection du plus fort ou du plus apte, — celui que met en jeu la mutation, — celui enfin qui règle si parfaitement l'hérédité mendélienne, la dominance ou la récessivité des caractères, leur indépendance et, d'une façon générale, les phénomènes physico-chimiques cellulaires qui en sont les manifestations. C'est, à proprement parler, toute la question du mécanisme vital, déterminant, réactionnel et régulateur qui reste posée.

Quel est donc ce mécanisme sans lequel rien ne peut être compris, ni les variations, ni leur inscription dans la cellule germinale, ni leur transmission dans la descendance ?

***

L'être vivant, quelle que soit son espèce, présente une excitabilité déterminée qui est, à proprement parler, son excitabilité vitale et qui a pour caractéristique essentielle celle d'être sensible. Cette sensibilité, que nous désignons par le terme général de « sensibilité organique », englobe les modes de perception les plus divers, ceux qui concernent la vie de relation, comme ceux de la vie végétative et la sensibilité sensorielle (2). Nous disons « organique » pour bien entendre qu'il ne s'agit pas d'un principe au sens vitaliste ou animiste, c'est-à-dire d'une entité, mais d'un phénomène concret qui s'offre à l'expérimentation et à la mesure. Elle

(1) Toute cellule organique comprend un protoplasme (ou cytoplasme) et un noyau. Les chromosomes sont des formations du noyau. Ils président à la division de la cellule et jouent un rôle fondamental au moment de la fécondation de la cellule reproductrice. On les appelle ainsi parce qu'ils ont la propriété de fixer les colorants basiques.

Les gènes sont des éléments chimiques disposés en ordre déterminé sur les chromosomes.

(2) Maurice Vernet, *La Sensibilité organique*, 1 vol., Collection de la Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion.

est une réalité comme l'excitabilité motrice, par exemple, dont on étudie couramment la chronaxie (on entend par ce mot la durée d'excitation nécessaire pour obtenir, du nerf moteur, son effet). C'est sous ce jour que nous en avons présenté une étude aussi complète que possible.

La sensibilité organique est une, mais l'observation physiologique nous fait distinguer en elle deux formes ou deux états pour ainsi dire : une sensibilité profonde ou sensibilité des automatismes viscéraux que l'on pourrait considérer comme la manifestation de la vie elle-même, et une sensibilité superficielle qui s'affirme comme essentiellement réactionnelle et conditionnant toute la vie réflexe. Nous nous sommes expliqué sur cette distinction dans notre ouvrage sur *la Sensibilité organique* et nous avons montré, en particulier, que l'anesthésie générale semble les dissocier fonctionnellement. Elle ne supprime pas, en effet, la sensibilité des automatismes, jusqu'à un certain degré tout au moins, alors que la sensibilité réflexe se trouve abolie.

Rien ne modifierait apparemment, avant son terme déterminé, le cycle normal de l'excitabilité sensible qui assure le maintien du rythme organique particulier de l'être vivant, si des variations ne venaient modifier son état d'équilibre sous l'effet des conditions les plus diverses du milieu extérieur. C'est précisément par l'intermédiaire de la sensibilité superficielle réactionnelle que ces influences extérieures produisent de telles variations. On en comprend le mécanisme réflexe.

Un semblable pouvoir réactionnel ne se conçoit pas sans la possibilité d'oscillations de l'excitabilité sensible autour de sa ligne d'équilibre déterminée. L'étude physiologique des rythmes et des fonctions montre qu'une marge assez précise s'offre à ces oscillations de l'excitabilité réactionnelle. Chacun sait que le degré de température qui caractérise une espèce, et qui peut varier suivant celle que l'on considère, reste à un point relativement stable dans les conditions normales. C'est ainsi que l'homme présente une température physiologique de 37° environ. On pourrait prendre encore comme exemple le rythme du pouls et considérer comme normal, c'est-à-dire comme correspondant à la grande majorité des individus, un chiffre de 70 pulsations à la minute. De même, pour un sujet sain, en ce qui concerne le nombre des mouvements respiratoires au repos, le chiffre moyen de la pression artérielle, etc. Qu'on observe alors ces différents aspects du fonctionnement

organique à des moments différents de l'activité physiologique, nous verrons qu'une variation se produit entre le matin et le soir, avant le repas ou après, suivant le repos ou le mouvement, avant ou après les règles, avant le sommeil ou après une nuit reposante. Si la température, pour de simples activités physiologiques, n'oscille que de quelques dixièmes de part et d'autre de la position d'équilibre, la variation apparaîtra plus sensible, par exemple, pour le chiffre du pouls ou pour le nombre de respirations. Ces oscillations s'inscrivent à l'intérieur de limites assez précises et on pourra les considérer comme constituant des variations physiologiques. Toutes celles qui ne déborderont pas cette marge réactionnelle de l'excitabilité sensible seront donc normales.

Mais, observons maintenant ce qui se passe dès que l'organisme doit faire face à des facteurs extérieurs d'excitation, de quelque nature qu'ils soient. Toute action irritante, perturbant brusquement ou plus ou moins violemment les équilibres biologiques, toute activité démesurée d'un des appareils de l'organisme, une réaction de défense contre une intoxication ou une infection, peuvent entraîner des oscillations d'une amplitude variable mais dépassant les limites précédentes de la marge réactionnelle normale. On observera, par exemple, des variations allant de 36° à 41° pour la température, de 60 à 140 pour les pulsations, d'une dizaine à plusieurs dizaines à la minute pour les respirations, etc. Puisque ces variations restent compatibles avec la vie, on peut admettre qu'elles sont encore à l'intérieur des limites de la marge réactionnelle, mais elles ne sont plus strictement physiologiques. Elles prennent un caractère pathologique. Nous avons montré l'importance de ces variations en fonction de leur *durée*, de leur *répétition*, de leur *intensité*, de leur *nature* ou de leur *siège* dans le sujet qui nous occupe.

D'ores et déjà, il y a donc là, incontestablement, la preuve que l'excitabilité sensitive organique est dotée d'une marge réactionnelle qui, suivant les cas, sera mise en jeu dans ses limites physiologiques ou sera débordée plus ou moins dans un sens pathologique. C'est l'amplitude des oscillations et, par conséquent, le degré de dépassement des limites de cette marge qui caractériseront l'intensité de la réaction et les effets qui en peuvent résulter.

L'importance de cette notion de marge réactionnelle est considérable, car elle permet de comprendre les adaptations assez étendues de l'organisme vivant suivant qu'il atteint son développement optimum ou, au contraire, qu'il réalise la forme la plus désavantagée

de l'espèce. On entrevoit, par là, le rôle que vont jouer nécessairement les conditions de milieu dans les réactions organiques, partant dans l'hérédité, si notre interprétation est justifiée.

Le fonctionnement de l'organisme, en effet, continue de façon normale quand les réactions ne dépassent pas les limites physiologiques. Dans le cas contraire, des modifications plus ou moins durables ou profondes dans les équilibres biologiques sont provoquées. Elles apparaîtront ou n'apparaîtront pas, mais, si parfois elles échappent à notre investigation, elles n'auront pas été sans effet sur l'activité cellulaire, sur les éléments circulants du milieu humoral, sur le pouvoir réactionnel lui-même du système sensitif, quand une altération viscérale précise n'en aura pas été d'emblée la conséquence. Et, sans doute, la répétition de variations semblables sera-t-elle susceptible, elle aussi, de créer des conditions nouvelles qui s'inscriront dans le comportement de l'organisme, en son sens le plus large.

La sensibilité organique nous apparaît, en définitive, comme la faculté qu'a l'organisme vivant de réagir à toutes causes d'excitations physiques ou chimiques, d'origine externe ou interne, par des oscillations qui peuvent être physiologiques (donc sans importance dans les processus de l'hérédité), si elles restent à l'intérieur des limites normales de la marge réactionnelle ; et, au contraire, pathologiques (donc susceptibles de s'inscrire dans le patrimoine héréditaire dans des conditions déterminées), si elles débordent ces limites.

***

On voit aisément que cette condition n'est pas réalisée dans les mutilations expérimentales ou anomalies accidentelles. Elle l'est au contraire dans tous les processus pathologiques dépendant d'infections, d'intoxications, de troubles fonctionnels en rapport avec les conditions extérieures, etc. L'importance des intoxications (alcoolisme, intoxications exogènes diverses, auto-intoxications) et des infections quelles qu'elles soient, sur cette excitabilité réactionnelle de l'organisme, l'atteste. Nous laissons évidemment de côté, ici, les phénomènes d'immunité de nature congénitale que l'on constate transitoirement chez l'enfant. Nous avons en vue seulement la transmission de tendances réactionnelles, plus ou moins spécifiques, développées antérieurement chez les ascendants, plus particulièrement du côté maternel semble-t-il.

Dans cette transmission de caractères acquis, nous désignons une altération précise de l'excitabilité sensitive réactionnelle, résultant de diverses causes évoquées ci-dessus.

La sensibilisation anaphylactique n'est-elle pas, comme nous avons essayé de le montrer, produite par des altérations de cet ordre et l'idiosyncrasie n'en est-elle pas la manifestation héréditaire ? Nous sommes là au stade fonctionnel en quelque sorte de ces modifications de l'excitabilité sensitive organique. Mais, dès que ce stade est dépassé et que la « tendance » réactionnelle fait place à des altérations permanentes, nous observons les déséquilibres biologiques habituels des diathèses, terme par lequel on entend le tempérament morbide. C'est alors ce déséquilibre organique qui se transmet dans l'hérédité. Etant donné ce que nous savons du rôle de la sensibilité organique dans l'assimilation et la désassimilation, par conséquent dans le maintien des constantes physico-chimiques du milieu humoral, on comprend que, parmi les caractères acquis ou les prédispositions que puisse transmettre l'organisme, les manifestations diathésiques tiennent une place prépondérante.

L'arthritisme, par exemple, représente, pour une grande part, de tels déséquilibres développés chez les ascendants. Les modalités cliniques coexistantes ou alternantes que ces diathèses comportent, en effet (asthme, urticaire, migraine, eczéma, lithiases diverses, goutte, déséquilibres humoraux, troubles nerveux, etc.), ne correspondent pas, le plus souvent, à des lésions viscérales précises. Elles dépendent de localisations prédominantes du trouble d'excitabilité sur telle ou telle partie de l'appareil sensitif, avec tous les effets particuliers, vaso-moteurs, sécrétoires et endocriniens qui en découlent.

Prédisposition réactionnelle et imprégnation humorale, il y a là deux modes d'expression caractérisant un même processus.

L'hérédité dite nerveuse nous offre un autre aspect d'aptitude transmise des ascendants aux descendants. Ici, la modification d'excitabilité de l'appareil nerveux est évidente. Tantôt elle se manifeste d'emblée, tantôt, au contraire, elle n'apparaît que secondairement, sous l'effet de causes occasionnelles diverses et, bien souvent, seulement à un moment donné de l'évolution de la vie. Ce moment correspond sensiblement, on peut l'observer, à celui noté auparavant chez les parents, comme s'il fallait atteindre un certain stade dans le cycle vital de l'excitabilité sensitive ou un degré

particulier dans la faculté de résistance de cette excitabilité. Toujours, en tous cas, la prédisposition apparaît le facteur déterminant de la localisation. On a considéré de divers côtés qu'il s'agissait, dans l'hérédité des tendances, d'un phénomène de mémoire. Si séduisante soit-elle, une telle explication nous paraît moins satisfaisante que le mécanisme physiologique que nous essayons de préciser.

Dans les maladies qui se transmettent par hérédité, l'hémophilie, l'ictère hémolytique, la maladie de Lobstein (ou fragilité des os), pour ne citer que celles-là, on peut mettre en évidence des déséquilibres identiques chez l'ascendant et le descendant. Ces déséquilibres (celui du taux du calcium, ou de la teneur sanguine en substances spéciales, en particulier) sont eux-mêmes les effets de modifications de l'excitabilité régulatrice. Le terme de « maladies constitutionnelles » leur convient bien.

On a voulu mettre à part et décrire sous le nom de « blastotoxies » les tares que déterminent les intoxications ou les maladies infectieuses. Mais les processus de l'immunité et, en général, les réactions spécifiques de l'organisme montrent que le premier facteur qui intervient, dans ces cas, est justement la sensibilité organique dans son pouvoir réactionnel. Nombre de malformations ou vices de développement qui se retrouvent chez les descendants ont eu pour point de départ une altération de l'excitabilité sensitive due, par exemple, à la syphilis ou à la tuberculose contractées par les ascendants.

On comprend que, parfois, on ne puisse trouver la trace de ces modifications réactionnelles déterminantes, passées inaperçues jusque-là. Quand il s'agit de consanguinité, certaines de ces anomalies peuvent s'additionner au lieu de se corriger.

Dans le mécanisme d'inscription des caractères somatiques acquis, intervient une autre propriété de la sensibilité organique, celle que nous avons appelée sa faculté d'adaptation. Au lieu d'un déséquilibre, d'une altération précise que l'on retrouvera d'emblée ou rapidement chez le descendant, une disposition s'installe lentement dans les générations successives, disposition qui ne change rien d'ailleurs à l'organisation générale de l'espèce.

Pour n'avoir pas discerné ce mécanisme d'ensemble de l'hérédité des caractères somatiques acquis, on a distingué l'adaptation individuelle et l'adaptation spécifique ou adaptation préparée. En réalité, n'y a-t-il pas là deux phases, deux modalités d'un même

phénomène dont l'inscription se fait de façon identique dans le patrimoine héréditaire ?

On décrit, par exemple, dans l'adaptation individuelle, des phénomènes comme ceux de l'influence de la lumière sur la couleur de la peau, ceux de la cornification de la plante des pieds chez les sujets qui prennent l'habitude de marcher pieds nus, etc., et, dans ceux de l'adaptation spécifique, ce même phénomène d'épaississement de la plante des pieds par adaptation à la marche, phénomène que l'on observe chez le fœtus alors qu'il est encore suspendu dans l'amnios et qu'il ne touche aucun corps dur (cet épaississement apparaissant dès le quatrième mois de la vie intra-utérine).

Ne faut-il pas reconnaître, dans ces adaptations somatiques, des caractères acquis héréditairement ? On ne peut donner deux acceptions différentes au mot « acquis », selon que la modification, que ces caractères impriment, résulte d'une adaptation individuelle ou d'une adaptation spécifique dite préparée. C'est la première qui prépare la seconde. Si l'on admet qu'il ne peut y avoir de mutation spontanée, seule la faculté d'adaptation de la sensibilité organique intervient ici pour l'inscription de caractères nouveaux dans le patrimoine héréditaire. F. d'Hérelle obtient, par repiquage en milieux de culture successifs, que le bactériophage (strepto.) qui ne supporte pas normalement 57° puisse vivre à 68°, en procédant par adaptations à une chaleur progressivement plus forte. Les descendants présentent, à la longue, une résistance identique.

Van Campenhout (1) a dit du caractère héréditaire qu'il exprimait une possibilité de réaction transmise aux descendants. C'est bien ce que nous attribuons, en propre, à la sensibilité adaptative et réactionnelle. Comme ce même auteur le dit fort bien aussi, ce qui est héréditaire, ce n'est pas l'anomalie, mais la tendance générale.

Cette possibilité de réaction implique une modification effective de l'excitabilité devant les conditions de milieu comme devant les influences pathologiques.

L'hérédité des caractères psychiques, et particulièrement de ceux qui interviennent dans le développement de l'intelligence, montre bien le grand rôle que joue le facteur réactionnel. Les capacités d'un enfant, en effet, dépendent bien en partie du milieu et

(1) Van Campenhout, *Eléments de génétique* ; Casterman, Tournai-Paris.

de l'éducation qu'il reçoit, mais surtout de cette tendance qui lui est donnée par les facteurs héréditaires, tendance qui peut se trouver plus ou moins développée. On ne fait pas un génie d'un retardé, même dans les conditions de milieu les meilleures.

Ces considérations diverses sur le mécanisme adaptatif et réactionnel de l'organisme mettent en évidence l'importance du processus nerveux dans l'inscription germinale des caractères somatiques acquis.

L'excitabilité sensitive, dont le rôle essentiel est de présider au développement cellulaire et à toute l'organisation tissulaire, comme à tous les équilibres organiques, est la première ébauche de vie dans le germen. C'est donc dans le germen que s'inscrivent et se développent les caractères de toute hérédité. L'organisme différencié est-il autre chose, en somme, que le développement de l'être contenu en puissance dans la première ébauche cellulaire, et cette première ébauche elle-même n'est-elle pas l'émanation de l'excitabilité vitale transmise de l'ascendant au descendant ?

***

Mais comment s'opère, dans la cellule germinale, cette inscription des variations que provoquent les modifications de l'excitabilité organique ? Nous considérons qu'en vertu de l'interdépendance fonctionnelle que l'organisme manifeste de toutes parts, la moindre perturbation peut intéresser toutes les cellules, tous les échanges, tous les équilibres. Aucun élément n'échappe aux effets biologiques des altérations de la sensibilité organique. Par conséquent, les cellules germinales elles-mêmes en subissent la répercussion.

Le mécanisme neuro-hormonal, en particulier, et le lien que les substances chimiques intermédiaires établissent dans la propagation des modifications de l'excitabilité sensitive l'expliquent aisément. C'est donc un processus physico-chimique qui, comme dans la plupart des phénomènes organiques, intervient dans l'inscription de ces modifications d'excitabilité. Où se fait l'inscription ? Est-il possible de la reconnaître ? Voilà qui a fait l'objet de nombreuses hypothèses :

Etant donné l'importance du noyau dans les phénomènes de division de la cellule, c'est de ce côté que l'on a cherché d'abord le siège des mutations. Le rôle principal est joué par les chromosomes dans le noyau. A la suite des travaux de T. H. Morgan, on a pensé

reconnaître dans les gènes, qui constituent la structure des chromosomes, les facteurs des caractères transmis dans l'hérédité. Les différences individuelles s'expliqueraient par la nature des gènes de chacun. Quand il y a identité des gènes, il y aurait identité des personnes. L'exemple des vrais jumeaux (ou jumeaux nés d'un même œuf) en témoignerait. Cette ingénieuse hypothèse de Morgan semble avoir été vérifiée par un grand nombre de constatations ou de faits expérimentaux. Elle reste néanmoins encore une hypothèse.

Darwin avait tenté d'expliquer, par sa théorie de la pangénèse, l'inscription, dans le germen, des caractères somatiques acquis. Des corpuscules, qu'il appelait gemmules, allaient du soma au germen comme facteurs de la transmission.

Pour T. H. Morgan, les gènes sont les éléments essentiels du développement de l'organisme dans tous ses caractères. C'est leur assemblage sur les chromosomes qui conditionnerait l'hérédité. Comme les chromosomes se répartissent également, par division, de cellule en cellule, chacune d'elles contient potentiellement les caractères de celle dont elle procède. Suivant la place qui sera la sienne dans l'organisme, elle développera tels ou tels d'entre eux.

On considère, à l'heure actuelle, que ces gènes sont des molécules chimiques, de l'ordre nucléo-protéidique, reliées en chaîne. C'est ainsi qu'elles seraient dépendantes, en quelque manière, des conditions physico-chimiques du reste de l'organisme, des hormones, comme des intermédiaires chimiques humoraux de l'action nerveuse, dont l'importance est grande dans le fonctionnement de la vie. On comprend que les modifications de cette constitution moléculaire puissent être en rapport avec les variations de caractères dans l'hérédité. Mais ce n'est là, sans doute, qu'une partie du mécanisme

Ne fait-on pas observer de divers côtés, et avec raison, que le protoplasme de la cellule, ou cytoplasme, intervient, lui aussi, à côté des chromosomes du noyau, sinon au même titre qu'eux. E. Rabaud trouve que l'on fait trop grande la part des gènes et des éléments chromatiques du noyau. Pour lui, tous les éléments de la cellule interviennent ensemble dans l'hérédité, par interférences multiples, et il y a des « combinaisons » variées des constituants de la matière vivante dans chaque individu. Si « le cytoplasme énucléé n'assimile plus et végète sans s'accroître pendant quelques

jours, le noyau isolé se comporte de manière tout analogue » (1).

De toutes façons, il existerait un rapport nucléo-plasmique déterminé, un équilibre, que le noyau ait une action prépondérante ou non. Cette notion d'équilibre est ici, comme dans tous les phénomènes biologiques, d'une importance capitale. Il s'agit, en effet, de se demander comment se maintient l'équilibre de la disposition qu'affectent les molécules des gènes sur les chromosomes et comment s'effectue la séparation de certains gènes avec une fréquence constante ou encore la solidarité existant entre d'autres gènes ? Dans la théorie de Morgan, notons que des gènes passent d'un chromosome sur un autre, sans perdre leur individualité. Or, comme l'observe Cuénot, d'un même gène peuvent dépendre plusieurs caractères différents n'ayant rien de commun entre eux. Ces phénomènes de mutations et de répartitions des gènes dans le développement s'expliqueraient difficilement si l'équilibre nucléo-plasmique n'était pas réglé dans son ensemble au cours de la segmentation. Et, s'il y a déviation pathologique ou anomalie constitutionnelle, cela ne résulte-t-il pas de la rupture de cet équilibre ? Le brassage des constituants cellulaires, autant que la diversité de groupement des gènes, exigent l'intervention de ce processus de *régulation.*

Comment s'effectue, en effet, le brassage des constituants cellulaires ? C'est un fait que leur groupement se produit de façon très diverse. Là est tout le problème. Dans l'interaction de deux complexes colloïdaux, il y a autre chose qu'une simple réaction chimique. Le phénomène de dominance qui est, pour Mendel, une des caractéristiques de l'hérédité, est un fait d'observation. Mais qu'est-ce qui conditionne cette dominance elle-même et, avec elle, la suppression fonctionnelle, momentanée ou durable, d'un ou de plusieurs constituants ?

Dire que cette suppression est un effet de l'interaction n'explique rien. C'est le mécanisme de l'interaction qu'il importe de connaître, c'est-à-dire le facteur de l'équilibre ou du déséquilibre, et cela quelles que soient les conditions qui interviennent.

Pour expliquer un tel mécanisme et les particularités morphologiques qui en résultent, il faut donc qu'il entre en jeu un élément régulateur. Là est, à nos yeux, toute la question.

(1) Et. Rabaud, *La matière vivante et l'hérédité*, p 103 ; 1937, Ch. Rieder.

Partant des données morphogénétiques, on est ainsi conduit aux processus cellulaires nucléo-plasmiques, aux équilibres physico-chimiques qui les caractérisent et au facteur physiologique qui les conditionne tous, l'excitabilité sensitive organique.

***

Quoi qu'il en soit, les altérations de l'excitabilité sensitive organique ou les effets qui en découlent s'impriment bien dans le germen. S'il en est ainsi, il y a donc communication du soma avec le germen. Nous ne pouvons suivre ceux qui nient un tel rapport.

Comment concevoir, en effet, une séparation entre l'un et l'autre ? La cellule somatique ne résulte-t-elle pas d'une division de la cellule germinale, même si le protoplasma de chacune d'elles diffère par la suite, ainsi que le pense Weissmann ? Elle en est l'émanation. Elle n'est plus qu'une cellule spécialisée ; mais, en dépit de la destination qui est la sienne dans la constitution générale de l'organisme, elle ne tient son excitabilité que du germen dont elle procède et elle obéit à un équilibre parfaitement contrôlé et dirigé. Comment une variation en elle, si minime soit-elle, n'affecterait-elle pas l'ensemble de l'organisation vitale jusqu'à sa source même et ne la compromettrait-elle pas dans cet équilibre ? L'organisme est un tout et toutes ses parties sont solidaires.

Il n'en est peut-être pas ainsi dans les cas de greffe d'ovaire d'un animal à un autre, quand la race en est différente, comme dans l'expérience de Castle et Phillips (greffe d'un ovaire de cobaye noir femelle à la place d'un ovaire de cobaye blanc). Ici, l'ovaire greffé peut garder longtemps ses caractères particuliers et donner des petits noirs, alors que la fécondation est assurée par un cobaye blanc. Il faut sans doute plusieurs générations pour que des variations se produisent dans de telles conditions, l'excitabilité sensitive de l'organisme greffé ne régissant que ses organes propres. Dans les expériences de parthénogénèse, quels que soient les modes d'excitation, la fécondation s'effectue suivant son rythme propre. Dans les expériences de dissociation des premières cellules embryonnaires, chaque cellule dissociée se révèle capable de produire, à elle seule, un embryon... Bien plus, chaque espèce a son protoplasma et la constante de composition que cette substance vivante présente à l'état normal, elle tend sans cesse à la reproduire, quelles que soient les conditions du milieu et les variations inces-

santes des échanges qui concourent à la modifier physiologiquement et qui pathologiquement l'altèrent.

Ainsi, le germen contient virtuellement, avec le principe de vie propre à l'espèce, les caractéristiques réactionnelles du soma qui l'a précédé et qui constitueront un organisme nouveau avec ses particularités. Seul, le processus de l'excitabilité sensitive, avec sa faculté régulatrice et réactionnelle, peut expliquer à la fois le maintien des équilibres protoplasmiques de l'espèce et l'inscription, dans le patrimoine héréditaire, des caractères acquis. Seul aussi, il peut assurer le contrôle et l'orientation des mouvements chromosomiques eux-mêmes.

***

Ces variations spontanées de l'hérédité somatique concordent avec les données expérimentales et les faits d'observation que Mendel a si parfaitement mis en évidence. Des lois qui résultent de ces observations, les plus importantes sont évidemment celles dites de dominance et de récessivité auxquelles nous avons déjà fait allusion. On peut en résumer ainsi les données principales :

Dans un couple de caractères, l'un domine toujours. Le caractère dominé n'est que dissimulé. Il réapparaît au cours des autres générations dans une proportion toujours la même. Le caractère dominant est donné soit par le mâle, soit par la femelle.

On sait maintenant que la question est plus complexe. Mais, de toutes façons, l'hérédité apparaît comme réalisant une transmission fragmentaire et non globale du patrimoine de l'ascendant, chacun donnant seulement une partie de lui-même.

On tend à admettre que les facteurs génétiques appartenant aux deux sexes se trouvent dans chaque organisme. La question qui se pose est de savoir comment est rompu l'équilibre des gènes en faveur de tel ou tel sexe ?

Ces phénomènes de dominance et de récessivité ne sont-ils pas en rapport avec le degré de l'excitabilité organique d'une cellule sexuelle (mâle ou femelle) par rapport à l'autre ? Ce que nous savons de l'activité physiologique individuelle et des oscillations de cette excitabilité nous porte à le penser.

***

De toutes façons, l'hérédité somatique ne change rien à la stabi-

lité de l'espèce, car les caractères transmis ne sont jamais qu'accessoires et temporaires. Ils tendent, en effet, à se corriger et à disparaître au cours de l'évolution. Quelques générations y suffisent, parfois un simple changement de milieu, et Jordan a démontré la stabilité des plus petites espèces. Il y a donc une hérédité des caractères acquis, mais elle ne dure pas dans les conditions naturelles.

Les croisements successifs créent, en effet, une tendance naturelle à la modification et à l'atténuation progressive de ces caractères, soit par la prédominance à un moment donné de ceux d'un conjoint mieux conformé, soit par la correction spontanée ou provoquée (thérapeutiquement, par exemple) de l'excitabilité sensitive altérée qui avait déterminé l'anomalie première ou l'hérédité pathologique. La disparition de certains caractères peut, d'ailleurs, en laisser réapparaître d'autres (caractères ataviques) et cela après plusieurs générations. C'est que les variations, dans la constitution génétique, peuvent intervenir dans un sens défavorable comme dans un sens favorable, s'accentuant quand ils s'additionnent ou se corrigeant suivant les cas, mais toujours, en définitive, avec tendance régressive après quelques générations.

C'est un fait que l'on peut, du moins chez certains animaux, et au stade embryonnaire, par des procédés chimiothérapiques, annuler une tare chromosomique ou corriger l'effet de variations anormales.

Il n'est pas interdit de penser que l'on pourra de même modifier, dans l'espèce humaine, telles ou telles anomalies transmises héréditairement. Dans les déséquilibres organiques, certaines substances peuvent se trouver en excès ou en défaut. L'on peut espérer y suppléer par des procédés pharmaco-dynamiques ou autres, susceptibles de rétablir les équilibres compromis. Ce que nous savons des maladies par carence en autorise l'espoir. De même, ce que nous connaissons de l'action des hormones sur certaines maladies héréditaires, l'hémophilie par exemple. Ce défaut de coagulation sanguine que l'on observe particulièrement chez l'homme est corrigé très sensiblement sous l'effet des hormones femelles.

En l'état actuel de nos connaissances, le facteur chimique semble donc intervenir dans la constitution des gènes, mais, ainsi que dans tous les phénomènes biologiques, ce facteur peut être considéré comme conditionné lui-même par l'excitabilité sensitive organique et la régulation qu'elle exerce.

***

Il y a donc une hérédité somatique que, seule, la méconnaissance des conditions qui sont nécessaires à sa réalisation nous avait empêchés de comprendre. Plus exactement, il y a une hérédité de vie qui préside à l'organisation fondamentale de l'espèce en s'accommodant de variations somatiques adaptatives et réactionnelles.

Mais, alors que, dans l'hérédité expérimentale, la transmission des caractères acquis est susceptible de durer, grâce au procédé artificiel qui les a déterminés et qui peut les maintenir, dans l'hérédité par croisements naturels, elle ne dure pas et disparaît plus ou moins rapidement en quelques générations.

Ce que nous avons de commun avec les millions d'aïeux qui se situent sur notre arbre généalogique, c'est la même sève, c'est-à-dire la même excitabilité vitale, celle de l'espèce, et non les caractères temporaires d'adaptation ou de défectueuse adaptation aux conditions de milieu, qui donnent à chacun ses particularités dans la descendance.

S'il n'en était pas ainsi et s'il y avait additions successives, la trame de la vie serait d'une complexité étrange. Nous serions incapables d'en suivre les linéaments, incapables de reconnaître aucune espèce au bout d'un certain nombre de générations. Nous ne verrions plus que désordre et confusion, là où s'affirme, au contraire, un ordre et une continuité, relatifs mais certains.

C'est en s'attachant à préciser la notion d'espèce du point de vue de son excitabilité propre, bien plus que de celui de sa morphologie, que l'on prendra une connaissance plus exacte de l'évolution des êtres vivants et que l'on évitera surtout de considérer comme espèces nouvelles de simples variétés.

LA DOCTRINE MITCHOURINIENNE ET LE RAPPORT DE LYSSENKO AU CONGRÈS DE L'ACADÉMIE LÉNINE DES SCIENCES AGRONOMIQUES D'AOUT 1948

On ne manquera pas d'être frappé de la concordance de nos conclusions avec celles de la conception mitchourinienne touchant l'hérédité des caractères acquis. Il est très remarquable, en effet, que, presque simultanément et sans qu'aucun rapport ait existé entre les deux modes de recherches, celles-ci aient abouti, par des moyens différents, à ce même résultat.

Dans l'ignorance complète des tendances et expériences russes, que vient de nous révéler en toute dernière heure la traduction des rapports du Congrès agronomique de l'U.R.S.S., nous étions partis, d'une observation physiologique attentive et en considération seulement du mécanisme biologique que nos ouvrages antérieurs avaient eu pour but de caractériser.

La recherche russe a été manifestement tout autre. En aucun passage du rapport de Lyssenko et des communications qui l'ont suivi, on ne découvre trace d'une discipline semblable ou d'une telle préoccupation. Le mécanisme physiologique y est, en tous cas, passé sous silence. Seul, l'usage exclusif de l'expérience, sans théorie ni raisonnement, c'est-à-dire, par définition, l'empirisme, semble avoir conduit les auteurs au résultat. Cela n'en diminue certes pas la valeur, bien au contraire. A considérer le problème qui nous occupe, on ne peut que trouver utile la confrontation de deux points de vue aussi différents, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils se complètent.

Si la réalité des faits expérimentaux sur lesquels s'appuie la doctrine mitchourinienne de l'hérédité de l'acquis se confirme, n'y pourra-t-on pas voir une preuve convaincante du bien-fondé de notre thèse ?

Mais, à côté de cette concordance de nos conclusions respectives sur ce fait précis et fondamental de l'hérédité, nous devons souligner des divergences profondes, tant sur l'interprétation des processus de la transmission des caractères que sur les déductions que l'on en tire touchant l'évolution des êtres vivants.

Sans doute, les expériences de Mitchourine, de Lyssenko et de leur école apportent-elles une confirmation des faits physiologiques que nous avons relatés à l'appui de l'interdépendance du soma et du germen. « L'hybridation végétative » de Mitchourine a ceci de particulier, qu'à l'inverse de l'hybridation sexuelle qu'admet seulement la génétique classique, elle est asexuelle. Elle repose, en effet, sur la greffe. Par elle, si les expériences répondent bien à toutes les garanties exigées en la circonstance, on obtient des modifications importantes de caractères portant soit sur la forme, soit sur la couleur des feuilles ou des fruits, et l'on crée, ainsi, des variétés nouvelles dans l'espèce. Il y a donc passage du caractère acquis dans l'hérédité, sans croisement germinal. La variation somatique est transmise à la descendance. Tel est le fait expérimental sur lequel se fonde la dialectique russe. Et l'on comprend

que Lyssenko trouve dans ces hybrides végétatifs la démonstration de sa doctrine.

S'il en est ainsi, on ne peut donc que souscrire à la déduction suivante qu'il en tire : « Il est évident qu'un organisme support et un organisme greffé ne peuvent échanger les chromosomes des noyaux cellulaires », mais est-on autorisé à en conclure autre chose, que cet échange, considéré par la génétique classique comme le fait essentiel du mécanisme de l'hérédité sexuelle, n'a pas le caractère d'un phénomène indispensable dans tous les cas d'hérédité ? Ne reste-t-il pas, pour cela, une réalité dans l'hérédité *naturelle* par croisement ? D'autre part, même si cet échange paraît inconcevable dans la greffe, il n'est pas exclu que la variation d'excitabilité provoquée par la conjonction du greffon et du porte-greffe ne puisse modifier la disposition chromosomique. Les auteurs russes signalent une augmentation du nombre des chromosomes dans les variétés nouvelles de blé qu'ils obtiennent. Rien ne permet de rejeter la conception, jusqu'ici admise, qui reconnaît aux chromosomes un rôle déterminant dans le processus de l'hérédité. Il est d'ailleurs juste de remarquer que leur importance est reconnue par nombre de mitchouriniens.

Un deuxième fait que mettent en évidence les expériences russes, et qui confirmerait nos observations physiologiques, est que, non seulement, le soma et le germen sont interdépendants, mais que les variations héréditaires ne sont pas et ne peuvent pas être strictement limitées au noyau de la cellule germinale. Les travaux d'E. Rabaud et de divers généticiens avaient déjà mis en évidence la participation du cytoplasme. Nous avons insisté sur l'impossibilité physiologique qu'il y a à limiter les effets de la régulation exercée par la sensibilité organique. Tous les équilibres physico-chimiques de la cellule germinale doivent nécessairement et simultanément être intéressés par les moindres variations organiques et inversement.

De ce point de vue, on peut suivre encore Lyssenko, quand il considère que « n'importe quelle particule du corps vivant possède des qualités raciales » et « qu'une certaine hérédité leur est propre ». Nous avons montré que c'est en vertu du mécanisme physiologique de l'excitabilité sensitive et de la régulation qu'elle exerce sur tous les phénomènes vitaux, que toutes les variations organiques sont susceptibles, dans certaines conditions, de s'inscrire dans l'hérédité ; et cela est vrai, sans doute, aussi bien pour les faits d'hybridation sexuelle que pour ceux de l'hybridation végétative.

Mais, en vertu même de ce mécanisme, nous nous séparons, ici, des conceptions mitchouriniennes. Si, en effet, les réactions adaptatives ou pathologiques sont les facteurs déterminants de l'hérédité, dans notre thèse, comme dans les faits de Lyssenko, comment peut-on conclure des phénomènes de sélection dirigée et d'hybridation expérimentale à ceux de l'hérédité naturelle ? Est-il juste de dénoncer comme réactionnaire l'ensemble des conceptions mendélo-morganiennes et d'en proclamer la faillite ? Outre qu'elles constituent un patrimoine de richesses acquises inappréciable, elles restent des bases fondamentales dans l'étude sinon des modes d'inscription des caractères, du moins des processus de leur transmission.

Comment, en toute occurrence, concevoir une hérédité qui ne tienne pas compte des phénomènes matériels physico-chimiques, qui inscrivent les variations réactionnelles dans la cellule germinale agent de la transmission ? Or, ces phénomènes sont très précisément réglés par l'excitabilité sensitive organique et, dans les conditions de croisements naturels, nous l'avons vu, les variations s'estompent et tendent à disparaître. L'hérédité des caractères acquis ne dure pas. On peut créer expérimentalement des variétés de toutes sortes dans l'espèce, elles ne changent rien à son excitabilité fondamentale, spécifique et déterminée. Si les conditions des variations ne sont pas maintenues, la stabilité apparente des nouveaux types disparaît. Ces variétés reviennent à l'organisation originelle, comme d'innombrables expériences le montrent.

Rien, dans ce qu'a démontré Mitchourine, ne semble contredire, à notre connaissance, la stabilité fondamentale des espèces. Les conclusions tirées en faveur d'un transformisme évolutif, qu'il soit lamarckien ou darwinien, ne correspondent pas, de ce fait, à la réalité des phénomènes dans les conditions naturelles.

Les caractéristiques mêmes du mécanisme vital, de cette excitabilité sensible qui règle tous les phénomènes, dans des limites précises, sont incompatibles, du point de vue de l'évolution, avec la « dialectique matérialiste russe » fondée seulement sur des variations morphologiques provoquées, donc artificielles, utiles sans doute et éminemment souhaitables dans la plupart des cas, mais qui ne modifient pas l'excitabilité fondamentale des espèces, et ne peuvent durer, d'ailleurs, que dans les conditions qui les ont déterminées.

Dr MAURICE VERNET.

ROME ET CANTERBURY

APRÈS LA IVe CONVERSATION DE MALINES

LA MORT DU CARDINAL MERCIER

Le vaste mouvement d'Oxford, qui a débuté en 1833, a pour but final la réunion de l'église anglicane avec Rome. Les conversations de Malines qui commencèrent en 1921 en sont une phase désormais historique. La période qui suivit immédiatement la quatrième conversation fut marquée par une certaine hostilité de la part d'un groupe de catholiques anglais : ceux-ci faisaient valoir de nouveau le vieil argument mis en avant chaque fois que s'est produit un mouvement de rapprochement entre l'Eglise catholique et l'Eglise anglicane : à savoir que ce rapprochement contribuait à diminuer le nombre des conversions individuelles (1). Cette hostilité ne décourageait d'ailleurs aucunement les participants des conversations. M. Portal (2) avait obtenu que l'administrateur apostolique de Nice, Mgr Louis-Marie Ricard, publiât à l'occasion de la Pentecôte une lettre pastorale sur le rapprochement des Eglises. « Il est à remarquer, écrivait-il le 1er juin 1925 à lord Halifax, que si le pape est sensible à l'argument (3) et s'il demande de la prudence, il ne demande pas à l'évêque de Nice de ne pas agir Et l'évêque de Nice a dit qu'il voulait faire quelque chose pour l'union. Il fera donc quelque chose l'hiver prochain. Il s'attend à

(1) Cf. Fonds Halifax : Lettre du 1er juin 1925 de M. Portal à lord Halifax. La réponse à cette objection a déjà été donnée d'une manière très pertinente par Thureau-Dangin dans *Le Cardinal Vaughan*, Bloud, 1911, p. 82.

(2) M. Fernand Portal (1855-1926), prêtre lazariste français, qui, en 1889, rencontra pour la première fois Charles Wood, deuxième vicomte Halifax, à Funchal dans l'île de Madère. Ils y nouèrent une amitié qui ne devait que se resserrer dans l'avenir et causèrent longuement d'un sujet qu'ils avaient à cœur : l'union des Eglises. En 1893 les deux amis, aidés par toute une équipe de personnalités qualifiées, lancent dans l'opinion la question de la validité des ordinations anglicanes. Cette phrase du rapprochement de Rome et Canterbury, qui fut un moment pleine de grandes espérances, est close en 1896 par la bulle *Apostolicæ curæ*, déclarant nulles les ordinations anglicanes. Aux conversations de Malines, M. Pourtal reprend une grande activité sur ce même terrain du rapprochement de Rome et de Cantorbury. Cependant c'est à Paris que le zèle de M. Portal s'est exercé le plus souvent ; il y fut notamment aumônier de l'Ecole Normale Supérieure.

(3) Il s'agit de l'argument ci-dessus mentionné de certains catholiques anglais attirant l'attention sur la diminution des conversions individuelles.

ce que j'aille à Nice pour cela. J'irai certainement et nous en recauserons pour chercher ensemble ce que l'on pourrait faire. »

Le cardinal Mercier est prêt à répondre au Pape. Il s'attendait d'ailleurs à l'objection et m'en avait parlé. Il avait ajouté : « Comment les catholiques anglais ne voient-ils pas l'importance générale de ce que nous faisons même s'il y a des inconvénients pour quelques individualités (1). » Peu de temps après, le P. Woodlock, qui résidait à Farm Street (2) et s'était toujours opposé à tout mouvement en faveur d'une *Corporate Union*, avait écrit à lord Halifax. Celui-ci ne tarda pas à faire part de ses impressions à M. Portal : « Ce Jésuite est vraiment impayable. La franchise, pas avouée, mais qui saute aux yeux, avec laquelle il montre que les conversions individuelles déterminent toutes ses opinions et toute son action, met les points sur les i de tout ce que nous avons dit depuis 1894 (3). » Et au P. Woodlock : « Vous ne croyez pas, écrivait-il le 1er août 1925, à la possibilité de l'union en corps et, ce que vous désirez, ce sont des conversions individuelles. Quant à moi, je crois à la possibilité de la *Corporate reunion* et je ne désire pas les conversions individuelles. Cela résume tout le débat entre nous et il doit s'arrêter là. Je suis heureux de savoir que tous vos coreligionnaires ne pensent pas comme vous (4). »

Bientôt un article du P. Woodlock dans le *Church Times* inspirait ces réflexions à M. Portal : « Il n'y a pas de doute que les cardinaux Merry del Val et Gasquet sont avec le P. Woodlock et le poussent, encore qu'ils sachent très bien que le pape et le cardinal Gasparri sont favorables au cardinal Mercier. C'est de la vieille histoire, mais nous savons très bien comment elle a fini en 1896 (5). » Le P. Woodlock ne se contentait pas d'écrire dans le *Church Times*, il commentait, dans les *Etudes* du 5 août 1925, le discours que lord Halifax avait prononcé dans l'Albert Hall le 9 juillet, devant un auditoire d'environ dix mille personnes (6). Dès le 6 août, M. Portal en était averti : « Je tiens à vous informer, lui écrivait Mgr Batiffol, que j'ai rencontré samedi 1er août, le P. Dudon, S. J., qui m'a dit que les *Etudes* du 10 (7) doivent donner

(1) Fonds Halifax : Lettre du 1er juin 1925 de M. Portal à lord Halifax.
(2) Rue de la résidence des Pères Jésuites de Londres.
(3) Fonds Halifax : Lettre de juillet 1925 de lord Halifax à M. Portal.
(4) Fonds Halifax : Lettre du 1er août 1925 de lord Halifax au P. Woodlock.
(5) Fonds Halifax : Lettre du 27 juillet 1925 de M. Portal à lord Halifax.
(6) Cf. *Etudes*, t. 184, pp. 304-310.
(7) Cette livraison est datée du 5 et non du 10 août.

le discours de lord Halifax, commenté par la revue, et que ce commentaire acerbe, encore qu'édulcoré par la revue est du P. Woodlock [...]. Il ne se contente pas de mettre sa prose partout où il peut en Angleterre, il la met sous le couvert de l'anonymat dans les *Etudes* (1). » Combien différent le jugement du cardinal Mercier sur ce même discours. Le 8 août, il faisait connaître à lord Halifax la « vive satisfaction » avec laquelle il l'avait lu : il le trouvait « excellent et venant à son heure ». Et il ajoutait : « Je veux croire qu'il y a chez Woodlock de l'inconscience ou une épaisseur de préjugés dont il est en partie irresponsable, sinon je ne parviendrais pas à comprendre sa conduite. Vous l'avez en quelques lignes vigoureuses, admirablement mis à sa place. Le malheureux commence par travestir votre pensée ; ce travestissement opéré, il vous endosse toutes les conséquences du faux qu'il a commis. Matériellement c'est une très mauvaise action. Il est de ceux qui tueraient père et mère, croyant être agréable à Dieu. On me signale à l'instant un numéro de la revue les *Etudes* où, sans la signature de Woodlock, les mêmes travestissements sont sans doute reproduits et vulgarisés [...]. Je ne puis vous taire l'impression profonde d'admiration et de gratitude que m'a causé votre attitude courageuse à l'Albert Hall. Ce spectacle console d'autres misères humaines. Courage, cher ami, gardons confiance en la Providence Divine, dont la Sagesse gouverne le monde et régit les événements (2). »

De son côté, sur le continent, dans une Semaine pour l'Union des Eglises, organisée à Bruxelles à la fin de septembre, M. Portal donnait deux conférences : l'une sur les *Tentatives de rapprochement au XIX*e *siècle après le mouvement d'Oxford ;* l'autre sur *la Belgique et l'Union des Eglises.* Dans la première il rappela l'histoire de l'Association de prière d'Ambrose de Lisle, qui unit en de mêmes supplications les catholiques et les anglicans ; il parla également de Pusey et de ses rapports avec Mgr Dupanloup, le P. De Buck, etc. Dans la seconde il entretint son auditoire des Congrès de Malines où Schouvalov et le P. Tondini ont fait des rapports sur l'Union

(1) Fonds Halifax : Lettre de Mgr Batiffol à M. Portal, copiée dans une lettre du 6 août 1925 de M. Portal à lord Halifax. Mgr Batiffol fait erreur : les notes du P. Woodlock acompagnant le discours de lord Halifax (*Etudes*, t. 183, pp. 104-110) sont signées. L'erreur vient probablement du fait que, lorsque le Père Dudon a parlé à Mgr Batiffol de l'article du P. Woodlock sur le point de paraître dans les *Etudes*, il était question de le publier sans signature. La direction l'aura fait porter sur les épreuves définitives. D'autre part, le cardinal Mercier ne devait sans doute avoir été averti que par Mgr Batiffol.

(2) Fonds Halifax : Lettre du 8 août 1925 du cardinal Mercier à lord Halifax. Le cardinal Mercier fait la même erreur que Mgr Batiffol : les notes du P. Woodlock, accompagnant le discours de lord Halifax (*Etudes*, t. 183, pp. 104-110), sont signées.

des Eglises, le premier en 1867, le second en 1871 ; puis des conversations de Malines et principalement des discours de lord Halifax. L'idée dominante des deux conférences montrait la volonté des anglicans en faveur de l'Union anglo-romaine. « Autant que je puis en juger, écrivait M. Portal le 1er octobre 1925, ce qui a le plus frappé mon auditoire c'est, dans ma première conférence, ce que j'ai dit de nos affaires en 1894-1896 et en particulier du revirement de Léon XIII qui, sur les instances des catholiques anglais, a fait des ordinations une question purement romaine alors qu'elle avait été acceptée comme terrain de rencontre. La lettre du cardinal Rampolla vous est très utile. Dans la seconde, ce que j'ai dit de la vénération dont le cardinal est l'objet de notre part à tous, mais surtout de la part des anglicans, a fait plaisir à tout le monde et la parole de Douglas affirmant que le cardinal Mercier a changé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre m'a valu une ovation. Il me reste la conviction que les bénédictins belges commencent une action très sérieuse, qui rappelle le mouvement en faveur de l'Union qui existait en 1894-96. Les évêques marchent d'accord avec le cardinal. Tous savent qu'ils vont contre les cardinaux Gasquet, Merry del Val, contre les catholiques anglais et les Jésuites (1). Il s'est dit des choses fort importantes par les différents conférenciers qui, dans l'ensemble, étaient animés du meilleur esprit (2). » Malheureusement, un journaliste rapporta d'une manière inexacte les conférences de M. Portal, lui prêtant des paroles invraisemblables. Il aurait été jusqu'à dire qu'à Malines « on était arrivé à un accord sur la base du Concile de Trente (3) ». De plus, on insinuait sans cesse que les théologiens catholiques de Malines avaient une doctrine différente de celle des théologiens catholiques anglais. Ainsi le périodique anglican *Green Quartely* écrivait : « Nos amis (catholiques) romains anglais sont pour la plupart ultramontains à l'extrême, tandis qu'à Malines l'explication des revendications papales a autant différé de l'explication ultramontaine, qu'une interprétation anglo-

(1) La généralisation ici, comme c'est bien souvent le cas, est inexacte : tous les catholiques anglais et tous les Jésuites n'étaient pas contre les Conversations de Malines. Parmi les Jésuites les plus connus de la fin du siècle dernier, citons le Père de Augustinis, membre de la commission favorable à la validité des ordinations anglicanes, et à l'époque où M. Portal faisait cette généralisation, on peut nommer notamment le Père Leslie Walker qui aurait volontiers fait partie des Conversations de Malines. Nous pourrions encore citer beaucoup d'autres noms. Il n'en reste pas moins vrai que beaucoup de catholiques anglais et la plupart des Jésuites étaient opposés aux Conversations de Malines.

(2) Fonds Halifax : Lettre du 1er octobre 1925 de M. Portal à lord Halifax.

(3) Ernest Oldmeadow : *Francis cardinal Bourne*, London, Burns Oates and Washbourne, vol. II, in-8°, p. 382.

catholique des trente-neuf articles, diffère de celle par exemple d'un prêtre marié de paroisse modérée (1). »

Devant des assertions de ce genre, et sans attendre le texte authentique des conférences de M. Portal, le P. Woodlock publiait, dans la livraison du 10 octobre du *Tablet*, une lettre dans laquelle il reproduisait les paroles faussement attribuées à M. Portal à propos de ses conférences à la semaine de l'Union des Eglises. Bien plus, le P. Woodlock, dans cette même lettre, insérée dans le *Tablet*, mettait en cause le cardinal Mercier et partait en guerre contre les Conversations de Malines et le « mystère » dont elles s'entouraient. Cette fois (2) le cardinal Mercier crut devoir écrire au P. Woodlock pour lui faire savoir que les théologiens catholiques, participants des Conversations de Malines et lui-même, archevêque de Malines, connaissaient aussi bien que lui la doctrine du Concile du Vatican sur la primauté et l'infaillibilité du Pape et qu'aucun des participants catholiques des conversations n'était prêt à trahir cette doctrine. Il terminait en rappelant « l'appel si paternellement affectueux du Souverain Pontife à nos frères dissidents qu'il voudrait tant serrer dans ses bras », appel que le P. Woodlock avait sans doute perdu de vue tout comme le passage de l'allocution consistoriale du 24 mars 1924, si favorable et si plein de reconnaissance à l'égard des participants catholiques des Conversations de Malines (3).

Le cardinal Mercier, toujours si débordant de charité, avait aussi un respect profond de la justice qui l'incitait à s'élever avec une sainte colère contre tout ce qui lui semblait léser cette vertu. C'est cet aspect de sa personnalité qui avait fait de lui un très grand homme pendant la guerre de 1914-1918. En l'occurrence, même l'auteur anglican de la vie de lord Halifax, le Major J. G. Lockhart, trouve que la lettre du cardinal Mercier au P. Woodlock est « un peu dure » (4). Celui-ci était en effet plein de bonnes intentions et avait emprunté à des journaux anglicans les paroles attribuées à lord Halifax. Il est cependant incontestable qu'il aurait dû attendre d'avoir le texte authentique des conférences données à Bruxelles par M. Portal, avant de les attaquer. Mais on

(1) Cité par Ernest Oldmeadow, *Ibid.*, p. 382.
(2) Déjà le 22 juillet 1925, le P. Woodlock avait adressé au cardinal Mercier une lettre à laquelle Son Eminence avait cru ne pouvoir mieux faire que d'opposer un silence dont Elle croyait que le P. Woodlock aurait compris la signification (Cf. Fonds Halifax).
(3) Cf. Fonds Halifax : Lettre du 26 octobre 1925 du cardinal Mercier au P. Woodlock.
(4) J. G. Lockhart : *Charles Lindley Viscount Halifax*, part II, 1885-1934, London. Bles, 1936, in-8°, p. 322.

peut dire pour sa défense qu'en citant d'une manière inexacte M. Portal, il avait eu soin d'employer l'expression « attribuées à », qui montrait bien qu'il ne donnait pas comme certainement authentiques les paroles rapportées par un journaliste. Il faut ajouter que le P. Woodlock, dans son attitude hostile à l'égard des Conversations de Malines, était soutenu par le cardinal Merry del Val (1). Il n'en reste pas moins vrai que cette hostilité était en opposition avec la bienveillance de Pie XI à l'égard des Conversations. Le cardinal Mercier envoya au directeur du *Tablet* un exemplaire de sa lettre du 26 octobre adressée au P. Woodlock avec prière d'insérer. Son Eminence ne faisait qu'user de son droit de réponse puisqu'elle avait été mise en cause. Bien plus, le cardinal chargeait lord Halifax d'en faire publier un exemplaire dans le *Times* (2). Dès que le cardinal Bourne eut connaissance par le directeur du *Tablet* de la lettre du cardinal Mercier, en qualité de premier *trustee* de ce périodique, l'archevêque de Westminster écrivit à l'archevêque de Malines pour lui dire qu'il ne pourrait admettre sa publication et « le priait de ne pas insister pour l'obtenir » (3). En même temps, l'éditeur du *Tablet* annonçait sa visite à Malines. A la suite de cette intervention du cardinal Bourne, le cardinal Mercier télégraphia à lord Halifax pour arrêter la publication au moins momentanément (4). Les lignes adressées par le Primat de Belgique au P. Woodlock, actuellement connues de ceux qui s'intéressent à ces questions, ne parurent jamais dans la presse. L'archevêque de Westminster jugeait que « leur publication serait injurieuse à l'égard du cardinal Mercier parce que c'est tout à fait contraire à l'usage anglais de faire des reproches à un prêtre dans la presse destinée au public » (5). Dans sa lettre au cardinal Mercier, le cardinal Bourne ajoutait ces lignes qui nous montrent combien l'archevêque de Westminster était peiné de ne pas être tenu plus au courant des Conversations de Malines :

« Votre Eminence a gardé honorablement le silence imposé ou accepté par Elle. Mais [...] il est clair que la même discrétion n'est pas observée par les anglicans et ils déclarent ouvertement

(1) Ernest Oldmeadow : *Francis Cardinal Bourne*, London, Burns Oates and Washbourne, 1943, vol. II, p. 382.
(2) Fonds Halifax : Lettre du 29 octobre 1925 de lord Halifax à M. Portal.
(3) Fonds Halifax : Lettre du 3 novembre 1925 du cardinal Mercier à lord Halifax.
(4) *Ibid.*
(5) Cf. Ernest Oldmeadow dans *Francis Cardinal Bourne*, London, Burns Oates and Washbourne 1943, vol. II, in-8°, p. 384. La publication du texte aurait peut-être été « contraire à l'usage anglais », mais on ne voit pas bien comment cette publication aurait été « une injure » pour le Cardinal. C'est plutôt, semble-t-il, le P. Woodlock qui en aurait pâti.

que les vues de Malines sur le Saint-Siège ne sont pas les mêmes que celles que nous enseignons en Angleterre. L'abbé Portal est autorisé à parler en Belgique et on ne nous permet même pas d'avoir un compte rendu exact de ce qu'il a réellement dit. Les anglicans sont traités en amis, nous catholiques d'Angleterre apparemment comme indignes de confiance.

« Je ne puis intervenir car Votre Eminence a cru bon de me laisser dans l'obscurité absolue moi qui, après tout, suis le principal prélat catholique de ce pays et votre collègue du Sacré Collège. Certainement qu'il n'aurait été que bienséant et convenable que Votre Eminence eût stipulé dès le début qu'il n'y aurait aucun secret pour moi. Cependant, exception faite de la communication de Votre Eminence à la fin de 1923, j'ai été traité comme si je n'existais pas. L'archevêque de Canterbury a été informé de la manière la plus complète de toutes les Conversations de Malines, moi j'ai été exclu de toute information de ce genre et par là un grave tort m'a été fait à moi ainsi qu'aux intérêts de l'Eglise catholique d'Angleterre. Sans respect et affection de la part de Votre Eminence, j'ai été patient et j'ai gardé le silence, et cela a pour résultat que je suis tout à fait incapable soit de corriger, soit de contrôler des francs-tireurs comme le P. Woodlock qui a beaucoup de sympathisants à la fois ici et à Rome.

« Si j'avais agi à l'égard de Votre Eminence et des évêques de Belgique comme la Belgique a agi maintenant à notre égard dans une question touchant très profondément l'Eglise catholique d'Angleterre, il y aurait eu de justes causes de plaintes. Nous n'avons jamais agi ainsi [...] (1). »

Le cardinal Mercier ne tarda pas à répondre au cardinal Bourne. Après avoir dit quelques mots de l'incident de la lettre du P. Woodlock, l'archevêque de Malines continuait : « Mais cet incident est pour Votre Eminence une occasion de se plaindre de mon attitude silencieuse à son égard en tout ce qui concerne les Conversations de Malines. Je déplore l'interprétation erronée à laquelle se laisse aller à ce sujet Votre Eminence et ne puis que lui répéter ce que je crois lui avoir dit de vive voix dans notre entretien privé à Sant'Alphonso à la Pentecôte dernière et ce que j'ai d'ailleurs publié en janvier 1924, pour éclairer mes diocésains et mes amis.

« Voici en substance les faits. Lors de la première démarche

(1) Cf. le texte original en anglais dans Ernest Oldmeadow : *Francis Cardinal Bourne* London, Burns Oates and Washbourne, 1943, vol. II, in-8°, p. 384.

de lord Halifax et de l'abbé Portal à Malines, je leur exprimai ma surprise d'être invité à participer à un effort de réconciliation d'Anglicans et de Catholiques Romains, et je leur suggérai l'idée de recourir, à cet effet, aux représentants autorisés de la hiérarchie catholique en Angleterre. Il me fut aussitôt répondu que ce recours serait indiqué, sans doute, s'il s'agissait de négociations proprement dites en vue d'une réunion prochaine, mais comme il ne s'agit que d'entretiens privés, préliminaires à des négociations éventuelles, l'effort de rapprochement devait être tenté, non point entre des groupes hostiles les uns aux autres depuis quatre siècles, mais sur un terrain neutre, avec des hommes nouveaux personnellement étrangers au conflit à la fois religieux et national auquel il s'agissait de mettre un terme.

« Cette pensée, reproduite plusieurs fois occasionnellement depuis lors, dans nos entretiens, conduisait à cette conclusion : ou bien les Conversations auront lieu en dehors de l'Angleterre, à Malines ou ailleurs, ou elles n'auront pas lieu du tout. En présence de cette alternative, dont je comprenais le bien fondé, j'ai cru de mon devoir d'accueillir l'offre qui m'était faite. Ainsi que je l'ai dit dans ma lettre de janvier 1924, je ne voudrais, pour rien au monde, autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé à la porte d'un évêque catholique romain et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir.

« Si les catholiques anglais, au lieu de regarder d'un mauvais œil nos « conversations » — ce qui, pour le dire en passant, produit ici sur beaucoup de catholiques une très pénible impression — si les catholiques anglais, dis-je, daignaient nous encourager de leurs sympathies, nous faire confiance, prier afin que nos modestes efforts ne soient point stériles, ils hâteraient le jour, que j'appelle de tous mes vœux, où je pourrai me retirer dans l'ombre et laisser la hiérarchie catholique d'Angleterre négocier, avec mandat du Souverain Pontife, la rentrée de nos frères dissidents de l'Eglise anglicane dans le giron de l'Eglise catholique romaine.

« Ce jour-là, Eminence, vous l'avez noblement déclaré et nous avons applaudi avec une fraternelle émotion à votre beau langage, ce jour-là vous vous retireriez, s'il le fallait, de votre siège de Westminster pour faciliter le succès final des négociations que vous auriez menées et fait aboutir.

« Compris, comme je viens de le décrire, notre humble rôle à Malines ne peut offusquer personne et j'ai la conviction que

vous-même, tel que je vous connais, vous auriez à ma place, agi comme je l'ai fait.

« Si j'ai gardé le silence sur l'objet de nos Conversations successives, ce n'est pas seulement parce que l'attitude méfiante de nombreux catholiques anglais nous l'imposait, mais c'est surtout parce que, nous réunissant, anglicans et catholiques, pour mieux nous comprendre et frayer les voies à l'union, nous ne pouvions, sans compromettre notre commun effort, livrer aux discussions passionnées de la presse les résultats inévitablement fragmentaires et provisoires de chacune de nos réunions successives. Nous décidâmes donc, dès le principe, que nous ne publierions les conclusions de nos entretiens que de commun accord, au moment où nous le jugerions utile et opportun.

« Une chose est certaine, Eminence, et je vous en donne ma parole d'honneur, c'est que jamais votre nom n'a été prononcé, au cours de nos réunions, qu'avec une respectueuse sympathie ».

Dans l'entre-temps une correspondance d'un autre genre s'était échangée entre le cardinal Mercier et l'archevêque de Canterbury. Dans une longue lettre, datée du 1er août, le Dr. Davidson, envisageant l'avenir des Conversations, rappelait leur histoire. Il jugeait que celles-ci avaient été « fructueuses et bonnes » (1), mais il n'osait honnêtement adopter la phrase suggérée d'après lui par le cardinal Mercier pour qui les Conversations auraient marqué un « progrès dans l'accord » (2). Le Dr Davidson avait étudié à fond les procès-verbaux qui lui montraient exactement les positions respectives des catholiques et des anglicans. Il souhaitait que les Conversations continuassent.

Dans une réponse du 25 octobre, le cardinal Mercier demandait à l'archevêque de Canterbury de ne pas se laisser influencer par les « optimistes invétérés » ou par les « pessimistes obstinés » (3). Il trouvait également qu'il était alors encore inopportun de publier les documents, mais qu'il serait utile de faire connaître les points d'accord. En toute occurrence, en janvier, il serait enchanté de

(1) Fonds Halifax : Lettre du 1er août 1925 de l'archevêque de Canterbury au cardinal Mercier. Texte anglais dans G. K. A. Bell : *Randall Davidson, archbishop of Canterbury*, Oxford, University Press, 1935, in-8°, vol. II, pp. 1293-1296.

(2) La phrase a bien été prononcée par le cardinal Mercier [Cf. Batiffol, *Notes sur les Conversations de Malines*, dans notre volume de *Documents sur le Problème de l'Union anglo-romaine* (1921-1927), Paris, Plon, 1939, p. 252]. Donc Lockhart (*Viscount Halifax*, t. 2, p. 322) fait erreur en attribuant cette phrase uniquement au Dr Kidd.

(3) Fonds Halifax : Lettre du 25 octobre 1925 du cardinal Mercier à l'archevêque de Canterbury. Le texte intégral figure dans *The conversations at Malines*, London, Humphrey Milford, 1928, in-8°, pp. 60-69.

recevoir de nouveau les participants anglicans. L'archevêque de Canterbury confia à lord Halifax qu'il trouvait la lettre du cardinal « superbe » (1). Si tous les participants des Conversations avaient pu accéder aux désirs de lord Halifax, la cinquième conversation de Malines aurait eu lieu en décembre, mais Gore, considéré comme indispensable, n'était guère libre que le mois suivant. Il fut donc décidé que cette conversation n'aurait lieu qu'en janvier 1926. Le programme n'était pas précis. On pensait que le moment n'était pas encore venu de résumer les conversations précédentes en vue d'une publication. Préparerait-on un compte rendu pour la prochaine conférence de Lambeth et la réouverture du Concile du Vatican ou parcourerait-on les décrets du Concile de Trente ? (2) Autant de questions qui se posaient encore.

Halifax avait accepté de donner le 19 novembre, à Louvain, une conférence sur l'Union des Eglises et la Primauté pontificale, sujet qu'il avait traité dans une récente brochure intitulée *Reunion and the Roman Primacy* (3). Le 13, il quitta l'Angleterre pour la Belgique. Dans l'après-midi du 17, il se rendit avec M. Portal à l'archevêché de Malines pour se mettre d'accord avec le cardinal sur le programme de la cinquième conversation. La conférence donnée le lendemain à Louvain fut un véritable succès.

***

Cependant, depuis plusieurs mois, la santé du cardinal Mercier déclinait. Au milieu de décembre, les médecins, après avoir ordonné un repos complet, jugèrent une intervention chirurgicale indispensable. De Rome, où il passait les fêtes de Noël, le cardinal Bourne écrivait au chanoine Dessain, secrétaire de l'archevêque de Malines : « C'est avec peine que j'apprends les craintes qu'on éprouve au sujet de la santé du cardinal Mercier... (4). »

Le 23 décembre, le cardinal avait répondu aux lignes que le Dr Davidson avait envoyées de Canterbury le 9 du même mois, dans lesquelles celui-ci faisait savoir la satisfaction qu'il éprouvait en apprenant l'aimable invitation du cardinal grâce à laquelle

(1) Fonds Halifax : Lettre de l'archevêque de Canterbury à lord Halifax du 29 oct. 1925.
(2) Fonds Halifax : Cf. Lettre du 13 octobre 1925 du Dr. Kidd à lord Halifax.
(3) Halifax (Viscount) : *Reunion and the Roman Primacy. An appeal to members of the English Church Union.* London, Mowbray 1925, in-8°, 36 p.
(4) Citée en anglais dans Ernest Oldmeadow *Francis Cardinal Bourne*, London, Burns Oates and Washbourne, 1943, in-8°, vol. II, p. 390.

les Conversations interrompues reprendraient à Malines le 25 janvier (1). Le lendemain de Noël, le cardinal Mercier fut opéré. Les jours qui suivirent on garda quelques espoirs. Le 6 janvier, on n'en avait plus guère : l'illustre malade reçut l'extrême-onction. Le cardinal était considéré comme perdu. M. Portal était désespéré : « Perte terrible pour tous, écrivait-il à lord Halifax, perte terrible pour l'Eglise ; pour nous, c'est un désastre absolu ; et pour vous et moi, c'est la plus profonde et la plus intense des douleurs (2). »

Le mardi 19, comme M. Portal annonçait au cardinal que lord Halifax allait arriver le lendemain dans la soirée : « Oh ! dit-il, c'est trop de bonté à son âge — quatre-vingt-six ans — et par une saison pareille ! (3) » Le mercredi 20 janvier, lord Halifax arrivait en effet à Bruxelles avec son fidèle domestique James. Le lendemain à sept heures, sur le désir exprimé par le cardinal, Halifax et M. Portal se rendirent à la clinique de la rue des Cendres pour la célébration du Saint Sacrifice dans la chambre de l'auguste malade. La messe fut dite par le chanoine Dessain, secrétaire de l'archevêque de Malines. L'abbé van den Hout, directeur de la *Revue catholique des Idées et des Faits*, le Frère Hubert et deux sœurs de la clinique y assistèrent également. Le cardinal communia : ce fut la dernière fois. Après la messe, tandis que les personnes présentes allaient se retirer en silence, le cardinal tendit ses grands bras vers lord Halifax qu'il embrassa longuement.

Vers dix heures, Halifax et Portal se rendirent de nouveau auprès du cardinal. Quelques temps après, Halifax notait ses impressions : « Il n'était pas aussi changé que je m'y attendais. Les yeux étaient exactement les mêmes, mais la voix était si faible qu'avec ma surdité il m'était difficile d'entendre ce qu'il disait ; mais l'abbé Portal, qui était là, m'aida en répétant ce qui était douteux (4).

« Je crois qu'il dit qu'il avait écrit à Rome au sujet des Conversations, mais je n'en suis pas sûr. Il me répéta ce qu'il m'avait écrit dans sa lettre sur la question des Conversations qui devaient continuer sous la présidence du cardinal Van Roey à qui il en avait parlé. Il dit encore que le Pape et le cardinal Gasparri approuvaient les Conversations et il ajouta qu'il avait reçu deux lettres très

(1) Cf. texte anglais dans G. K. A. Bell : *Randall Davidson, archbishop of Canterbury*, Oxford, University Press 1935, vol. II, in-8°, pp. 1297-1298.
(2) Cf. Fonds Halifax : Lettre du 14 janvier 1926 de M. Portal à lord Halifax.
(3) M. Portal : *Le cardinal Mercier et lord Halifax* dans la *Croix* du 2 février 1926.
(4) Halifax (Viscount) : *Catholic Reunion. A paper* [...] *together with an account of the last days of Cardinal Mercier*. London. Mowbray, 1926, in-8°, p. 23.

aimables du cardinal Bourne. Il répondit à deux ou trois questions que je lui demandais et il me donna un conseil (1). »

Pendant quelques instants Halifax et Portal se retirèrent dans une pièce voisine et le cardinal dicta ces quelques lignes à l'archevêque de Canterbury : « Dans l'épreuve que la Divine Providence m'a envoyée ces dernières semaines, ce m'a été un réconfort sans pareil de recevoir la visite de notre vénéré ami lord Halifax.

« J'ai appris par lui le désir persévérant d'union, qui vous anime, et suis heureux de cette assurance qui me fortifie à l'heure présente. *Ut sit unum*, c'est le vœu suprême du Christ, le vœu du souverain Pontife, c'est le mien, c'est le vôtre. Puisse-t-il se réaliser dans sa plénitude. (2). » Ces lignes sont datées de Bruxelles, le 21 janvier 1926.

« L'effort cérébral que fit le mourant l'abattit un peu. Quand il se reprit, il ramassa les feuilles, les relut lentement, corrigea quelques mots, précisa sa pensée sur quelques points, puis, longuement, demeura absorbé. Il voulait compléter la lettre d'un paragraphe final, d'une conclusion qui serait vraisemblablement une synthèse de sa pensée. Mais l'extrême fatigue, unie à l'extrême faiblesse, étaient cause que ni les mots ni les phrases ne venaient comme il l'aurait voulu. Ce fut dans cet instant de tension cérébrale plus intense qu'il eut une syncope. Quand il en revint, il prit encore la lettre, l'acheva et se déclara satisfait. On pourrait maintenant l'expédier. Mais les assistants remarquèrent qu'un filet de sang ourlait les lèvres du mourant. Il avait accompli le suprême effort mental dont son pauvre corps émacié pouvait encore être capable. Peu après, il dit : « Et maintenant il n'y a plus qu'à attendre. » Il était prêt à paraître devant Dieu dont il avait servi la cause jusqu'au dernier soupir. Et peut-être voulait-il dire aussi : « Et maintenant il n'y a plus qu'à attendre que Dieu vivifie l'œuvre commencée et ramène les Eglises divisées à l'unité de leurs origines (3). »

La clinique de la rue des Cendres, d'où le cardinal Mercier écrivait était la maison même où, en 1815, le duc de Richmond avait donné le bal de Waterloo.

La dictée terminée, Halifax et Portal revinrent dans la chambre où le cardinal reposait. C'est alors que celui-ci eut un geste d'une

(1) *Ibid.*, p. 24.
(2) Fonds Halifax : Lettre du 21 janvier 1926 du cardinal Mercier à l'archevêque de Canterbury.
(3) *Osservatore Romano* du 8 février 1926.

délicatesse infinie. Il tira l'anneau pastoral de son doigt et il dit à lord Halifax : « Vous voyez cet anneau, il porte gravés saint Désiré et saint Joseph, mes patrons ; saint Rombaut, patron de notre cathédrale. Il m'a été donné par ma famille quand j'ai été nommé évêque. Je l'ai toujours porté, bien que j'en eusse d'autres. Eh bien ! si je viens à disparaître, je vous prie de le recevoir... (1) » Halifax protesta, mais Portal intervint en lui disant : « Pour vous et pour Edouard (2). »

Tandis que lord Halifax et M. Portal étaient allés déjeuner, le cardinal demanda James, le fidèle domestique du vénérable lord et lui donna une dernière bénédiction. Avant de quitter la clinique, Halifax et Portal montèrent de nouveau dans la chambre du cardinal qui lui dit en montrant le ciel : « Nous nous reverrons. »

Dans la nuit du jeudi 21, Halifax repartit pour Hickleton. Le samedi 23, le cardinal mourait. « Offrez votre vie pour l'Eglise », lui suggéra le P. Van den Steen (3), son confesseur, qui l'assistait, et le cardinal inclina la tête. « Offrez-la pour votre pays et le bonheur de votre peuple. » De nouveau, il inclina la tête. Le nonce chuchota alors quelque chose au prêtre. « Offrez votre vie pour la réunion de toutes les Eglises chrétiennes. » Le cardinal inclina la tête trois fois (4), puis rendit le dernier soupir.

Les télégrammes de condoléances arrivèrent du monde entier. Le jour même de la mort de l'auguste prélat, l'archevêque de Canterbury câbla au chanoine Dessain : « Nous apprenons avec douleur que la vie terrestre du vénéré cardinal archevêque est arrivée à son terme. Nous remercions Dieu avec vous de ses longues années de service dévoué et héroïque et de ses efforts infatigables pour la cause de l'unité et de la paix (5). »

En ce même jour de la mort du cardinal, le 23 janvier, avant d'avoir reçu la nouvelle, M. Portal avait envoyé ces lignes à lord Halifax : « Vous avez reçu, j'espère, ma lettre d'hier. Elle a été écrite un peu rapidement, mais il me semble que je vous ai dit l'essentiel de ma conversation avec le nonce (6).

---

(1) M. Portal : *Le Cardinal Mercier et Lord Halifax*, dans *La Croix* du 2 février 1926.

(2) J. G. Lockhart : *Charles Lindley, Viscount Halifax*, part II 1885-1934, London, Bles, 1936, in-8°, p. 327. Après la mort du cardinal, le 29 janvier, cet anneau fut remis à lord Halifax par Mme Léon Mercier, belle-sœur du défunt. Lord Halifax le porta jusqu'à sa mort, suspendu à sa poitrine par une petite chaîne d'or. Il fut ensuite enchâssé dans un calice, donné par l'actuel lord Halifax à la cathédrale d'York.

(3) Provincial des Rédemptoristes.

(4) Halifax : *Catholic Reunion. A paper... together with an account of the last days of cardinal Mercier*, etc..., London, Mowbray 1926, in-8°, p. 28.

(5) Cf. le texte anglais dans G. K. A. Bell : *Randall Davidson archbishop of Canterbury*, Oxford, University Press, 1935, vol. II, in-8°, p. 1299.

(6) Il s'agit du nonce à Paris, Mgr Ceretti.

« En résumé, il m'a dit nettement qu'à son avis, les Conversations devaient continuer et qu'il le dirait à Rome. Il ne croit pas que le cardinal Bourne s'y prête sans pourtant s'y opposer si le Pape le lui demande. Mais il pense que nous ne devrions pas demander au Pape de prendre une initiative quelconque. D'après lui, nous devrions poser le fait de la continuation sous la présidence de quelqu'un d'influent. Le Pape alors laisserait faire. Mais quel homme influent ? Le cardinal Mercier était un colosse, m'a-t-il dit. Je l'ai prié de me donner ses conseils à l'occasion. Il m'a dit qu'il réfléchirait. J'ai tenu à ne rien dire qui put contrarier votre manœuvre à vous.

« L'après-midi, l'abbé Hemmer est venu me voir. Vous savez que j'ai grande confiance en lui. Je lui ai dit tout ce qui s'était passé. Il croit que le cardinal Bourne acceptera de s'occuper des Conversations, mais il croit aussi que, malgré toute sa bonne volonté, il sera débordé et que nos adversaires l'emporteront. Je suis de cet avis, vous le savez. Nous perdrions ainsi le bénéfice le plus net de ce que nous avons fait. Qu'on le veuille ou non, nous avons mis la question anglicane dans tout notre monde catholique contre le sentiment des nôtres en Angleterre, qui ont toujours voulu en faire une question anglaise.

« L'abbé Hemmer pense qu'on pourrait s'adresser à l'évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, un vieil ami de l'abbé Morel, que je connais bien. Peut-être aussi pourrait-on s'adresser à l'archevêque de Reims, le cardinal Luçon.

« En tout cas, allons bien doucement. Le moindre faux-pas pourrait nous être funeste. Dites-moi où vous en êtes et ce que vous pensez de tout cela.

« J'ai écrit un mot à Mgr Batiffol. Je me demande s'il n'est pas déjà allé à la nonciature.

« Il se fait toute une campagne en faveur de Merry del Val, que l'on peut considérer comme futur pape [...]. Pour le coup, je n'aurais qu'à demander l'extrême-onction et les Conversations de Malines, si elles existent encore, seront bien malades [...]. Que Dieu nous éclaire sur la conduite à tenir. Qu'Il vous éclaire, vous surtout, de qui tout dépend, qui êtes, selon le bon cardinal, le maréchal Foch de la manœuvre. Il me semble que nous devons attacher un grand prix aux avis du nonce. Il est du milieu et, si j'ose employer ce mot, du parti du cardinal Mercier et du cardinal Gasparri. C'est lui, de plus, qui a fait nommer Mgr Ratti

nonce en Pologne, origine de la fortune de Pie XI, et le Pape l'a toujours soutenu au milieu des grosses difficultés qu'il a eues. Je n'ai plus, il me semble, qu'à attendre votre décision. Adieu, mon cher ami, nous n'oublierons jamais cette matinée du 21 janvier. Combien douloureuse, mais d'une si grande beauté !

« P.-S. — Les journaux du soir apportent la triste nouvelle. Le cardinal est mort à trois heures. Il a encore entendu la messe ce matin avec conscience. Mais depuis hier soir, vendredi, il était en agonie, vingt-quatre heures après que nous l'avions quitté. Nous avons eu ses dernières clartés, ses dernières préoccupations, et vos lettres seront sans doute parmi les dernières qu'il aura signées. Dieu a été bon de nous donner cette consolation qui dédommage de bien des misères humaines (1). »

Deux jours plus tard, M. Portal envoyait quelques précisions nouvelles à lord Halifax : « [...] Notre presse est unanime dans son admiration pour notre vénéré cardinal. Et je crois que, dans le recul de l'Histoire, il apparaîtra encore plus grand comme homme et comme saint. Il est déjà canonisé par la *vox populi*, qui est bien ici la *vox Dei*. L'abbé Hemmer sort d'ici. Après entente, il est allé voir le nonce ce matin. Nous désirions surtout connaître son opinion sur certains de nos dignitaires.

« Il a été, bien entendu, d'une grande discrétion, mais cependant il résulte que pour lui si on peut continuer à Malines cela vaut mieux. En France, il aurait une préférence pour le cardinal Luçon, archevêque de Reims. Gardez le nom secret.

« Le nonce a déclaré très nettement que le Pape nous était favorable mais qu'à son avis, il ne fallait pas lui demander d'initiative, ce qui semble supposer qu'en ce moment une visite serait prématurée. L'abbé Hemmer écrit au doyen (2) à qui il doit une lettre. Il lui fait part de nos bonnes dispositions pour continuer les conversations là où ce sera possible.

« Comme successeur du cardinal, on parle de Mgr Ladeuze, celui qui devait présider notre réunion de Louvain. Le choix serait excellent pour nous... (3) »

Aux funérailles nationales, du jeudi 28 janvier, le roi Albert, le prince Léopold (4), le maréchal Foch, des princes, des cardinaux,

(1) Fonds Halifax : Lettre du 23 janvier 1926 de M. Portal à lord Halifax.
(2) Il s'agit du Dr Armitage Robinson, doyen de Wells.
(3) Fonds Halifax : Lettre du 25 janvier 1926 de M. Portal à lord Halifax.
(4) Monté depuis lors sur le trône sous le nom de Léopold III.

des généraux, des ambassadeurs, de nombreuses personnalités du monde ecclésiastique et laïque, aussi bien qu'une foule immense, suivaient le corbillard, attelé de quatre chevaux drapés de noir, et rendaient ainsi au cardinal Mercier un dernier hommage. Parmi les cardinaux, on reconnut le cardinal Bourne. Lord Halifax et le Dr Kidd, représentant l'archevêque de Canterbury, étaient également présents à l'enterrement, tout comme le chanoine Hemmer et M. Portal. Mgr Batiffol n'avait pas pu venir.

La perte était immense, mais la Providence ne devait pas tarder à donner au siège de Malines un digne successeur de l'illustre cardinal. Le choix tomba sur Mgr Van Roey. Cette nomination fut connue dès le mois de mars. Le président de la cinquième conversation de Malines s'imposait donc : l'ancien vicaire général du cardinal avait été présent aux quatre premières conversations, sa sympathie à leur égard était très claire, tout comme sa loyauté à l'égard de l'œuvre de son prédécesseur. Le 29 mars, en remerciant le cardinal Bourne de ses félicitations, Mgr Van Roey donna sur l'avenir des Conversations une précision qui fit grand plaisir à l'archevêque de Westminster : « Votre Eminence veut bien faire allusion à la part que j'ai prise aux affaires regardant l'Eglise en Angleterre. Je veux, dès maintenant, Lui donner l'assurance que je tiendrai à rester, à ce sujet, en contact étroit et en union de vue avec Votre Eminence. Je crois que les anglicans désirent avoir encore une réunion à Malines, mais rien n'est décidé, et je tiendrai Votre Eminence au courant (1). »

Dès cette époque, Mgr Van Roey était disposé à recevoir à l'archevêché, les participants des Conversations de Malines en vue de la cinquième conversation. Il prévoyait cependant après son sacre, plusieurs cérémonies à présider et un court voyage à Rome. D'après lui, il ne pourrait donc être question d'une réunion avant la fin de mai ou le commencement de juin. Entre temps, l'essentiel serait le compte rendu des anglicans (2). Le doyen de Wells le préparait. Halifax proposa des additions qui déplurent à Gore et à l'archevêque de Canterbury. Le Dr Frere et le Dr Kidd firent quelques suggestions et objections. L'archevêque de Cambrai, Mgr Chollet, proposa de montrer le compte rendu

(1) Ernest Oldmeadow : *Francis Cardinal Bourne*, London, Burns Oates and Washbourne, vol. two, 1944, in-8°, p. 391.
(2) Cf. Fonds Halifax : Lettre du 26 mars 1926 de M. Portal à lord Halifax.

anglican aux évêques de France en vue de gagner leurs sympathies (1).

On songeait à fixer la cinquième Conversation de Malines à la fin de juin quand une nouvelle, presque aussi désastreuse que la mort du cardinal Mercier, en ce qui touchait les Conversations, vint de nouveau plonger dans le deuil lord Halifax et enlever aux participants catholiques des Conversations un de leurs plus zélés collaborateurs. Depuis le mois d'avril, M. Portal était malade. Le 19 juin, par quelques lignes de M. Martel, un des jeunes protégés du lazariste, lord Halifax apprenait que la santé de M. Portal ne s'améliorait pas et qu'il ne pourrait se rendre à Malines à la date prévue. Le lendemain 20 juin, un télégramme faisait part à lord Halifax de la mort de M. Portal. Le vénérable vieillard en fut atterré. Dans ces simples mots, datés du 23 juin, il laissait comprendre sa douleur à son fils Edouard : « La mort de l'abbé assombrit tout. D'abord le cardinal, puis Portal, et le prochain devrait être moi-même, j'en suis sûr. La mort va toujours par trois et ce troisième rendrait le trio complet (2). » Et, dans un article nécrologique publié dans le *Times* du 25 juin, il épanchait sa douleur comme s'il faisait une confidence à un intime : « J'ai perdu le meilleur et le plus cher de mes amis, un ami qui se confiait à moi aussi implicitement que je me confiais à lui et dont la mort est un malheur irréparable [...]. »

A cause de cette mort, on dût encore reculer la date de la cinquième Conversation de Malines. Celle-ci fut définitivement fixée au 11 octobre 1926.

JACQUES DE BIVORT DE LA SAUDÉE.

---

(1) Cf. Fonds Halifax : Lettre du 14 février 1926 de lord Halifax à l'Archevêque de Canterbury. Déjà, le 14 mai 1925, Mgr Chollet avait montré combien il s'intéressait aux Conversations de Malines, dans une lettre pastorale qu'il avait adressée à ses fidèles. Celle-ci demandait des prières pour le retour à l'Eglise romaine des « orthodoxes », particulièrement de Russie, et des anglicans. (Cf. *Semaine Religieuse de Cambrai* du 24 mai 1925.)

(2) Fonds Halifax : Lettre du 23 juin 1926 de lord Halifax à son fils Edward. Il s'agit d'Edward Lindley Wood, premier comte Halifax, connu du vivant de son père (Charles Lindley Wood, deuxième vicomte Halifax, dont il est continuellement question dans cet article) sous le nom de lord Irwing, lequel a été vice-roi des Indes, puis successivement ministre de l'Instruction publique, chancelier de l'Echiquier, ministre des Affaires Etrangères et, pendant cette dernière guerre, ambassadeur à Washington. Il en a déjà été question un peu plus haut quand le cardinal Mercier a demandé à lord Halifax, l'apôtre de l'union des Eglises, d'accepter son anneau épiscopal.

KEATS
OU L'IMMORTALITÉ

Ci-gît un dont le nom fut écrit sur de l'eau.
(Epitaphe choisie par Keats.)

Avez-vous un soir pour John Keats ? Un soir seulement dans votre vie. Ne protestez pas. Vous le citez, vous le révérez. Vous savez que les manuels de littérature lui rendent hommage, que Shelley lui a consacré une ode, que Tennyson l'admirait, qu'Oscar Wilde aurait voulu être embrassé par lui. Peut-être connaissez-vous de lui ce qui subsiste de l'œuvre d'un poète romantique : quelques beaux vers intraduisibles, perdus dans un fatras de mythologie. Mais lui, le malade, l'amoureux, le demi-dieu qu'adoraient quelques amis, le mystique profane qui décelait partout l'esprit dans la matière, l'organisme ultra-sensible qui enregistrait les extrêmes de la souffrance et du bonheur, vous ne le connaissez pas. Byron et Shelley ont trouvé un Maurois ; je ne sais pourquoi, Keats n'a jamais eu un biographe de talent. Nul, jusqu'ici, n'a pris la peine de publier en langue française l'ensemble de sa correspondance, une des plus belles qui soient. (1) Pourtant ce jeune mort de vingt-cinq ans qui ne s'est confié à aucune religion attend de nous l'immortalité. Je ne veux pas dire : la gloire. « C'est une bohémienne », écrivait-il. Il ne la désirait que pour ses proches, « afin qu'ils pussent se sentir fiers de lui », ou comme un moyen d'atteindre de nouveaux amis inconnus. Il était né pour faire le plaisir de *happy few*.

De son vivant, Keats a connu cette atmosphère de dévotion

(1) Une traduction de cette correspondance par Mme Aliette Bemberg doit paraître prochainement.

privée. Des amis fidèles nous offrent, pour l'éclairer, leur flambeau. L'hostilité des critiques ne les avait pas ébranlés. Ils n'ont jamais douté de lui, de son éternité discrète, de sa survie en des élus. En leur nom, dans une lettre destinée à être lue à Keats, mais qui ne parvint qu'après sa mort, Leigh Hunt écrivait : « Nous porterons sa mémoire dans la partie la plus précieuse de nos cœurs et le monde s'inclinera devant ce souvenir. »

***

Ecartons un instant l'ombre que sa mort projette sur sa vie. On l'a trop peint comme un futur cadavre, comme un professionnel de la mélancolie. Ecrivons d'abord : il était ardent, inspiré, rayonnant. Sans doute, il a écrit une *Ode à la Mélancolie*. Mais ce n'est pas l'œuvre d'un neurasthénique. Il y peint les exquises interférences de la tristesse et de la joie. Ce poète sait goûter la force et la beauté jusque dans l'hostilité qu'on lui oppose :

> ... If thy mistress some rich anger shows,
> Emprison her soft hand, and let her rave,
> And feed deep, deep upon her peerless eyes. (1)

C'est un écho romantique de notre La Fontaine : tout lui était « souverain bien »,

> **Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.**

Un témoin écrit que ses yeux semblaient toujours fixés sur quelque spectacle glorieux. Je pense qu'il faut l'en croire. Mais des traits familiers, rapportés sans intention d'apologie, évoquent mieux encore son atmosphère. J'aime entre tous celui-ci : ses amis, dans leurs réunions, lui réservaient une place près de la fenêtre. Il pouvait ainsi, quand il le voulait, s'évader en pensée de la conversation. On lui en reconnaissait le droit. On savait qu'il était d'ici-bas *et* d'ailleurs. Son hôte lui offrait à choisir ses propos et les nuages. Cette place était la place d'Ariel.

Ses lettres, si vives, si spontanées, nous permettent d'imaginer sa conversation. Ecoutez plutôt : « J'espère que je ne me

(1) ...Si ta maîtresse montre quelque riche colère
Emprisonne sa douce main, laisse-la délirer
Et nourris-toi profondément de ses yeux sans pareils.

marierai jamais. Même si la plus belle créature m'attendait au terme d'un voyage ou d'une promenade, même si les tapis étaient de soie, les rideaux d'aurore, les chaises et les sophas rembourrés de duvet de cygne, même si la nourriture était de la manne, le vin au delà du *claret*, la fenêtre ouverte sur Windermere, mon bonheur ne serait pas si parfait que dans ma solitude, car au lieu de ce que j'ai décrit, il y a quelque chose de sublime pour m'accueillir à la maison, la plainte du vent est ma femme et les étoiles à travers les panneaux de la fenêtre sont mes enfants. » C'est le ton de Perdican ou de Fantasio.

Il brillait donc, sans admirer le brio. Il ne cherchait pas à faire « sursauter » mais à faire « sentir ». Si lord Bacon était entré dans son cénacle, disait-il, la conversation se fût aussitôt arrêtée. Comme tous les êtres profonds, il cherchait plutôt dans l'échange les moyens d'un enrichissement de la solitude. Les oppositions de personnes l'attristaient et lui semblaient mesquines. Il parle dans une lettre des reproches que s'adressaient l'un à l'autre deux de ses amis. Keats reconnaissait que les griefs étaient, de part et d'autre, justifiés. Mais à travers ces êtres imparfaits il considérait, en transparence, les forces supérieures qui les employaient comme instruments. Il n'était, ne voulait être attentif qu'à l'essentiel. Les entretiens qu'il préférait se nouaient autour de quelque présence impersonnelle : livre ou tableau. Les marbres rapportés de Grèce par lord Elgin furent quelque temps le centre de son petit groupe. Après les avoir vus, son ami Leigh Hunt s'écriait : « Puissent ces beautés prendre racine dans ma nature, leur essence s'unir à mon sang et circuler à travers mon être ! » Keats n'eût pas désavoué l'exclamation. De ces conversations du soir il écrit : « Nous nous donnions des ailes pour la nuit. » Ce n'est d'ailleurs pas dans un salon qu'il faut l'imaginer. Il était homme de plein air et l'on nous dit qu' « il frémissait dans les champs ». Lui-même confie à Severn, peu avant sa mort, que son plus grand plaisir aura été de voir pousser les fleurs.

De sa délicatesse, nous connaissons mille preuves charmantes. « Pourquoi les femmes souffrent-elles ? » avait dit un jour devant lui un de ses amis. La phrase resta fixée dans son esprit. Il pensait à tant de « beauté froissée » que « le chevalier errant le plus céleste serait incapable de guérir ». Ce respect pour les femmes n'avait d'égal que son mépris pour elles. Aussi

s'abstenait-il d'aller dans le monde, pour éviter de les insulter en pensée. Leur absence, disait-il, lui épargnait ce crime... Devant l'injustice ou la mesquinerie, « la forme de son visage changeait ». Il s'épuisait à trouver de l'argent pour ses amis. Il s'excusait auprès d'eux, quand ils étaient heureux, de gâter leur bonheur par sa maladie. C'était leur prêter ses propres sentiments. « La mort d'un autre, écrit-il dans une lettre, a toujours abîmé mes meilleures heures. » Quand sa mère ou son frère était malade, il s'interdisait toute distraction, il s'efforçait même de lutter contre son inspiration, qui lui apparaissait à cet instant comme une sorte de trahison. Veillons-le comme il a veillé.

***

Keats est le type accompli du mystique profane — un personnage qui effraie toujours un peu les prêtres des religions établies. Lui aussi a *vu* et rien ne saurait prévaloir contre cette vision. L'abbé Bremond, comparant le poète au saint, mesure la supériorité de celui-ci à son silence. Le poète, dit-il, perd son élan en essayant de le communiquer. Est-ce bien certain ? L'expression peut offrir un moyen de retrouver, en la perpétuant, l'émotion initiale. A un certain degré de perfection, le langage s'annule lui-même... Assurément, une certaine humilité manque au mystique profane. Il se proclame dévot, mais se comporte en dieu. Il croit voir autour de lui des formes qui attendent une signification. Les visages de chair sont des masques qu'il rend vrais en « construisant » des âmes à leur image. Après son passage, le monde est en ordre. L'extérieur et l'intérieur se répondent. Les apparences ne mentent plus... Les choses se prêtent mieux que les êtres à ce jeu. Aussi un Rilke leur accorde-t-il la préférence. « Essayez d'être près des choses, elles ne vous abandonneront pas... Presque toutes nous font signe, nous appellent pour être senties. » En apparence, ce poète se met au service des humbles, des silencieux, des déshérités. En réalité, craignant d'être troublé par les réactions spontanées des êtres libres, il cherche des esclaves. Les objets, surfaces lisses, lui renvoient sa propre image. Narcisse n'ose pas avouer qu'il s'adore lui-même.

Privé de la garantie d'un dogme, du contrôle d'un directeur, d'une ascèse personnelle, le mystique profane risque de s'aban-

donnér à un quiétisme de la sensualité qui, plus facilement encore que l'autre, prend le démon pour Dieu. Ou bien, s'il prétend réagir, c'est un autre abîme qui s'ouvre sous ses pas. Vers la même époque, les romantiques allemands tentent de diriger leurs rêves, jouent certaines musiques avant de s'endormir, se confrontent longuement à des miroirs et à des bougies. A certains signes, on peut conjecturer que Keats, s'il avait vécu, eût tenté de telles expériences. Il buvait volontiers du vin de Bordeaux, que les Anglais appellent *claret* et considèrent avec plus de vénération que nous, car il leur apporte un soleil qui leur manque. Il usa un temps du laudanum ; il en avait pris quelques gouttes avant d'écrire son *Ode au Rossignol*. Aurait-il, vers la trentaine, comme Arthur Rimbaud ou Edgar Poë, érigé en devoir « le dérèglement systématique de tous les sens » ? Il y eût alors résisté moins bien qu'un autre, car sa sensibilité, comme tous les instruments trop délicats, se déréglait aisément.

Pourtant, ce que nous savons de lui permet de croire qu'il eût triomphé de l'épreuve. Ce super-sensible restait profondément normal. Nous ne sommes jamais tentés de le classer médicalement, de le faire entrer dans un déterminisme. Il savait que les sens, quand une extrême attention les aiguise, finissent par livrer de cruels secrets. Les plus beaux rêves tournent en cauchemars. Alors, seul un progrès dans la connaissance peut rétablir l'harmonie première en « allégeant le poids du mystère ». Bien avant l'âge mûr, Keats a déjà reconnu la vérité de ce mot de Shakespeare selon lequel « *ripeness is all* » (1). A ses yeux, le détachement, le désintéressement, l'absence de toute réaction égoïste sont requis du poète comme du saint. S'il y a des ascètes de la sensation, Keats en est un. Il conclut donc par la sagesse, mais cette conclusion n'a rien d'une résignation ou d'une abstraction. C'est une sagesse ailée, qui triomphe des sens en restant proche d'eux, en leur empruntant quelque chose de leur séduction.

***

La femme était l'ennemie qui cherchait à lui prendre, pour les absorber en elle, ces « mille autres vies » qu'il vivait. Une timidité instinctive lui signale ce danger : « Quand je suis au

(1) La maturité est tout.

milieu des femmes, j'ai de mauvaises pensées, de la malice, du spleen ; je ne peux ni parler, ni me taire, je suis plein de soupçons, je n'écoute rien ; j'ai hâte d'être parti. » Mais sitôt parti il rêve d'elles : « Quand j'étais écolier, je pensais qu'une belle femme était une pure déesse ; mon esprit était un doux nid où l'une d'elles dormait, bien qu'elle ne le sût pas. » En 1818, Keats n'est plus un écolier mais le doux nid est toujours en lui et il y recueille une « beauté d'Asie », une « panthère » qu'il surnomme Charmian (1). Pour une fois, Keats se trouve dans un état d'équilibre parfait avec une femme. C'est que celle-ci se suffit à elle-même et ne lui adresse pas les demandes indiscrètes toujours sous-entendues dans la coquetterie. Elle est trop habituée au succès pour remarquer les hommages, et Keats est lui-même trop absorbé dans son admiration pour se sentir timide. Il vit *en* elle, dans l'éternité de la parfaite communion esthétique, au lieu d'établir *avec* elle des rapports éphémères et absorbants.

Cette sérénité n'a pas été atteinte dès l'abord. Charmian est entrée dans la correspondance de Keats d'une façon singulière. Dans une lettre à son ami Reynolds, il parle d'elle sans la nommer, comme d'un orage suspendu qu'une brise heureuse a dissipé. « La voix et la forme d'une femme m'ont hanté pendant ces deux jours... Ce matin, la poésie a vaincu... Je me sens soustrait à une peine nouvelle, étrange et menaçante et j'en suis reconnaissant. Il y a une terrible chaleur autour de mon cœur, comme un poids d'immortalité. » Keats a tort de se croire délivré. Peu après, une autre « forme » va venir le « hanter » : celle d'une jeune *flapper* de dix-huit ans, Fanny Brawne.

Il parle de sa Beauté avec une majuscule, comme si cette Beauté lui était à la fois inhérente et supérieure. (Lui-même accepterait d'être oublié par Fanny, si elle lui préférait un être plus parfait.) Il cherche à rejoindre à travers la jeune fille une Déesse entrevue. Il voudrait accepter l'incitation, non la limitation que le sexe lui propose. Il ressemble en cet instant au parfait amant socratique, qui laisse monter en lui le désir mais lui refuse tout accomplissement. Soyons précis : il déclare n'être pas assez riche pour épouser tout de suite sa fiancée ; est-ce là une raison suffisamment convaincante ? En tout cas, il juge

(1) En réalité, une créole, Miss Cox.

sa belle sans excès d'indulgence. C'est, dit-il, une « ignorante » qui « vole dans toutes les directions » et a des manières impossibles. De même, Benjamin Constant, après s'être roulé aux pieds de Juliette Récamier, écrit sur son carnet en rentrant : « C'est une linotte. » Mais ce dédoublement étonne moins chez un analyste et chez un joueur. Keats, plus généreux, oublie ce qu'il vient d'écrire et se mystifie lui-même. Il mentionne dans une lettre une amie que Fanny admire passionnément, au point de regretter de ne pas être elle. Or cette amie lui paraît un monstre. Si donc l'âme de Fanny était libre de choisir sa forme, Keats la fuirait aussitôt. Il pose les prémisses, mais ne tire pas cette conclusion.

Qu'est-ce donc qui l'a d'abord attiré vers elle ? Une particularité physique. Ils ont la même taille (1 m. 52). Cela affranchit Keats d'un complexe d'infériorité. En outre, elle est moralement informe ; il la construit et l'imagine d'autant mieux. Ce poète qui, nous l'avons dit, ne veut pas avoir d' « identité », n'en cherche pas davantage chez sa Muse. Un miroir qui reflète un fantôme : l'étrange jeu d'illusions ! De Shanklin, dans l'île de Wight, il lui adresse un message de triomphante indifférence. Qu'elle n'attende pas trop de ses nouvelles : il compose un poème et se sent au milieu d'une « charge de cavalerie ». Lui écrire le « décristalliserait ». L'imprudent ! Il devrait triompher en secret. Mais ne cède-t-il pas déjà, en écrivant ces lignes, au génie du sexe ? On déclenche toute la séduction d'une femme en lui disant qu'on peut se passer d'elle... Nous n'avons pas les réponses de Fanny, mais il est assez facile de les deviner. Dans sa lettre suivante, Keats parle de nombreux baisers : Fanny alarmée a rappelé au poète qu'il était un homme de chair. Pourtant, il se reprend encore et passe quelque temps sans la voir. L'amour n'est alors qu'un des intérêts de son existence — mais tout va changer brusquement.

***

Le soir du 3 février 1820, Keats entre comme ivre chez son ami Brown. C'est la fièvre qui l'égare. Ce frisson, cette lumière dans ses yeux manifestent une effrayante réalité : le poète se consume. Son pouls exalté l'élève à la hauteur d'une prochaine révélation. Cette nuit même apportera la tragédie dont il vient

d'arborer le masque. Keats est étendu quand le premier crachement de sang survient. Cette sinistre surprise dans la nuit, Thérèse Martin, la Sainte de Lisieux, l'a connue de la même façon. Elle conserve, sans l'éclairer, le mouchoir qui contient le secret de son avenir : « Comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et m'endormis paisiblement. » Ce consentement aisé à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, nous fait toucher le surnaturel. Thérèse peut attendre de savoir, parce qu'elle ne craint pas la mort. Keats réclame une bougie et sa lucidité d'expert ne lui laisse aucun doute : « Je connais la couleur de ce sang. C'est du sang artériel. Je ne peux pas m'y tromper. Cette goutte est mon arrêt de mort. »

L'imaginez-vous, comme son ami nous le décrit, « tout rose de fièvre entre ses draps blancs », écoutant en lui ce feu qui, dans quelques mois, aura fini de le ronger ? Vers la même époque un autre jeune génie, Evariste Gallois, couvre d'encre des feuilles de papier, toute une nuit, avant d'aller au duel où il périra. Rien de tel chez Keats. Dès le premier instant, la mort a été, en quelque sorte, derrière lui. « Quand finira cette vie posthume ? » demande-t-il au médecin qui le soigne. Il n'écrira plus guère. Sa jeunesse ardente débordait dans son chant ; la source est brusquement tarie. Auparavant déjà, entouré des cadavres de son père, de sa mère et de son frère, il savait qu'il devait mourir, mais ne le croyait pas. Maintenant, il a touché les barreaux : « Je ne chanterai plus en cage. » Aux adolescents, la mort apparaît comme un moyen de *donner* leur vie. Keats, comme bien d'autres, avait rêvé de faire ce sacrifice à quelque grande cause. Le voilà réduit à l'égoïsme des vieillards. Il vient de perdre, en quelque sorte, la propriété de sa mort. Naguère, il jonglait avec le mot : « Je voudrais jeter le dé pour l'Amour ou la Mort... Je voudrais boire sur vos lèvres un poison. » Ces phrases sont de peu antérieures au premier crachement de sang. Keats est pris au mot brutalement ; le Destin ne le consulte plus. Devant cette mort imposée il ne pourrait retrouver sa liberté intérieure que par l'acceptation sublime des croyants, et celle-ci lui est refusée. Il voit seulement le contraste de la mort glorieuse qu'il avait rêvée et de l'accident sordide qui le frappe. « Quelle différence entre la mort bouillante de Roméo et celle d'une grenouille dans le froid ! »

Sa vie est-elle donc finie ? Non, une autre vie commence... Il n'a d'abord annoncé à sa fiancée sa rechute que comme un épisode sans importance. Elle peut venir le voir ; il s'excuse seulement de devoir lui parler bas. On imagine le douloureux mensonge de l'entrevue. Il dit : « Ce n'est rien. » C'est que, s'il avoue la vérité, il va perdre cette femme. Il ne peut plus être pour elle le compagnon de toute une vie, il est brusquement devenu un passant : si elle ne l'abandonne pas, c'est lui qui l'abandonnera bientôt. Il est aussi un être dangereux, qui peut la contaminer, l'entraîner dans la mort. La veille encore, ils étaient seuls en scène. (Eux et ces amis avec lesquels il craignait de la voir flirter.) Maintenant, un personnage nouveau est entré, qui va dominer et bouleverser toute la pièce. Keats le cache encore d'un rideau, évite de le nommer. Mais il faudra bien enfin que la Mort fasse son entrée triomphante.

Quelques jours plus tard, dans une lettre franche et noble, le malade offre à sa fiancée de reprendre sa liberté. Elle refuse, et le recueille dans la maison de ses parents. Elle continuera à vivre sa vie, à sortir, à danser, mais en l'entourant de petites attentions et en ne le faisant souffrir que malgré elle. Pendant ce final tragique, elle va rester ce qu'elle a toujours été, une jeune Anglaise un peu gaie, un peu coquette, mais en somme fidèle — correcte et quelconque. Dans le rôle qu'elle joue, mille autres pourraient lui être substituées. Les lettres de Keats nous découvrent en quelque sorte impersonnellement l'histoire de l'Amour et de la Mort. Le parfait anonymat de Fanny nous permet de mieux voir cette vérité que Rilke répétait sans se lasser : « Tout ce qui dépasse une certaine médiocrité devra être finalement accepté, subi et vaincu dans la plus complète solitude. »

Keats ne peut plus écrire, ni lire, ni s'entretenir avec sa fiancée. Des événements infimes colorent sa journée. Il l'aperçue à travers la fenêtre. (Il y a toujours une vitre entre eux, maintenant.) Elle était en robe d'intérieur. (Bonne nouvelle : elle ne sortira pas aujourd'hui, elle lui appartiendra entièrement.) Elle lui a envoyé quelques lignes. Elle est venue lui dire un mot à travers la porte, en haut ce l'escalier. « Venez plutôt le soir, pour que j'aie quelque chose dont je puisse me réjouir... Ne restez pas plus d'une demi-minute. » Ces humbles demandes nous donnent l'échelle d'une vie de reclus. Un mot murmuré

remplace les baisers d'autrefois. C'est encore un sommet vers quoi tout le reste de la journée est une montée — et une sensation trop vive, qui suffit à épuiser le malade.

Keats découvre peu à peu que son extrême faiblesse est, psychologiquement, une force. Elle met tous les autres dans leur tort vis-à-vis de lui. Les psychiatres nous parlent de femmes abandonnées qui tombent malades pour reprendre un mari infidèle. La tuberculose offre à Keats le moyen d'une domination absolue que, bien portant, il n'eût peut-être pas réussi à imposer. Quand il donne de ses nouvelles, c'est avec un optimisme volontaire : il ne veut pas se laisser reléguer en dehors de la vie ; il reste un homme qui compte, qu'on épousera peut-être. Mais il n'en réclame pas moins, implicitement, les privilèges d'un mort. A ses amis, il prétend imposer son idole. Il écrit à Brown, à propos de Fanny : « Vous la trouvez pleine de défauts, mais pour l'amour de moi, pensez qu'elle n'en a pas ». Vis-à-vis de Fanny, il use de chantage. Plus il est atteint, plus il devient exigeant. Il attend qu'elle compense, en qualité, la quantité que le sort lui enlève. Elle lui *doit* de l'absolu. Qu'elle soit à lui « au point de mourir sur la roue s'il le désire ! » Qu'elle ne lui écrive pas si elle ne peut le faire « avec une conscience de cristal ! » Il n'a pas besoin seulement d'elle, mais d' « elle *chaste*, d'elle *vertueuse* ». Si elle peut sourire loin de lui, « elle ne l'a jamais aimé. » Il incite sa fiancée à lui dire toute la vérité, mais ce n'est qu'un piège. Si Fanny s'y laissait prendre, Keats, sortant de sa fausse indifférence, pousserait un cri de douleur qui rétablirait aussitôt son empire.

Elle n'est plus pour lui la jolie jeune fille qu'il oubliait si aisément à Shanklin, elle est l'Impossible, elle est la Vie qui va lui échapper. La santé lui est attachée, comme telle propriété magique à un fétiche. « J'aurais dû la posséder et je serais resté bien portant ». Elle est aussi une sirène dont il n'a plus rien à craindre : il ne pourra connaître avec elle ce bonheur qui féconde les femmes et stérilise les poètes. Sûr de n'être pas exaucé, il se laisse aller à la désirer de toutes ses forces. Mais pour elle il est déjà ce double menaçant qu'imaginaient les primitifs, autrement puissant qu'un vivant, dont les griffes essaient de l'attirer au tombeau et qui reviendra lui faire des reproches si elle l'oublie. Dans la dernière lettre de Keats, cette tension atteint son maximum. Il adresse à Fanny l'imprécation de Hamlet à Ophé-

lie : *Go to the nunnery, go* (1). Est-ce le cri d'un amoureux à bout de nerfs, qui ne tardera guère à rappeler sa bien-aimée ? Oui, mais pour la chasser encore. Ovide a dit tout cela d'un mot : « Ni avec toi, ni sans toi. »

***

A ce poète que les marbres méditerranéens ont inspiré, l'Italie est enfin imposée comme une potion amère. En d'autres temps, quelle inspiration n'y eût-il pas puisé ! Maintenant, tout est révolu. Ce pays enivrant lui paraît froid parce qu'il n'est emmêlé à aucun espoir. Seules les villes brumeuses où il a aimé, seule l'insignifiante Fanny, peuvent mettre en branle sa puissance émotive. C'est à peine s'il regarde les monuments de Rome. Mais d'ailleurs, s'il avait vécu, n'en eût-il pas été presque de même ? Les drames shakespeariens qu'il envisageait d'écrire eussent été animés par ses souvenirs d'adolescence, par Fanny ou par Charmian ; et la banlieue de Hampstead, qui perce déjà sous ses paysages odysséens, en eût définitivement triomphé. Le cœur d'un poète rend éternel ce qui l'a touché au temps de sa fraîcheur.

Dans le jardin du Pincio, Pauline Borghèse remarque un ami avec lequel il se promène. Keats en est choqué, et les deux garçons changent le lieu de leur promenade. Le poète est devenu ce puritain que le désir offusque parce qu'il ne peut plus en profiter. Des souvenirs le hantent. Naguère quand Fanny allait au bal, il se demandait :

> Who now, with greedy looks, eats up my feast ?
> What stare outfaces now my silver moon ? (2)

Ces vers sont émouvants, mais les cris de ses dernières lettres nous déchirent : « On a joué à la balle avec mon cœur... » ; « Oh ! glisser au fond de la terre au lieu de glisser dans vos bras... » « Ce qui me fait vivre me tue... » « J'en appelle à vous par le sang de ce Christ en qui vous croyez... » Ces cris mêmes sont enfin dépassés par son silence. D'Italie, il n'écrit plus à Fanny, et il nous faut imaginer dans l'infra-rouge de l'inexprimé les

(1) Va au couvent, va.
(2) Qui dévore maintenant d'un regard avide mon festin ?
Qui dévisage et profane ma lune d'argent ?

dernières affres de la jalousie. Muette, cette jalousie prétend encore tyranniser. Il en a prévenu d'avance Fanny : « Quand je serai à Rome, je vous verrai comme dans une lanterne magique aller et venir par la ville à toute heure. »

Son imagination ne se délivre plus par des créations : c'est l'asphyxie des artistes ; il en meurt aussi. Il ne verra pas ses œuvres s'entasser dans sa bibliothèque « comme le grain mûr dans un grenier ». Quelques années plus tôt, déjà, en présence des dieux de marbre rapportés par Elgin, il s'affligeait de se sentir éphémère, il écrivait dans un poème que « sa mortalité pesait sur lui comme un sommeil involontaire ». Or voici que ses paupières s'alourdissent : ce sommeil va venir. Désertion forcée, qui lui donne, pourtant, une conscience de coupable.

A l'approche de la mort, des êtres se spiritualisent, n'abandonnent plus enfin qu'une dépouille sans importance. D'autres se drapent dans la dignité du stoïcien. Keats s'avance offert, désarmé. On dirait qu'il cherche à mourir le plus possible. A l'approche de la dissolution, ce poète « sans identité » s'individualise violemment. Il ne cherche plus à communier, mais à dominer. La jalousie l'emporte sur l'amour. S'il ne peut manger son gâteau, il aura du moins la satisfaction d'en priver les autres. Faut-il jeter un voile sur des aveux « arrachés par la torture » ? On l'a pensé longtemps. Mais si nous aimons Keats, nous devons l'assumer tout entier. Cette extrême irritabilité est le revers d'une sensibilité merveilleuse. Nous n'avons pas le droit de les séparer. Nous devons savoir de quel prix se paient les dons du génie.

C'est une chose fragile que la personnalité ; les poètes le sentent mieux que d'autres. Promis à un demi-siècle de vie Keats rayonnait, épousait le monde. Condamné, il se laisse obséder par son malheur. Ce repliement est une réaction nerveuse irrésistible, qui ne l'engage pas. Quand il désire la mort, quand il supplie Severn de le laisser boire la bouteille de laudanum qu'il a emportée, c'est pour épargner à son ami des souffrances et des dangers — mais aussi pour échapper à une métamorphose, pour tuer « l'autre » qui a pris sa place. (Ainsi Al Hallaj parcourait les rues de Bagdad en criant : « Qu'on me délivre de cette maudite personne ! ») D'autres supportent mieux l'épreuve de la maladie ? Ne nous hâtons pas de proclamer leur supériorité. Peut-être souffrent-ils moins, peut-être perdent-ils

un corps moins précieux. Dieu seul peut sonder la profondeur du courage.

Naguère, autour de Keats, le monde entier était jeunesse. Maintenant il n'imagine plus autour de lui qu'une harmonie funèbre. Il est presque choqué à l'idée que son frère va bien ; il n'a même plus envie de se rétablir. Ses proches comprennent qu'il a franchi un seuil qu'il ne pourra repasser. Severn en vient à prier pour sa mort : après cette épreuve, « comment pourrait-il de nouveau être Keats ? » Et Fanny elle-même, quelques mois plus tard : « Si c'était en mon pouvoir, je ne le ramènerais pas ici-bas. » L'homme qui a surpris certains secrets doit disparaître. Tous, et lui-même, semblent d'accord sur cette condamnation.

Pour finir, le poète s'abandonne à toute une sorcellerie. Il n'ose plus tracer certains noms : celui de la Mort, celui de Fanny Brawne. Il les remplace par un trait — et ces mots aussitôt brillent seuls sur la page, de toute leur fulgurante absence. Il n'ouvre même plus les lettres qu'on lui envoie. Avant de mourir, il ordonne de déposer dans son cercueil la dernière missive de Fanny, change d'avis, s'y résout à nouveau. Severn exécutera cette dernière volonté. Quelle fin pour un amour, ce tête-à-tête éternel d'une lettre qui n'a pas été lue et d'un corps qui n'a pas possédé ! Keats pensait-il que le message de Fanny lui parviendrait dans un autre monde où il aurait assez de force pour la lire ? Ou bien ce voisinage n'était-il dans son esprit qu'une amère dérision ? J'y vois plutôt un rite magique qui figure et tend à réaliser un rêve, l'indication d'une possibilité d'échange qu'un univers harmonieux eût retenue.

23 février 1821. Tout est fini. Le fidèle Severn, « si longtemps battu dans les tempêtes de son esprit », va pouvoir dormir. Ce soir, Keats ne verra plus sa bougie s'allumer. C'était un moment souvent mentionné dans ses lettres, l'heure des souvenirs, des rêves, des spectres, d'une première mise au tombeau dans le lit, l'annonce d'une insomnie où la journée écoulée « luirait sur l'oreiller ». Naguère, il priait gentiment le sommeil de venir le délivrer :

> Turn the key deftly in the oiled wards,
> And seal the hushed casket of my soul. (1)

La mort l'a exaucé.

(1) Tournez la clef adroitement dans le pêne huilé
Et scellez la silencieuse cassette de mon âme.

***

Les grandes œuvres de Keats, celles où il eût corrigé ses imperfections, rejeté les influences scolaires, relégué au musée l'antiquité grecque, nous manquent. Mais eût-il jamais égalé dans une entreprise concertée les phrases, les vers ultimes qui lui ont été « arrachés » par la douleur ? Les métaphores vieillissent, les cris seuls traversent les siècles. Keats transpercé nous transperce. Ceux qui l'ont plaint sont morts et il survit.

Nous en savons aujourd'hui sur lui plus que ses amis (chacun ne connaissait qu'une part de son être), plus que Fanny (elle n'était pas de taille à le comprendre), plus que lui-même. Il vivait par l'imagination, avec une intensité excessive, les plaisirs terrestres qu'il allait perdre. Il éprouvait dans sa chair encore vivante les regrets éternels d'un mort qui ne sentirait plus rien. Nous rectifions ces erreurs d'optique.

A la différence de ses émules français, Keats, romantique plein de pudeur, n'a pas pris ses amours pour thème de son œuvre. Un seul de ses poèmes est teinté d'érotisme : le dernier. Il était alors en route vers l'Italie. Depuis une semaine, la tempête ramenait implacablement vers la côte anglaise le bateau sur lequel il venait de s'embarquer. On eût dit qu'il répugnait à franchir ce détroit qui allait être pour le poète un Achéron. Keats avait fait ses adieux à Fanny, il savait qu'il ne la reverrait plus, qu'il ne lui écrirait même plus. Cependant, l'Angleterre lui étant rendue à l'improviste pour quelques heures dans l'abri d'un port du Sud, il évoque une dernière fois sa fiancée et imagine, penché sur elle, une éternité de bonheur sensuel :

> Awake for ever in a sweet unrest
> Still, still, to hear her tender-taken breath... (1)

Ce bonheur-là ne pouvait exister que sous la forme où il l'a connu : par l'imagination, à travers la création poétique. Keats agonisant s'est décomposé plus vite que son amour. Il a oublié que la vie elle-même est instable et infidèle, déjà toute pénétrée de mort ; et que la femme était, profondément, son ennemie. Pourtant, ce qu'il regrette, il l'a connu — et refusé. En octobre 1819, en pleine santé, il s'abstenait volontairement

(1) A jamais éveillé dans une douce insomnie
Calme, calme, pour écouter sa tendre respiration...

de voir Fanny. « Je suis lâche, écrivait-il, je ne puis supporter le poids du bonheur. » Il disait alors en parlant des femmes : « Je leur donnerais plutôt une dragée que mon temps. » C'était écarter un avenir qui ne lui a pas été offert. Devenue inutile, cette défense tombe : Keats revient en mourant à l'illusion vitale.

Beaucoup d'hommes ne comprennent qu'après longtemps le sens profond de leurs actes. Dans une vie aussi brève que celle de Keats, le champ reste insuffisant. Seule la postérité dispose du recul nécessaire. Des pouvoirs nous sont conférés, que normalement le disparu eût exercés lui-même. Nous nous trouvons avec lui dans une sorte de rapport psychanalytique : il nous raconte sa vie dans ses écrits et ses contradictions s'apaisent en nous. Keats considérait la moindre indiscrétion comme une profanation insupportable. (Ce souci va, dans ses dernières lettres, jusqu'à la manie : il n'écrit qu'au dernier moment le nom de Fanny sur les lettres qu'il lui adresse, il frémit à l'idée qu'elle pourrait parler de lui avec un autre.) Cette « censure » nous signale les places sensibles où des problèmes se trouvaient *en lui* non résolus. Les lettres que Keats essayait si passionnément de dérober à *un* regard sont maintenant lues chaque année par des milliers de lecteurs. O miracle ! L'indiscrétion, en s'élargissant, disparaît. Il y a des choses qui ne peuvent être dites... qu'à toute l'humanité. Notre amour, notre compréhension intelligente dénouent aujourd'hui les complexes du poète. Eclairant l'un par l'autre l'ensemble de sa correspondance et l'ensemble de son œuvre, nous sommes en mesure de lui dire : « L'infidèle Fanny qui vous a torturé n'était qu'un spectre de la maladie. Votre mort était la condition de votre réincarnation. Tout est bien. »

Pour avantager leur héros, les premiers admirateurs de Keats l'ont représenté comme ayant été tué par la critique ou par un grand amour. Non, il est mort d'une contagion stupide, impersonnelle. Mais à qui considère attentivement sa vie, ce malheur cesse d'apparaître comme un pur accident. Il y avait en lui une fragilité fondamentale qui transformait le monde entier en menace. « Mon esprit, le plus inquiet qui se soit enfermé dans un corps trop étroit pour le contenir... » A défaut de la tuberculose, l'irritabilité nerveuse l'eût transformé en victime. Tout créateur prend sur sa vie pour donner à son œuvre. Keats a

vécu l'extrême de cette tragédie. Il y avait pour lui une option nécessaire entre la santé et le génie. Or, pleinement informé, il eût *choisi* d'être un bref passant immortel.

A ses plus hauts moments, Keats a pris possession du monde une fois pour toutes. Certains états d'âmes lui appartiennent, comme certains paysages, certaines lumières appartiennent à Corot ou à Cézanne. Tant qu'ils se reproduiront en nous, il continuera à vivre. Ceux qui connaissent l'indolence « miellée », qui goûtent l'automne comme un fruit « trop mûr », qui savent écouter des « mélodies silencieuses » (1) communient à jamais avec lui. Si différents qu'ils soient, ils peuvent se retrouver dans le fin paradis dont il nous a donné l'esquisse : « Les esprits partiront dans des directions contraires, mais ils se retrouveront en de nombreux points et se salueront enfin au terme du voyage. Un vieil homme et un enfant se parleront. Le vieil homme sera mis sur son chemin et l'enfant restera à réfléchir... »

« *Celui qui explore les formes et les substances droit jusqu'au cœur de leur essence ne périra pas.* » Quand Keats écrivait cette phrase, il imaginait implicitement une conscience capable de recueillir et de conserver son intuition, il faisait appel à nous, il nous engageait dans sa prétention sublime. En un sens, notre réponse vient trop tard. Il subsiste une distance infranchissable entre la douleur du poète et sa récompense. Les adulations de la critique posthume ne sauraient extraire les flèches empoisonnées qui pénétrèrent sa chair vivante. Les visiteurs qui se succèdent sur sa tombe ne mitigent pas la solitude qui s'était établie autour de son lit d'agonie. (Severn s'enorgueillit d'avoir sauvé ses cris ; sans lui, dit-il, nul ne les eût entendus.) Pourtant ce mourant lui-même n'eût pas jugé négligeable la réponse de la postérité. Notre indifférence ferait de lui, rétrospectivement, un personnage manqué. En revanche, notre culte prolonge sa vie trop brève. Il se fond avec elle dans une sorte d'unité supérieure. L'aventure posthume de Keats est un chapitre essentiel de sa biographie. Nous y jouons un rôle actif, mais qu'il nous a attribué d'avance. En un sens, il nous a (par son œuvre) créés pour le comprendre. A cause de cette étrange solidarité, il nous apparaît comme un homme qui n'a pas retiré son enjeu, et *pour qui quelque chose peut encore être fait.* Keats, s'adressant aux « bar-

(1) *Heard melodies are sweet, but those unheard*
Are sweeter...

des » du passé, leur disait : « Vous avez laissé votre âme sur la terre. » A notre tour, nous le disons de lui et d'autres s'en sentiront rassurés.

Ce patron des tuberculeux et des esthètes, ce saint des incroyants est aujourd'hui adoré dans des jardins et devant des marbres. Des couples en voyage de noces se recueillent devant cette tombe sans nom qui, dit Landor, « saisit plus que les ruines de Rome ». Des pèlerins frissonnent dans cette grotte de Fingal où le poète fut frappé d'un froid fatal. Peut-être, dans des églises, des flammes perpétuelles lui sont-elles vouées secrètement par les dévots d'un double culte. Il nous a d'ailleurs indiqué des rites pour communiquer avec lui. Chaque dimanche, à dix heures, quelle que fût la distance qui les séparait, son frère George pouvait le retrouver en lisant un passage de Shakespeare. Aujourd'hui, des amis séparés se retrouvent en Keats lui-même.

Dans son chef-d'œuvre, l'*Ode à l'urne grecque*, il montre des personnages délivrés par leur créateur de leur propre destinée et capables de délivrer les autres. (Il pouvait en témoigner, car l'élaboration de ce poème lui permit de dominer la tristesse que lui avait causé la mort de son frère.) Keats est l'artiste qui se sauve lui-même. « La mortalité est tombée de lui comme un vêtement. » (1) Cette seconde vie est la vraie. Mais elle dépend de nous. Elle pourrait s'éteindre si nous n'en transmettions pas la flamme. Nous nous trouvons garants d'une immortalité pathétique et contestée. Un jeune condamné attend de nous le renouvellement indéfini de son sursis. Peut-être d'ailleurs le célébrons-nous encore quand nous croyons l'oublier. D'avoir été aimés par un pur poète, les marbres et les fleurs conservent un éclat particulier. Même à notre insu, nous les regardons comme il les regardait. Tel est peut-être le sens profond de l'épitaphe romaine. On n'y a vu que l'expression de son amertume. C'était aussi l'affirmation d'une foi panthéiste. Le poète peut disparaître, sa présence subsiste. L'eau où son nom s'est effacé témoigne encore pour lui.

ALFRED FABRE-LUCE.

(1) Murry applique ces mots aux personnages de *l'Urne grecque*.

MERCI, SOLEIL !

— Huit heures, dit le vieux Jérôme Tastra, maître du logis.

— Huit heures, répond Marie Tastra, femme de Jérôme.

Soir de mai. Toutes les portes sont ouvertes, celles des maisons, celles des cœurs et celles des jardins. Ici, deux colombes dorment sur le rebord d'une chaise au milieu d'un jardin de dix mètres carrés aux grillages accablés de fleurs, où ce vieil homme et cette vieille femme préparent leur repas du soir avec des gestes anciens. Une odeur de lapin sauté et de courgettes niçoises se mêle à d'autres parfums composés d'un mélange de fleurs — si chaudes, ces odeurs, qu'on les saisit à pleines mains.

— Bien content d'être l'été sous la pinède depuis que je ne pêche plus, dit le vieux Tastra en vidant sa pipe (opération d'une telle délicatesse qu'il y faut une bonne patience et un savant index.)

— Tout est prêt, déclare la femme qui noue un grand mouchoir orange sur ses mèches grises. Il y aura le petit vin de Porquerolles avec le lapin, et du marc des Iles d'Or pour l'après-dîner Où est le fils ?

Ils attendent le fils, longtemps. Les deux frères Amandolèse sont passés, retour de la digue, en souhaitant la bonne nuit avec un rire de dents blanches. Le vieux Raphaël Rognone, qui a perdu femme et garçon l'an dernier et n'a plus toute sa raison, est apparu à sa minuscule fenêtre fleurie et il a demandé comme tous les soirs, en ricanant, des nouvelles du fils Tastra. Sa tête rase et tannée aux yeux creux est toujours là, rêvasseuse et maudite, encadrée de géraniums rouges.

Enfin, voilà le fils... Il a poussé la grille du jardin, et paraît songeur. Il est fluet, vêtu d'un pantalon de flanelle et d'une chemise de tennis. Car Justin Tastra est un petit monsieur et porte un bracelet-montre à son poignet blanc.

— Adieu, drollé ! dit Jérôme en guise de bienvenue.

Marie Tastra dispose les chaises, installe son monde et sert le repas. Justin les déconcerte : maigre et blond, de peau douce, avec des yeux verts un peu égarés, des lèvres trop rouges. Le vieux Tastra a voulu l'envoyer « dans les écoles » pour qu'il devienne ingénieur. Il en est revenu vaguement poète et sérieusement malade. Dix-huit ans. Nanti de quelques diplômes et d'un voile au poumon droit, si bien qu'il doit ajourner ses études et prendre du repos. Le vieux Tastra en conçoit une humiliation très vive. Quant à la mère, elle est bonnement contente d'avoir à soigner son garçon, mais un long apprentissage de l'obéissance l'a conduite à n'émettre point d'opinion.

Ils mangent donc, et sans mot dire : le fils est taciturne et les vieux sont à l'âge où l'on écoute, ici... Mais lapin, courgettes, vin gris ni marc des Iles d'Or ne tentent le maigre appétit de Justin, cependant que la mère se désole et que le vieux Tastra regarde fixement, sur le front pur et laiteux de son fils, une veine bleue.

Justin consulte son bracelet-montre. Dix heures. La nuit est venue... Il étouffe une petite toux sèche et se lève avec un remerciement poli à l'adresse de ses parents, qu'il embrasse en hâte.

— Bonsoir ! Bonsoir...

Les vieux se regardent.

— Envolé ! dit Mme Tastra. Où s'en vient-il comme ça, de nuit ?

— Courir les filles ! répond le vieil homme, mais sans conviction, avec un pauvre sourire qui essaye d'être égrillard.

Que ne donnerait-il pour avoir un garçon à la profonde poitrine et aux amours tyranniques, comme ce fils de Virginius Pellegrin qui, à seize ans, jouait déjà les jeux d'amour. Justin qui n'est pas même assez vigoureux pour « faire un ingénieur », sera-t-il un jour capable d'être un homme ?

Il s'agit de donner le change aux autres : Jérôme Tastra se plaît à répandre la légende d'une mystérieuse intrigue dont son fils serait le Don Juan. Il sème le doute dans l'esprit de la vieille Marie. Puis il ajoute — car il n'use du provençal qu'en artiste et pour ciseler un proverbe :

— Bien, le garçon s'amuse comme je faisais, Marie. Et ne te frappe point ! *Chasque toupin a trovo sa cabucello...*

Et comme la vieille femme reste là, bras ballants, vaguement incrédule, Tastra s'irrite. Oh ! lentement, avec l'antique humour

méridional, et comme on s'irrite à dix heures du soir au fond d'une pinède qui garde encore dans son ombre les haleines du soleil :

— Tu ne balayes pas, Marie ? Remue un peu voir... *As commo lei filho de Toulon... Fas lou mitan, é leisses lei cantoun !*

***

Cependant Justin marche vite dans les sentiers, une fleur d'or entre les dents, et chantonne pour les étoiles. Il monte la colline, mains aux poches, heureux, trop heureux de s'égarer dans le soir. Et que voulez-vous que deviennent les âmes du soir quand la nuit les évente avec des palmes fraîches et qu'elles sont fatiguées de dormir ? Elles deviennent folles ! Elles quittent leur corps, les âmes, et vont se perdre dans le bleu du monde, frappées de la joie comme d'une arme sans pardon.

De sa voix grêle et pure, Justin chante. Et le ciel est une sombre mer qui vient battre sans colère les rivages nocturnes. Le garçon y nomme les îles de pureté, les petits astres en forme de larmes qui sont à l'horizon des géants de lumière. Et l'anxiété saisit Justin, qui sait maintenant que le monde est trop grand. Pourquoi ne pas lui laisser, du moins, la chance de croire à la modestie des étoiles ?

Justin saute une barrière. Avec le sentiment d'être coupable, il entre dans la nuit chaude d'une pinède — la pinède interdite et sacrée de l'*Oustau dei Enfantoun.* Une voix chuchote :

— C'est toi, Justin ?

La grande fille sort de sa cachette, derrière deux palmiers. Silencieuse elle approche, enlace Justin de ses bras nus. Elle est musclée, tendre, et Justin s'abandonne sans d'abord lui rendre les baisers qu'elle appuie sur sa bouche. Elle le roule dans les caresses, comme la mer. Et comme la mer elle a dans sa joie un halètement doux, mais elle ne parle pas. Quant au petit, cet amour de proie le suffoque.

Michelle n'est pas apaisée. Elle lui mordille l'oreille tandis que de ses lèvres s'échappe, par lambeaux, la litanie monotone de l'amour. Mais ils ne connaissent entre eux que les baisers, car la fille est vierge et le garçon est lâche. Quelques jours après l'arrivée de Justin ils se sont connus sur la plage de soleil, et depuis une semaine se retrouvent le soir dans la pinède, comme des bêtes qui voudraient accomplir l'ordre des lois

La sève de la fille a complètement grisé le petit, belle et haute, avec ses épaules nues qui sentent l'amour, sa tête dorée et ses yeux sombres, sa chevelure puissante comme un feuillage. Elle s'amuse. Elle prend à l'enfant qu'elle accable et domine, sa tendresse, les plaintes qu'elle lui arrache dans la nuit. Comme elle s'amuse, avec la carcasse légère de Justin dans ses bras nus et tout le bleu de cette âme qui lui reste au bout des doigts !...

***

Le lendemain, Justin, levé à neuf heures, descend sur la plage et se distrait paresseusement à lancer dans la mer des cailloux ronds, des galets où passèrent mille et mille fois de mystérieuses lèvres d'eau... La fatigante joie tourne déjà devant ses yeux comme une roue. Dans ces climats flamboyants de midi la sagesse est le seul fruit rare, et c'est pour les yeux des imaginatifs, des fiévreux, des poètes, des anxieux, une tapisserie de chimères qui flotte dans le ciel.

La lumière est crue, la chaleur se propage en ondes de sommeil sur les âmes et les choses. Ce paysage de terre, de ciel et de mer semble découpé au ciseau dans une grande page lumineuse, par un enfant adroit et sans tendresse... Il n'y a plus de douceur dans les fleurs d'ici, mais un vertige d'odeurs, plus de sentiment dans la mer, sereine et bête comme une femme qui n'aime pas.

On divague. On s'égare ici dans des temples merveilleux qui ont des frontons d'azur et des chapiteaux de soleils et dont on peut crever la voûte d'un coup de tête, pour voir le ciel. On chante de belles chansons où il est question d'amours éternelles et de fidélités et l'on se balance d'une aile sur l'autre au-dessus d'un gouffre. On dit des bêtises enroulées de rêve, on vit par les yeux, on n'a plus de poids... Fous ! d'une folie végétale qui apparente un homme aux races d'arbres et aux peuples de fleurs. Et voilà, créatures ivres à la recherche de leur âme, arbres hauts ou mouettes à longues ailes, faunes ou fous, perdus, perdus, tels deviennent les hommes que la lumière a surpris quand ils croyaient rêver d'elle.

Oh ! gens du Nord ! Justin n'est point fait pour ces violences de Midi, lui qui a toujours vécu dans les angoisses de la joie ou les angoisses de la peine. Sa vocation ? Ecrire. Mais il ne peut. S'il suffisait d'avoir une âme inquiète de musique pour écrire...

Sur le sable, il chante. Il est déjà fatigué du jour. Mais il chante un vieil hymne qui remercie le bleu du ciel :

J'ai dans mon cœur la jeunesse du monde,
Pour être aimé, j'ai ma tête blonde,
Merci, soleil ! MERCI, SOLEIL !

Las cependant de se rôtir le ventre au gril du sable, il s'assied et tourne le dos à la mer. C'est alors qu'il voit, au hasard d'un coup d'œil, un couple passant le long de la plage sur la route de Tamaris. Une des silhouettes lui est connue : Michelle... Est-ce bien elle ? Retenu au cou par un élastique, son grand chapeau de paille a glissé sur ses épaules. Elle semble une amazone portant un bouclier rond. C'est bien elle... Aux côtés de Michelle, un garçon brun qui a des muscles et qui rit ! Le cœur de Justin s'arrête de battre. Car voici que Michelle et le garçon s'enlacent, sans voir qui les regarde. Trois fois en trois pas, comme des fous aveugles, ils s'embrassent. Puis ils s'éloignent sur la route.

C'est fatigant, la vie... Assommé, Justin reste prostré une heure sous le dangereux soleil. Les yeux clos, il revoit obstinément — il ne pense pas, *il voit* — l'image de Michelle, cette manière qu'elle avait de renverser son visage. Il se lève enfin, rentre où ses vieux l'attendent. Il se met à table avec eux et ne mange pas. Pour le faire rire, le vieux Tastra lui tire les oreilles et lance vainement un jeu de mots rutilant :

— *Aï lei oureillio commo lei aï !*

Le dîner s'achève. Inquiets, le père et la mère Tastra se taisent. Et Justin regarde machinalement l'heure à son bracelet-montre, avant de fuir... Il se lève sans mot dire. Il sort. C'est maintenant qu'il va marcher vers les rochers ruisselants de Saint-Elme afin d'être seul et cherchant, pour son âme qui a soif, des larmes, comme un point d'eau. Il s'en va donc à travers la pinède, marche encore et dépasse la digue où des pêcheurs réparent leurs filets.

Il trébuche parmi des rochers. Enfin il se hisse sur un gros caillou brûlant baigné d'eau, dans la lumière délirante qui rayonne d'un soleil de désert, blanc comme du métal. La mer est indifférente et le ciel est indifférent ; tout évoque d'impitoyables calcinations. Deux enfants au visage cuit, dont les maillots de bain sont des haillons, viennent clapoter un instant au pied du roc en se jetant à la face des injures aiguës et de petites pierres sèches. Puis ils s'en vont.

Le ciel et la mer ont des proportions angoissantes et Justin voit s'élargir la solitude. On ne peut pas invoquer les infinis, les choses énormes, quand on est triste. Au sommet de ce monde-là, celui de la mer et du ciel, il y a une sorte de sourire éternel qui est le signe mystérieux de la force et qui hante les espaces depuis les origines. Depuis les temps anciens où les planètes se brisaient comme des perles de verre. Rien n'a changé. Lentement la mer et le ciel tournent l'une contre l'autre leurs meules dures et bleues où les faibles ont le sort des planètes éclatées. C'est la Loi.

Justin est seul. Il grille. Michelle doit à cette heure se laisser embrasser par le rival et du bleu de la mer se lève, verte comme le dos d'un monstre, une vague après une autre vague.

Machinalement, Justin chante son hymne : *Merci, Soleil !* Mais il s'arrête net de chanter, et la colère le saisit brusquement. Stupidité du ciel et de la mer, bêtise de ce canoë vert qui s'éloigne sur l'eau en direction des « Deux-Frères », bêtise des baisers et bêtise de Michelle. Que reste-t-il, mon Dieu ? La lumière ? Il suffoque de colère et secoue sa rage parmi les rochers, se tordant les mains, avec des hoquets de sanglots sans larmes.

Une quinte de toux assez violente. Puis les larmes viennent et durent jusqu'au soir.

***

Le rival n'est qu'un touriste — un passant. Il habite une pension de famille, ombreuse et fleurie, du côté de Mar-Vivo. Il rentre le soir par un petit chemin qui se faufile entre les villas peintes. Justin sait tout cela parce qu'il espionne avec un instinct sûr.

Justin est venu, le soir du premier jour de tristesse, à la pinède sacrée, et il y a trouvé deux ombres au lieu d'une. Il s'est enfui, la mort dans le cœur. Le lendemain, sur la route de Tamaris, il a vu encore « les deux », Michelle et l'autre, s'embrasser à pleine bouche avec une épouvantable soif.

Il est sept heures du soir. C'est la quatrième nuit de désespoir qui commence. Dans quelques minutes va passer le rival, seul, et Justin l'attend, caché derrière un pan de mur et tenant une grosse pierre plate dans sa main. Comme l'ennemi chantonne la chanson de Magali, Justin l'entend venir, et il le hait. « *O Magali, ma tant ama-a-do !* » Le rival débouche enfin du sentier. « *Mete la testo au fenestroun...* » A quelques mètres, Justin lui envoie de

toutes ses forces la pierre, en visant à la tête. La pierre manque son but.

Justin, qui s'est démasqué, n'a que le temps de voir l'adversaire bondir sur lui. Il est saisi par de puissantes mains et quatre ou cinq soufflets retentissants l'étourdissent. Pitoyable comme un pantin, il tombe en travers de la haie et s'empêtre dans les branches des arbustes épineux.

— Qui tu es ? Vaut mieux répondre, tu sais. Ou bien je vais recommencer...

— Justin Tastra.

— Ah ! C'est toi, Justin, c'est toi, le barbeau ? Sans blague !... Tu sais que t'es pas gentil quand tu fais des grimaces. Maintenant, ça suffit, assez rigolé. Je pense que tu as compris, mignon ?

Le grand s'approche de Justin qui ne bouge plus et lui passe par raillerie sa large main sous le menton. Puis en sifflotant il continue son chemin : *Ei plen d'estello, aperamount...*

La vie, c'est cela, n'est-ce pas ?

Les larmes viennent tout de suite aux yeux de Justin, la colère bégayante et la honte. Il se relève, la main à la joue.

Une prière monte en lui avec des larmes. « Quand ma détresse va plus loin que je ne pouvais même l'imaginer, qu'est-ce que vous faites de votre croix, Seigneur ? »

L'église n'est pas loin. Le ciel est vaste où Dieu ne se montre que dans sa gloire. Mais au fond d'une église il se fait homme, sous une voûte qui n'a pas d'étoiles. Justin s'approche de l'église, tourne la poignée de la porte. La porte est fermée.

« Oh ! Oh ! là là... Oh ! » La tête dans ses mains, Justin jette une plainte continue, à voix basse, et s'en va en trébuchant. Il se dirige vers la mer qui répète au bord des roches la même belle phrase sur la mort. « Je vais me tuer, pense-t-il avec un sourire. Ils n'oseront tout de même plus s'aimer. »

Au bord du promontoire — quinze vilains mètres de chute en perspective sur un caillou éventreur trempé de vagues — il regarde la mer et l'orgueil l'envahit. C'est sublime... Et puis, après une contemplation sévère, hautaine, il se met à trembler de tous ses membres... « Est-ce que j'aurais peur ? »

Quelques minutes d'hésitation au cours desquelles il prend la mesure de sa lâcheté. Il renonce et s'éloigne du bord ; ses doigts tremblent encore de peur.

Justin rentre. Pas de dîner ce soir, pour lui. A ses parents qui

ne comprennent pas, il dit bonsoir, et va se coucher. Il se déshabille lentement. Le désespoir s'est fermé sur lui. La mer au loin roule et roule le silence comme un galet, et Michelle embrasse l'autre dans l'ombre des pins qui sentent la résine. C'est la Loi.

Justin se couche. Une quinte de toux le saisit. Déchirante, râlante. Elle cesse et reprend. Le garçon enfouit sa tête dans son oreiller pour que nul ne puisse entendre, et il tousse, les membrures secouées par la tempête — longtemps. Dans une convulsion la toux prend fin et Justin, sans allumer la lumière, crache à plusieurs reprises, crache au hasard dans la nuit de sa chambre. Le visage grave du médecin qui l'examinait lui revient en mémoire. Sa tête repose sur l'oreiller, comme sur les aiguilles de pins doit reposer la tête de Michelle qui abandonne son corps pour la première fois. Justin respire avec un peu de gêne, essaye de ne pas penser. Un sourire vague sur les lèvres, il chantonne le vieux refrain :

Merci, Soleil !

Sa bouche entr'ouverte s'appuie sur le drap en guise de baiser, car il sait maintenant qu'il a sa chance de mourir. Et le sommeil vient sur lui.

MICHEL DE SAINT-PIERRE.

APRÈS L'EMPRUNT

L'emprunt a été un succès. Nous ne possédons pas, au moment où nous écrivons, ses résultats définitifs, mais il est assuré que l'Etat y aura trouvé nominalement plus qu'il n'espérait, c'est-à-dire plus que les 100 milliards inscrits sous cette rubrique dans ses prévisions de recettes. Evidemment la formule imaginée par M. le Ministre des Finances était particulièrement séduisante : le propre d'une conversion avait toujours été jusqu'à présent de réduire l'intérêt des rentes ; cette fois elle aboutissait à le majorer fortement, mais il est vrai qu'on devait bien cela à l'épargne fidèle laminée de toutes les manières depuis quatre ans. Aussi bien a-t-elle usé de cet avantage en doublant sa mise, c'est-à-dire en apportant de l'argent « frais », en conformité du mécanisme et du but principal de l'opération. Il y aurait beaucoup à dire sur la fraîcheur *d'une partie* de cet argent frais, qui, sous forme de dépôts bancaires ou en pension dans diverses caisses publiques, prêtait déjà à la Trésorerie un concours direct ou indirect. Cette considération n'empêche pas que le gouvernement, ayant eu le courage de faire appel à l'épargne libre, a été entendu. C'est là un tournant dont il faut mesurer l'importance : depuis la libération et l'emprunt à qui elle donna son nom, nous n'avions assisté qu'à une morne succession de « sacrifices exceptionnels » et d'emprunts forcés. Il faut être attentif à ce que cette politique ne décelait pas seulement un certain manque d'imagination mais que, pour quelques doctrinaires, elle était en effet une politique. Le « planisme » totalitaire professe que l'équipement lui-même doit être financé par l'impôt et l'épargne forcés, seuls capables de provoquer une redistribution harmonieuse des disponibilités en conformité de ses arrêts. De ce côté-là, un échec de l'emprunt eût été accueilli à la fois comme une vérification et un encouragement. Pour cette raison seule, il convient de saluer ce premier succès de la liberté.

Cela dit, qui devait l'être, faut-il accueillir l'événement avec transport, y discerner le terme de nos difficultés, une étape décisive de notre redressement ? Nous n'irons pour notre part ni aussi vite ni aussi loin. Outre sa signification sur le plan des principes, le principal avantage de l'emprunt est de ménager un répit qui permette de l'exploiter ; il n'est pas une fin en soi : il n'a de sens que s'il est un commencement.

***

Sans vouloir assurer le rôle ingrat du personnage sarcastique que la tradition de l'ancienne Rome plaçait derrière le char du triomphateur en marche vers le Capitole pour lui rappeler de temps à autre la précarité de la condition humaine, on peut tout de même observer que les 100 et quelques milliards, fruits d'un emprunt heureux, sont peu de chose auprès des 2000 milliards qu'atteindra cette année — si tout va bien ! — le total des dépenses publiques. On se permettra même un autre rapprochement : l'an dernier, à pareille époque, M. René Mayer, par un vigoureux emploi du « croc à Phynances », s'était assuré une marge de disponibilités, de peu supérieure à celle que vient de se procurer son successeur : il en résulta une période de stabilité, à quoi succédèrent un été fiévreux et un automne qui manqua d'être catastrophique. On vient de dire le progrès considérable que marquent les procédés de M. Petsche sur ceux de M. Mayer, mais il est essentiel que le progrès ne s'en tienne pas là, c'est-à-dire que le répit ainsi obtenu soit cette fois utilisé à extirper les causes permanentes d'une maladie financière dont nous ne connaissons que trop bien les périodiques récidives.

Où en sommes-nous à cet égard au lendemain de l'emprunt ?

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous écrivions ici au début du mois dernier (1) des conditions dans lesquelles avait été établi ce qu'on pourrait appeler le programme financier de 1949 et qui ne mérite pas encore le nom de budget. Nous rappellerons seulement que le gouvernement a dû finalement borner ses ambitions au vote de *maxima* de crédits globaux, dont, de surcroît, 75 pour 100 pour les crédits ordinaires et 50 pour 100 pour les crédits d'investissement, étaient provisoirement déclarés bloqués jusqu'à nouvel

(1) Voir *La Revue* du 1er février 1949.

examen. Restaient d'autre part en suspens tous les problèmes fondamentaux dont, en août dernier, à la requête du bref ministère Marie-Reynaud, le Parlement avait lui-même décidé qu'ils devaient être résolus avant le 1er janvier : réforme fiscale, statut des entreprises nationalisées et de la Sécurité sociale, revision du plan d'équipement, etc... Les premières semaines de l'année devaient être employées à combler ce retard.

Théoriquement, si l'on peut dire, le gouvernement s'est trouvé exact au rendez-vous : il a déposé des textes nouveaux et « noirci » ceux qu'il avait déposés en blanc. Nos lecteurs savent comment la réforme fiscale a été mise en vigueur par décret pour la commodité du fisc, tout en restant soumise à la sanction parlementaire ; assailli incontinent par trois cents amendements, le texte ministériel a été remanié pour tenir compte d'un certain nombre de ces derniers. Un projet de statut des entreprises publiques a été déposé, si le projet de réforme de la Sécurité sociale affronte encore péniblement les organismes consultatifs. Le gouvernement a, d'autre part, étudié un programme circonstancié des investissements de 1949 et, à la suite d'engagements pris en décembre, la répartition par ministère de 50 milliards d'économies destinés à faire rentrer dans la limite des *maxima* les dépenses des services civils.

En fait, à l'exception du programme d'équipement et de reconstruction, aucun de ces textes de base n'a été discuté et par conséquent adopté. Tel est l'effet, à un certain point de vue paradoxal, de la « trêve de l'emprunt ». Comme il est trop certain que le gouvernement ou tout au moins sa majorité ne sont pas entièrement d'accord sur la solution de quelques-uns des problèmes-clés ci-dessus énumérés, il a paru désirable d'écarter le risque de divergences ostensibles capables d'impressionner défavorablement l'opinion. Il se trouve en outre que cette « remise » va être prolongée par le fait que la fin de la « trêve de l'emprunt », coïncidant avec le commencement de la campagne pour les élections cantonales, on ne peut pas espérer, dans la meilleure hypothèse, entreprendre avant avril, dans un climat inconnu qui dépendra des résultats des scrutins ou plus probablement de leur interprétation, ce qu'il eût été urgent d'accomplir en janvier.

Il n'apparaît pas que cette attente soit bénéfique. Ce qu'on sait de la réforme fiscale revisée ne la montre pas améliorée. Le projet de statut des entreprises publiques est déjà pris entre deux feux :

d'un côté il lui est reproché de ne pas aborder le problème essentiel qui est celui du départ à faire entre le secteur libre et le secteur nationalisé ; de l'autre, notamment dans les centrales ouvrières, on dénonce la main mise de l'Etat sur les entreprises publiques, dont on sait que le conformisme veut qu'elles soient autonomes, ce qui est assez plaisant quand on observe qu'elles vivent, et fort mal, aux frais des contribuables. La Fédération des organismes de Sécurité sociale proteste déjà contre un éventuel « sabotage » d'une loi nourricière. Ainsi du reste, mais dans ce reste figure un détail d'une haute signification. Nous avons fait allusion tout à l'heure aux projets déposés par le gouvernement pour la répartition entre les divers ministères d'une nouvelle tranche d'économies ; or l'examen de ces textes témoigne à l'évidence qu'il s'agit une fois de plus de mesures accessoires sinon de jeux d'écritures, aussi éloignées que jamais d'une réforme en profondeur de la structure administrative, à défaut de laquelle un allègement effectif des charges publiques n'est pas même pensable ; dans tel ou tel des fascicules dont nous parlons, on relève de multiples suppressions d'emplois *vacants*, voire l'abandon *partiel* d'une partie *(sic)* des créations d'emplois initialement prévues pour 1949, « ou l'ajournement de la plupart des projets d'études à confier à des personnes étrangères à l'Administration ». On s'excuse de dire que la fameuse « guillotine » paraît par instant confiée à des personnages de Courteline.

***

Cependant un fait nouveau est de nature à influer grandement sur cette situation en accroissant encore l'urgence de certaines décisions : l'accélération de la crise de déflation dont nous annoncions les prodromes dans notre précédente chronique. Non certes qu'il convienne, comme c'est l'usage, pour satisfaire au besoin contemporain du sensationnel et du « gros titre », d'appeler toute baisse un « effondrement », et, parce qu'il y a baisse, de prévoir une catastrophe toute semblable à celle qu'on prophétisait en période de hausse. Nous ne passerons pas du royaume des fous dans un régime d'économie ordonnée sans quelques soubresauts : le devoir de tous, et du gouvernement pour commencer, est de ménager la transition.

Il est normal que la rupture des prix ait débuté par le marché agricole : il est toujours le plus sensible, parce que le moins organisé

et parce qu'il est lié à l'abondance ou à la rareté de la récolte. Nul n'ignore que la dernière a été abondante, sans qu'elle autorise, selon nous, à parler de surproduction. Avant la guerre, l'agriculture française, pour plusieurs produits, était importatrice ou exportatrice selon les années, c'est-à-dire selon que la nature l'avait ou non favorisée. Rien n'assure qu'elle nous favorisera en 1949 comme en 1948, et aussi bien, puisque le « plan » assigne désormais à l'agriculture un rôle important dans le rétablissement de la balance des comptes, il n'est pas trop tôt pour nous entraîner à faire une politique de l'abondance, peut-être difficile à concevoir après des années d'efforts incohérents pour administrer la pénurie. Tenons en tous cas que cette politique ne s'improvisera pas et voyons l'immédiat.

L'immédiat est la chute de la presque totalité des prix agricoles, dans quelques cas au-dessous du prix de revient. D'aucuns accueillent l'événement avec une satisfaction discrète ou bruyante, arguant de ce que les réserves paysannes sont suffisantes pour équilibrer cette dépression. Ainsi paraît la vitalité des slogans : celui des lessiveuses emplies de « signes monétaires » n'avait déjà pas résisté à l'épreuve du retrait des billets de 5.000 francs dont, à la surprise générale, les ruraux ne détenaient qu'une proportion très normale ; depuis lors la hausse des biens et des services d'équipement a été continue et aujourd'hui la seule remise en état des bâtiments et de l'outillage excéderait presque partout les disponibilités des exploitants. C'est pourquoi l'amenuisement de ces dernières, par suite de la chute des prix, ne peut pas demeurer sans conséquence et la contagion s'en fait dès maintenant sentir : il n'a été besoin d'aucun mot d'ordre pour que des commandes d'engrais et de machines agricoles soient réduites ou annulées ; pour d'autres articles, les textiles par exemple, les commerçants locaux en contact avec la clientèle paysanne, observant ou pressentant son abstention, cessent eux-mêmes de s'approvisionner chez les grossistes ou à la production.

Chacun comprend que cette déflation agricole serait supportable, voire bienfaisante, si elle s'insérait dans une déflation générale des prix. Or, il n'en est pas ainsi ou fort peu et le chœur de réclamer des « pressions » sur les prix industriels. Nous ne nous portons pas garant que tous soient de justes prix, dans la mesure où l'on peut dire aujourd'hui qu'un prix est juste, mais il est apparent que les « pressions » les plus vigoureuses n'aboutiront

pas à l'équilibre cherché, tant que les charges que supportent la production et la circulation des marchandises n'auront pas été, elles-mêmes, suffisamment comprimées, par quoi nous nous trouvons une fois de plus confronté avec les exigences de l'Etat administrateur, industriel, assureur et très subsidiairement gardien des intérêts permanents de la nation.

C'est en quoi la menace d'une dépression plus accentuée et généralisée rejoint et renforce les préoccupations que nous exprimions tout à l'heure. Ce n'est pas en pleine tension économique qu'il conviendra de s'apercevoir que la pseudo Sécurité sociale accroît de 40 pour 100 le salaire et son incidence sur le prix de revient, qu'une notable fraction du secteur public est en état de faillite virtuelle et que la liquidation de quelques « lampistes » n'a pas modifié la structure oppressive de l'Etat. C'est tout de suite qu'il y faudrait pourvoir, si l'on veut éviter la crise, cette fois authentique, qui résulterait de la disparition des profits et du maintien des frais fixes de la production et de la distribution.

D'autant plus que la crise atteindrait d'abord le budget. A concurrence de 61 pour 100 les recettes d'impôts sont actuellement procurées par des taxes indirectes dont le rendement est directement fonction de l'activité économique. Plus généralement on peut dire que l'inflation budgétaire, qui est pour une part le résultat de l'inflation des prix et de la monnaie, ne peut pas, en revanche, se passer d'elle : le niveau actuel des dépenses publiques suppose un certain niveau de prix et si celui-ci s'affaisse avant que celui-là soit réduit, il est fatal que tout le système bascule.

Ajoutons que la brusque rupture de certains prix s'accompagne actuellement d'une contraction croissante des trésoreries. En bien des cas les disponibilités du consommateur ne lui permettent pas d'absorber plus largement des produits en baisse, d'abord en raison du pressurage fiscal et ensuite parce qu'entre le producteur et lui s'interpose, comme il est dit plus haut, un copieux assortiment de frais incompressibles. Situation qui n'est point facilitée par une politique absurde de restriction de crédit, à laquelle il est juste de dire qu'une opportune mutation, aux leviers de commande de la rue de la Vrillière, a apporté depuis peu une légère inflexion. Car il est admirable que le dirigisme étatique, qui prétend se justifier par l'imprévision des individus, soit constamment en retard de six mois sur l'évolution des faits économiques : il restreint le crédit pour amorcer la réalisation des stocks quand ceux-ci

deviennent invendables et fait en sorte que des programmes d'importation de produits étrangers commencent à jouer au moment où l'on ne voit plus de salut que dans l'exportation des produits indigènes. Il serait dès lors impensable que le dirigisme conservât, dans de telles conditions, ses doctrinaires et ses praticiens, si l'on ne voyait en même temps des producteurs et des commerçants qui, depuis des années, réclamaient à grands cris la liberté, se tourner derechef vers l'Etat maintenant qu'avant les chances paraissent les risques de cette liberté.

Si l'on ne peut se dispenser d'invoquer, au lendemain de l'emprunt, le souvenir des occasions perdues et de souligner les difficultés qui pourraient en allonger la liste, on doit à l'inverse insister, comme nous l'avons déjà fait, sur ce que les conditions économiques sont meilleures cette fois qu'elles n'ont jamais été. Il n'y a pas contradiction entre cette affirmation et les observations qui précèdent : c'est parce que nous sortons de la pénurie et de la sous-production que nous pénétrons dans une période délicate d'adaptation. Une convalescence exige beaucoup de précautions : elle est tout de même la convalescence et, quoiqu'en dise le docteur Knock, prélude habituellement au retour à la santé. Il reste à savoir, encore un coup, si l'Etat consentira à se mettre avec le reste du pays au régime du convalescent, c'est-à-dire si, dans une économie à tendance déflationniste, la masse intangible des charges publiques continuera à jouer comme un élément inflationniste, antinomie qui aurait probablement les plus graves conséquences. Au sortir de l'emprunt, nous sommes plus que jamais, ainsi que nous nous sommes permis de l'écrire il y a quelque temps, sur la lame du couteau. Il dépendra de peu que nous glissions d'un côté ou de l'autre. Les maîtres de l'heure, sans nul doute, ne l'ignorent pas. Dans une allocution prononcée au début de la période de l'emprunt, M. le Président du Conseil a, insisté sur le devoir qu'aurait le gouvernement de justifier par la vigueur ultérieure de son action la confiance du pays.

C.-J. GIGNOUX.

AUTOMNE MONTAGNARD

Non, je n'avais jamais ressenti ta blessure
Aussi profondément, jaunissante saison,
Automne au goût mêlé de prunelle et de mûre
Qui couronnes de feuilles mortes la saison !

J'écoute avec mon cœur battre celui des sources.
Je ne veux plus vieillir, automne, épargne-moi !
Je veux fermer l'oreille à ces mortelles courses
Que poussent les vents noirs; je me confie à toi

Dont les feux sont si doux pour qui s'émeut encore,
Cherchant éperdûment quelque reste de miel;
C'est un enfant d'octobre, automne, qui t'implore
Pour l'étrange douceur dont tu remplis le ciel;

Mais, ce soir, sur la lande où sèche la bruyère,
En proie à des abois sortant de la forêt,
Je poursuis âprement ma quête solitaire
Sur ces monts où saint Jean fit flamber le genêt.

***

Soudain le cri du coq a déchiré la brume
Que la procession des frênes hallucine
Et où le merisier peu à peu se rallume
Tandis qu'un lac d'azur grandit et s'illumine.

C'est encore un beau jour sur les monts de septembre
Avec l'odeur du cèpe et des pommes tombées;
Un bouquet violet se fane dans la chambre;
Le temps va revenir des premières flambées.

*
**

A travers la pluie où courent les feuilles,
A travers les prés où courent les pluies,
A travers tes doigts les fleurs que tu cueilles,
Toi qu'on ne voit pas et toi qui supplies,

A la pluie, au vent, serrant sur ta gorge
Les fleurs du pays couleur de tes songes,
Où te trouverai-je, au pays de l'orge,
De la forêt bleue aux roses oronges ?

*
**

Au bord de ce ruisseau léger comme son nom
Sous des arbres obscurs rosit une demeure;
Une source moussue au pied des hêtres pleure...
Les volets à jamais sont clos et le Linon,

Ce furtif écureuil, n'emporte vers la plaine
Qu'une image effacée où se fane une fleur.
C'est là pourtant qu'on peut ne pas croire au malheur
En relisant Ronsard tout aux amours d'Hélène,

Sous le pont de granit laissant l'onde s'enfuir
Et aux rocs délier ses lianes luisantes
Tandis qu'aux fûts le jour n'est que lueurs dansantes;
Mais sous le ciel du soir les forêts vont bleuir.

Il faudra remonter, regagner le village
Où tout nous retiendrait, le laisser à son tour.
La bruyère s'éteint, l'heure sonne à la tour
Et notre cœur se plaint aux rumeurs du feuillage.

*
**

L'enfant d'octobre au fond des bois
Cueillait toujours les fleurs d'automne

Pour conjurer les longs abois
Qui sanglotent, l'adieu qui sonne

Sur les prés où passait l'oiseau
Plus jaune que les fleurs d'automne
Quand le pâtre de son roseau
Tire la chanson qui frissonne.

***

On n'entend que la pluie, on ne voit que des brumes,
On goûte un plaisir frais comme celui des fleurs
Dont l'été pâlissait chaque jour les couleurs;
Les hirondelles sur les fils lissent leurs plumes.

La paix de cette chambre où je songe, j'écris,
La laiteuse clarté baignant le paysage
Me feraient oublier le solaire village
Où je souffre de tout, des regards et des cris,

Où l'arbre est comme moi serré sur son cœur sombre;
S'il gémit c'est le bois du ténébreux faisceau
Et non la folle feuille; aucun libre rameau
Ne palpite à la brise. Infidèle à cette ombre

Qui lie à nos destins l'arbre du sol natal,
Ah ! laisse-moi, cyprès, aimer celle du hêtre
Avec l'odeur du cèpe et devant ma fenêtre
Ces prés qui pour l'azur semblent creuser un val !

Je n'échapperai pas à la garde éternelle
De tes flammes où seul un air sec peut vibrer,
Flûte des ossements, mais avant de sombrer
Que batte loin de toi, plus légère, mon aile !

JEAN LEBRAU.

LE CONGRÈS EUROPÉEN DE BRUXELLES

Bruxelles est bâtie au flanc d'une colline au pied de laquelle la Senne coule, petit ruisseau, arrière-neveu de province du Scalde ou Escaut. Tout en haut, le bon Charles de Lorraine édifia, pour sa sœur Marie-Thérèse, une espèce d'Acropole, palais, jardins, chapelles, académies. La Place Royale, inspirée de la Place Stanislas à Nancy, fut construite de toutes pièces par le Français Guimard. Le roi Guillaume, en 1826, édifia le palais du Prince d'Orange, face au parc, au bout de la rue Ducale. A l'autre bout, Albert Ier creusa, dans un terrier, le Palais des Beaux-Arts. Plus haut, tout en haut du mont de la Potence, piqué jadis de fourches patibulaires, un architecte, à la fin du siècle dernier, bâtit le Palais de Justice, pachyderme babylonien surmonté d'une lanterne énorme qu'un dôme de bronze couronne. En bas s'étend le profond et mystérieux Bruxelles populaire.

La commune de Bruxelles est à peine plus vaste que la Cité de Londres. Ses fossés ont été comblés et plantés de beaux ormes. Au delà s'étendaient, il y a cent ans, des sables, des fondrières, des champs de blé, tout un monde de communes autonomes, Saint-Gilles, Ixelles, Etterbeek, Schaerbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Molenbeek que Léopold II, par un habile travail de chirurgie urbaine, réunit à la ville-mère, à la capitale du Brabant, à mesure que celle-ci s'étendait. On oublie qu'un chef d'Etat étranger, quand il débarque à la gare du Nord, est reçu par le bourgmestre de Saint-Josse. C'est hors de la gare, sur le premier

trottoir, qu'il verra enfin Bruxelles. Il fallut, pour assembler tant de membres épars, bourgs, villages et châteaux en une seule administration centrale, une patience infinie. Joseph II tenta d'infliger à ces provinces un moule uniforme, que le Directoire et l'Empire d'abord, les Hollandais ensuite reprirent. Mais tels étaient les vieux préjugés de clochers que le département de Jemmapes redevint Hainaut, les Forêts redevinrent Luxembourg et Sambre-et-Meuse redevint Namur. Voilà bien un pays européen, avec sa capitale en manteau d'Arlequin, ses deux langues et tous ses idiomes, toutes ses cathédrales et tous ses hôtels de ville, aux balcons guillochés par des orfèvres. Microcosme de l'Europe, dit-on de la Belgique, et la seule province de Brabant rassemble mille cantons autonomes, avec leurs charmes ...et leurs préjugés.

Le tramway — ce sacro-saint tramway qui embouteille tout et que la piété populaire défend avec ferveur, comme on défend aux Indes les vaches sacrées — ne porte un numéro que depuis 1911 et ce fut une révolution quand il cessa de s'appeler uniquement *Barrière Saint-Gilles* ou *Altitude Cent.* Travail classique de la chrysalide. Thème éternel de la métamorphose. Ce palais des Beaux-Arts où MM. Jouhaux et Churchill viennent de parler, il était tout jardin et tout fontaine, hier encore, comme aux temps où les archiducs Albert et Isabelle y venaient tirer à l'arc, au grand tir du Perroquet.

***

C'est à La Haye qu'au mois de mai 1946, l'Europe tint ses premières assises. Depuis longtemps, depuis le discours de M. Churchill à Fulton, en mars 1946, un comité d'études s'était constitué à Londres pour réunir les bonnes volontés, qui, dès 1945, avaient surgi en tous pays. C'est à Fulton qu'avait été lancée l'expression *Rideau de fer.* Le printemps de 1948 avait été illustré, hélas ! par une nouvelle Défenestration de Prague. Chaque attentat soviétique avait pour premier résultat d'accélérer la tendance unitaire. Et aussitôt les Congressistes lancèrent l'idée d'un Parlement. L'idée était dans l'air et fit son chemin. Les gouvernements la reprirent. Le Congrès de Bruxelles, en février 1949, en lança une autre, celle de la Cour de Justice, car il demeurait entendu que le Mouvement Européen devan-

cerait toujours les gouvernements d'un pas. A La Haye la délégation française ne souffrait d'aucune hostilité délibérée de la part de son propre gouvernement. MM. Reynaud, Daladier, Ramadier ne se posaient nullement en mécontents en participant à ces assises. Autour d'eux l'essaim des experts et des écrivains dansait sa ronde. La Faculté de Droit et le Collège de France étaient représentés au même titre que la Force Ouvrière syndicaliste, et Mgr Chevrot, curé de Saint-François-Xavier, voisinait avec lord Bertrand Russell, le mathématicien philosophe, et avec Charles Morgan, l'auteur de *Sparkenbrooke*. C'était toute l'Europe à la page. M. Churchill, président du Congrès, logeait au Palais royal de Soestdijk, avec Mme Churchill, et les assemblées plénières se tenaient dans la fameuse salle des Chevaliers. Tant de notables et de grands clercs, Anglais et Français, Espagnols et Suisses, voire Allemands, dans cette capitale du « gay savoir », encore pleine du souvenir de Descartes et de Spinoza, évoquaient les plus belles heures de la Renaissance. Volontiers les Hollandais répétaient les meilleurs passages de l'Edit de Tolérance et le cadre, la douceur fraîche du Vijverberg, les terrasses, et jusqu'au rien de puritanisme épars dans l'air et la bise de liberté soufflant sur les pelouses et sur les eaux, rappelaient indiciblement Genève, le quai des Bergues, l'hôtel Beau-Rivage. L'occupation allemande ayant massacré jusqu'aux derniers lamas et aux derniers zébus du Jardin Zoologique, c'est dans leurs repaires désaffectés et sous leurs lambris que siégea la Commission politique, mère du Parlement de l'Europe.

Toute réunion internationale subit fatalement l'influence du milieu physique, de l'ambiance. Il eût été impossible d'organiser une réunion de masses à La Haye, cité studieuse de fonctionnaires et de savants. Le climat n'y était point. Lieu élu pour les tribunaux internationaux et les conférences de juristes, La Haye n'a même pas de grande place publique. C'est une résidence royale et un jardin. A Bruxelles il devait en aller tout autrement. Et puis, entre La Haye et Bruxelles un autre épisode avait éclaté, affreux cauchemar, une nouvelle page de la Vie des Martyrs, le procès Mindszenty. L'un ne pouvait plus aller sans l'autre. Les inventeurs du Mouvement Européen, en 1946, se doutaient-ils du vrai calvaire que, tout de suite, l'Europe aurait à gravir ?

***

Le premier qui pensa le Mouvement et en fit sa chose fut un Polonais, le Dr. Retinger, un de ces vagabonds errant d'une capitale à l'autre, patriote fervent, Européen plus fervent encore, parachutiste en 1943 mais que, depuis 1911, M. Churchill consultait et employait. A lui tout seul il représente ce qu'on peut appeler une Société de Pensée. Tel Bénès, Masaryk ou Pilsudski, tels les Bratiano, c'est un Slave d'Occident, qui crée des bureaux et anime des ligues, sans attributions précises. Mais rien de précis ne peut se faire sans lui. Il rencontra M. Duncan Sandys, le gendre de M. Churchill, celui qu'à la tribune de la Presse on appelle le Gendrissime, magnifique Anglais aux dents de caïman, ancien ministre, grand organisateur et, de conciliabule en conciliabule, de St. Stephen's House au 199 du boulevard Saint-Germain, du Vijverberg, à La Haye, au N° 6 de la rue d'Egmont à Bruxelles, par un processus lent et inexorable, M. Retinger devint secrétaire général et M. Sandys, président du Mouvement Européen.

Quelles sont les composantes de ce Mouvement Européen ? On pense invinciblement, à le voir naître et grandir, aux Congrès d'Union des Eglises. Les Fédéralistes et le Mouvement United Europe, la Ligue Européenne de Coopération Economique (du boulevard Saint-Germain) et le Mouvement pour l'Europe Unie (de l'avenue d'Iéna), l'admirable mouvement des Equipes Sociales, de M. Bichet, que d'initiatives disparates, quel foisonnement de sectes au service d'un même Evangile et d'une même idée ! Car — y avait-on songé ? — il fut beaucoup plus facile d'accorder les violons nationalistes que les flûtes des sectes. Il était indispensable que les Forces Ouvrières syndicalistes y fussent représentées dignement, sous peine de bâtir une Europe sans les syndicats, comme on plante du hêtre sans terreau. Devait-on redouter l'invasion latine, « l'impérialisme français », la xénophobie hollandaise ? Il n'y parut point. M. Bevin fit la moue pendant quelque temps, aussi longtemps qu'il put redouter sérieusement que l'Angleterre, au Parlement européen, fût représentée exclusivement par M. Churchill. Déjà, quand fut constituée une commission des Dix-Huit où les gouvernements étaient représentés directement sous la présidence de M. Herriot, on entendit les rugissements de colère du vieux

grand homme, parce que MM. Bevin et Attlee s'étaient offert le malin plaisir d'y désigner M. Dalton, ministre à portefeuille alors que lui, Winston Churchill, le plus grand Européen de notre temps, en était exclu. Ainsi fonctionne le mécanisme parlementaire en Grande-Bretagne. M. Churchill parlera au nom du gouvernement britannique lorsque la majorité des électeurs lui aura conféré ce mandat. D'ici là il ne sera jamais que le leader de l'Opposition de Sa Majesté, et le résultat des dernières élections partielles nous fait supposer qu'il le restera quelque temps encore. Les Français et les Belges, pour ne citer qu'eux, sont en cela beaucoup plus « churchillistes » que les Britanniques eux-mêmes.

***

De quel faste aussi ce grand historien entoure-t-il sa propre personne ! Avec quelle tranquille majesté prolonge-t-il sa propre légende ! Partout où il va, les journaux, en langue flamande aussi bien qu'en grec moderne, publient ses Mémoires et il arrive à Bruxelles au moment précis où son nom est partout. Les hommes de génie, pas plus que les autres, n'acceptent facilement la mise à la retraite. Celui-ci ne voyage qu'avec deux détectives et deux secrétaires. Le chapeau, la cravate, la canne, le cigare, tout est calculé pour plaire et ce calcul est heureux.

Il plaît aux foules parce qu'il leur donne l'occasion de voir, de toucher presque un souvenir illustre, un homme de la dimension de Nelson ou de Clemenceau, un revenant. S'il paraît à la séance inaugurale du Congrès européen, c'est en connaisseur très averti de la mise en scène, sous les feux savamment orchestrés des photographes. La coupe de la jaquette, le linge neigeux, le pli du pantalon, toute cette sobre attention aux ajustements complète son image « Vieille Angleterre ». Il a l'air d'un lion pour Institut. Ses mots sont charmants, sa courtoisie raffinée. Au Nonce apostolique qui lui dit : « A demain... Monsieur Churchill » il répond, avec un sourire irrésistible : « Oui, Excellence, et aussi dans l'Eternité... j'espère », dans un français pickwickien.

A la tête d'un Congrès il représente l'Histoire et on ne lui en demande pas davantage. Voici maintenant une séance du Comité exécutif. Dans un vaste salon de ce palais des Académies, où les Cinq signèrent leur pacte, il y aura tantôt un an,

M. Sandys siège sous les deux hauts portraits de Marie-Thérèse d'Autriche, qui fonda l'Académie, et de Léopold Ier, qui la restaura. Tout proche de sa chevelure du plus bel auburn, on admire un buste du comte de Cobenzl, l'agent autrichien du « despotisme éclairé », profil autoritaire, perruque à la Vergennes, du temps où « despotisme et lumières » pouvaient encore se concilier. M. Sandys parle un français impeccable. M. Retinger, l'œil vague derrière son binocle épais, fume sa quarantième cigarette depuis le matin, ou la tend, entre le pouce et l'index, la cendre en l'air, comme un stylographe. Il est question de lui, précisément. M. Marceau Pivert et les syndicalistes français ne sont rien moins que rassurés sur leur propre sort. Déjà, de Paris, leur est venue une fâcheuse nouvelle. Leurs petits camarades font mine d'interdire le voyage de Bruxelles à M. Léon Jouhaux lui-même. M. Marceau Pivert ne cache pas son émotion. M. Retinger est-il homme de gauche ? Que signifie sa présence, à lui, Polonais de Londres, à côté de M. Duncan Sandys, membre du parti conservateur ? On ne lui reproche pas d'être Slave, Grec ou Roumain. On regrette, en somme, qu'il ne soit pas affilié à Force Ouvrière syndicaliste. N'est-ce pas le propre de notre chère vieille Europe de connaître ces divisions en Capulets et Montaigus, en Athéniens et Spartiates et de ne s'en point corriger ?

Ce comité de l'Exécutif ne manque nullement de noblesse. Avec quelle inquiétude certaine aperçoit-il des émigrés de l'Europe de l'Est, ou de l'Espagne ! Non que la personne de ses membres inspire aucune méfiance. Mais que représentent-ils dans leurs propres pays ? Avec une éloquence quelquefois poignante, le Bulgare Dimitrof, qui a un beau profil à la Royer-Collard, explique : « Nous représentons ici les Petkov et les Maniu... Allez voir leurs tombeaux, là-bas... au delà du Rideau... » Le Roumain Gafenco intervient avec cette élégance de grand seigneur russe et cet accent chantant (car ici tout se fait en français) qui rappelle le ton du grand siècle européen, celui de Marie-Thérèse, dont le haut portrait sourit, un peu pimbêche, mais si émouvant d'inquiétude et de majesté, à ces Hollandais, ces Hongrois, ces Polonais partagés, ces Belges heureux, ces Français éloquents, ces Anglais qui parlent français comme Bolingbroke lui-même... M. Brugmans, professeur à l'Université d'Utrecht, s'offre le luxe de parler avec l'accent des bords de

la Loire. M. de Madariaga, cet ancien de Polytechnique, qui représenta l'Espagne avec tant d'éclat à Genève, prépare un « Collège européen à Bruges ». Les différences de provinces et de langues apparaissent moins que celles des religions et des doctrines et M. Hore Belisha reproche avec vivacité à M. Pivert, non pas son nationalisme, mais son esprit de secte. Le Nonce apostolique siège, représentant officiel de SS. Pie XII (grande nouveauté de ces journées) à côté de bons huguenots comme les professeurs Courtin et André Philip. Voici la haute compétence de M. van Zeeland, auteur d'une proposition dont M. Daniel Serruys, helléniste et conjoncturiste, disait malicieusement qu'elle était un cocktail de Karl Marx et de saint Thomas. Pour citer le Docteur Angélique il y avait, outre le célèbre économiste belge, deux moines, un blanc et un noir, un Dominicain et un Franciscain.

De ces débats sont sortis deux grandes nouveautés, à savoir une Cour de Justice européenne et une Charte, une déclaration de principes de politique européenne. La Conférence de La Haye s'était divisée en trois commissions, « culturelle », économique et politique.

Nous abandonnâmes à Bruxelles, le « culturel » à la section compétente qui, sous la présidence de M. de Madariaga, continuera ses travaux, à Bruges le 19 mars et en Suisse en septembre. L'économique poursuit son œuvre propre en vue du Congrès de Westminster du 28 avril. La réunion de La Haye comprenait quinze cents invités de toutes nations. A Bruxelles le nombre des délégués ne dépassa pas cent soixante, mais les résolutions, beaucoup plus mûries, témoignaient d'un degré d'avancement tout différent. Il existe maintenant un « climat » européen caractérisé. Genève était comme Chaillot ou Lake Success, une assemblée de ministres formant, qu'ils le voulussent ou non, un Parlement de ministres. Le Parlement Européen ne contiendra que des députés, avec un Exécutif, un bureau et un secrétariat général. Le Mouvement Européen n'est ni l'un ni l'autre. C'est une caravane qui se forme et déforme, se trouve, selon le vœu des saisons, un caravansérail à sa mesure à La Haye, à Bruxelles, demain en Italie... ou en Allemagne. Pour la première fois depuis 1944, on entendit à Bruxelles un discours public en allemand, celui de M. Arnold, délégué de Westphalie. Sur les bancs français, belges et hollandais, plusieurs délégués eurent un

frisson. Ils n'avaient plus entendu parler cette langue là depuis Buchenwald. On comprend pourquoi la Commission gouvernementale des Dix-Huit, réunie à Londres, a exprimé le désir de fixer le Parlement à Strasbourg. Toute capitale a sa manière à elle et jusqu'à son pittoresque. Entre elle et l'assemblée les phénomènes d'osmose agissent. Aussi, pendant le Congrès de Bruxelles, jouîmes-nous des mille agréments de la vie bruxelloise.

Le Congrès ne pouvait se dispenser d'une grande cérémonie au Palais des Beaux-Arts, le Chaillot belge. MM. Léon Jouhaux, Churchill et Spaak se succédèrent à la tribune et M. Spaak eut le talent d'y lancer le slogan du Congrès, slogan qui tient en cinq mots : respect de la personne humaine. De M. Guy Mollet à M. Ricard, vice-président du Patronat français, des socialistes planistes à MM. Courtin et Giscard d'Estaing, derniers défenseurs de la citadelle libérale, il y avait unanimité au moins sur une chose, celle-là. M. André Siegfried était d'accord avec M. Michelet du M. R. P. Rarement le comte et la comtesse de Hauteclocque auront réuni, à l'ambassade de France, pareil éventail de ce que Barrès appelait les familles spirituelles de la France. A la sortie du Cercle Gaulois, le Nonce Cento et M. Jouhaux devisaient gaiement. Au grand siècle on eût dit que « leurs sublimes s'amalgamaient ». Ne critiquons donc pas trop certains discours anticolonialistes de la Commission politique.

Ces clauses de style, familières chez tous les Européens qui aiment critiquer cette Europe qu'ils n'ont pas encore achevée, sont, paraît-il, indispensables. Allons, le dimanche, place de la Bourse au pied de ce temple de Mercure, si pareil à la Bourse de Paris. MM. Teitgen, Brugmans et Philip y parlent, précédant M. Churchill et, pour celui-ci, trois cents communistes tentent un beau tapage auquel M. Spaak répond, avec une virtuosité prodigieuse, par un discours en cascades et en cataractes, avec des apostrophes à la grenade fumigène et des phrases en projectiles de crapouillots à tir long, qui font une courbe avant d'éclater au bon endroit. Huit mille auditeurs lui assurent un triomphe tandis que la police, avec une prestesse remarquable, enlève les hurleurs un à un, saucissonnés. M. André Philip, dans le discours de clôture du lundi, demanda, avec sa séduisante éloquence, que l'idée européenne fût portée maintenant devant les masses et qu'elle devînt l'affaire de tous. Pour les masses bruxel-

loises, les communistes, heureusement, s'en étaient chargés eux-mêmes.

***

Quel est ce programme formulé par le rapporteur général et auquel le Souverain Pontife lui-même accorde sa toute spéciale approbation ? Le rapporteur réaffirme d'abord « un certain nombre de valeurs, aujourd'hui menacées, qu'il s'agit de préserver et de ranimer en les incarnant dans une nouvelle structure... » Voilà le premier pas franchi. Il apparaît clairement que, pour la défense de biens aussi précieux, les vieux cadres économiques ne conviennent plus. Mais qu'est-ce que « l'esprit européen » ? Il se traduit, nous dit le rapporteur, « par une recherche systématique et humble de la vérité. Ce sont des valeurs, dégagées par deux mille ans de civilisation et réaffirmées par la résistance au fascisme et au nazisme qui doivent inspirer l'organisation de l'Europe ».

C'est alors que l'auteur répète que « nous croyons tous à l'existence d'une règle juridique indépendante de l'Etat, dont elle fonde et limite à la fois l'autorité... », et le paragraphe 4 débute par ces mots : « Un régime économique et social ou une institution politique n'est jamais une fin en soi, mais un moyen de créer les cadres les plus favorables à l'épanouissement de la personne humaine... ». Nous voilà beaucoup plus proches de saint Thomas que de Karl Marx et sir Stafford Cripps est corrigé par M. Courtin et M. Serruys quand le Congrès nous affirme que « toute institution économique et politique doit chercher à susciter les sentiments de responsabilité personnelle et encourager au maximum les initiatives individuelles ». Dès le paragraphe 7, nous apprenons que « la participation de tout Etat à l'Union Economique doit être subordonnée à son acceptation de ces principes fondamentaux qui ont inspiré la Charte des Droits de l'Homme... ».

L'Allemagne occidentale doit être invitée à s'intégrer dans cette communauté. Enfin, voici proclamée la nécessité d'une nouvelle politique économique « sans laquelle l'Europe ne peut trouver une nouvelle stabilité ». Aussi est-il recommandé à la prochaine conférence de Westminster de « viser à l'utilisation rationnelle des ressources européennes en vue d'améliorer les niveaux de vie de la population... Une telle politique

implique au minimum un plan général de production des industries de base de l'Europe occidentale et l'élimination progressive des barrières qui s'opposent actuellement à la libre circulation des personnes, des marchandises et des capitaux ». Et tout de suite, dans cette synthèse, le bassin de la Ruhr doit devenir le centre des industries lourdes...

La conférence économique de Westminster aura de l'ouvrage. Dès à présent, la Ligue de Coopération économique a mis au point plusieurs rapports. La délégation française apportera un travail remarquable de M. André Philip, dont le « dirigisme » paraît légèrement corrigé, sous l'influence des événements. M. Philip admet parfaitement la libération de certains secteurs comme le ravitaillement. C'est ce qu'il appelle gracieusement la liberté du camembert. Les Belges vont publier le travail savant de leur expert, M. Sermon. Anglais et Continentaux s'accordent à fixer entre eux certains *commodity agreements*.

***

Le milieu de Bruxelles, le climat brabançon furent-ils vraiment pour beaucoup dans la réussite des journées du 23 au 28 février ? M. van Zeeland, dans son discours au Cercle Gaulois, eut trop beau jeu de rappeler ce qu'était la Belgique il y a seulement un siècle et demi, toute pareille à l'Europe d'aujourd'hui, maquis de juridictions, broussaille de châtellenies et de provinces. Que de douanes, que de monnaies diverses, que de gabelous et de baillis ! L'amour de la fraude serait-il né là, dans ce milieu si proche de l'Allemagne et cependant si hostile à tous les *Verboten* ? Hier encore le palais des Académies s'appelait palais du prince d'Orange. En 1830, aux lieux où maintenant rayonne le palais des Beaux-Arts, les volontaires bravaient la mitraille hollandaise. Dans la ville basse, une place charmante, en pur Louis-Philippe, s'appelle place des Martyrs et, chaque année en septembre, la foule s'y rend pour porter des fleurs par brassées aux pieds d'un monument, celui des victimes des trois grandes journées de 1830, les « Trois Glorieuses ». A Bruxelles, on parle au moins trois langues, français, flamand et wallon et tous les sabirs amusants du quartier des Marolles ou du quartier des abattoirs. Pays surpeuplé où tout le monde se connaît et où, dit-on, « une même pluie mouille tout le monde ». M. An-

dré Siegfried rappelle volontiers qu'en 1900 il fit le tour du monde sans autre passeport qu'une carte de visite de son père. Sous Joseph II, le postillon de la chaise de poste, entre Vienne et Bruxelles, se heurtait à vingt barrières, contrôles, changements de monnaies, de visas, voire de codes de la route. Et pourtant...

L'état-major unique s'est établi à Fontainebleau. L'Organisation Européenne de Coopération Économique est au château de la Muette. La Ligue économique se réunira à Westminster House, dans la Maison des Lords. Il y eut à Bruxelles un dîner chez M. et Mme Spaak, par petites tables, où les congressistes rencontrèrent M. Harriman et ses experts. M. Churchill ne tenait pas en place. Il allait d'une table à l'autre, avec un mot gentil pour chacun. Comme sa place était toujours libre, Mme Spaak y installa d'autorité le Nonce apostolique. Rome et l'Eglise anglicane reconnaissaient ensemble l'*habeas corpus*. A l'Hôtel de ville, le lendemain, ruisselant de lumières, les Grecs échangeaient des propos joyeux avec les Ecossais et les Hongrois, devant un buffet chargé de friandises, dans la salle des mariages, comme au temps des ducs de Bourgogne, les grands-ducs d'Occident.

CHARLES D'YDEWALLE.

ESSAIS ET NOTICES

LE VATEL DE NAPOLÉON

C'était un loyal Alsacien, de vieille souche, de belle prestance, qui, pendant douze ans, servit Napoléon avec célérité et précision. Pourtant aucun prestige n'a rejailli sur lui. Le mameluck Roustan est immortel, les valets de chambre Constant et Marchand font figure dans l'histoire. Saint-Denis, dit « le mameluck Ali », autre mémorialiste, jouit d'une certaine notoriété, le courrier Moustache a été longtemps populaire, son collègue Santini, le postillon Archaimbaud, le Suisse Noverraz sont liés au souvenir de Saint-Hélène, tandis que Pfister, ce modèle des maîtres d'hôtel, est aujourd'hui oublié (1).

Entré au service de Bonaparte lors de la première campagne d'Italie, il avait pris part à l'expédition d'Egypte. Le coup d'Etat de Brumaire, qui avait fait du général un Premier Consul, avait mué Pfister en intendant de sa maison. Au Luxembourg, puis aux Tuileries, il avait servi ces déjeuners, rapidement expédiés, au cours desquels Monge, Chaptal, Laplace ou Talma venaient converser avec le maître. Aimant son métier, il était, comme tout serviteur dévoué, un peu jaloux de son autorité. Il le fit voir le jour où Bonaparte, peu avant son second départ pour l'Italie, convoqua à l'issue d'un repas le jeune Constant, alors valet de chambre de Joséphine, et l'invita à le suivre en campagne. Ce dernier ayant accepté, le général, se levant de table, ordonna à Pfister de porter le jeune homme sur la liste des per-

(1) Si bien oublié qu'en 1935, lors de la publication des lettres de la reine Hortense à son frère, nous n'avions pu, le savant commandant Hanoteau et moi, identifier un personnage que la reine intitulait « ce pauvre Fister ». Son nom est souvent écorché : Fain l'appelle « Fischer », Mme Campan l'orthographie « Fistère ». Voir *Les Beauharnais et l'Empereur*, lettres pub. par Jean Hanoteau, in-16. Plon, 1936, p. 238. *La Deuxième Campagne d'Italie*, par Ed. Gachot, in-16, Perrin, 1899, p. 243. *Mémoires de Mlle Avrillon*, éd. Garnier, in-16, T. II, pp. 121-124. *Mémoires de Constant*, éd. Garnier, T. I., pp. 50, 57 ; T. II, p. 391. *Correspondance de Mme Campan avec la Reine Hortense*, pub. par Buchon, 2 vol. in-8°, Paris, Levavasseur, 1835. *Itinéraire de Napoléon Ier*, par Schuermans, in-8°, Plon, 1908, pp. 192-193. *Mémoires du baron Fain*, etc.

sonnes de sa maison qui seraient du voyage. Mécontent d'un engagement sur lequel il n'avait pas été consulté, l'intendant oublia de convoquer Constant et ne s'y résolut qu'à Dijon, sur un nouvel ordre du Premier Consul. Si bien que le valet ne rejoignit son maître qu'à l'hospice du mont Saint-Bernard.

***

Quelques jours plus tard, Pfister prouvait que sa susceptibilité ne l'empêchait pas d'être un précieux agent d'exécution. Bonaparte voulait faire à Milan une entrée solennelle. Au lieu d'arriver à cheval, en militaire pressé de gagner l'étape, il tenait à apparaître aux Lombards en chef suprême d'une république opulente et bien assise. Les caricaturistes italiens montrant l'armée de réserve de Dijon — celle qu'il commandait aujourd'hui — comme un ramassis de loqueteux, il voulait rivaliser d'apparat avec les archiducs viennois qu'il venait de chasser. Pour donner à son entrée l'éclat nécessaire, il lui fallait un carrosse. Or, s'il avait fait franchir les Alpes à ses canons démontés, il ne s'était pas encombré d'un tel bagage. Ayant convoqué Pfister, il lui exprima son désir : « Il me faut pour demain un carrosse, un carrosse et pas une patache ! Débrouillez-vous ! » Alors, tandis que son maître, parti de Novarre, passait le Tessin, Pfister se mettait en quête. Dans le village de Buffalora, évacué récemment par les Autrichiens, il découvrait, au fond d'une remise, un monumental véhicule, au ventre ceinturé de dorures, aux coussins poudreux, aux ressorts rouillés, qui avait appartenu au marquis del Monte. En quelques heures, ayant fait sortir, laver, dépoussiérer, décrasser, puis huiler et astiquer l'antique guimbarde, il se trouvait en mesure de satisfaire le Premier Consul.

Ce même jour, 2 juin 1800, vers quatorze heures, ce dernier avait la surprise de voir se ranger devant la porte de l'hôtel de *La Couronne de fer*, à Turbigo, un équipage propre à seconder ses desseins. Attelé de six chevaux blancs étrillés à reluire, montés par trois postillons bottés, rien n'y manquait : ni les ors ravivés, les glaces polies, les lanternes décapées, ni, trônant sur le siège, un volumineux cocher de bonne maison, figuré ici par un corpulent villageois revêtu d'une livrée galonnée sur coutures, ni, assis à son côté, un svelte valet de pied qui n'était

autre qu'Hambart, premier valet de chambre du Consul. Ayant examiné l'équipage, Bonaparte estima que son intendant s'était surpassé. Suivi de Pretet et de Bourrienne, il gravit lestement les trois degrés du marchepied abaissé et prit place sur le coussin du fond. A trois heures, les six haquenées d'argent démarraient, emportant César vers son triomphe. Pfister venait de réussir un de ces coups qui assurent la fortune d'un courtisan.

Hélas ! un destin contraire allait nuire à l'ingénieux intendant. L'antique nacelle, balancée de gauche à droite par un trot allongé, secouée de bas en haut par les cahots du chemin, travaillée en toutes les fibres de sa membrure, ne retrouvait pas sa souplesse d'antan. Pfister lui avait rendu l'apparence de la jeunesse, mais le gémissement de ses jointures révélait mélancoliquement son âge véritable. L'enthousiasme de Bonaparte pour la trouvaille de Pfister était déjà moindre, quand la catastrophe éclata soudain sous la forme d'un orage ! Les trombes d'eau eurent vite fait de découvrir, ça et là, les gerçures burinées par les ans dans les voliges de la toiture. Une goutte, dix gouttes filtrèrent, frayant le passage à des filets d'eau aspergeant les voyageurs. Pour échapper à la douche et sécher les uniformes, il fallut se réfugier dans une ferme proche de San-Pietro en Sala. On imagine la stupeur des paysans voyant les gardes des Consuls mettre pied à terre et, de ce véhicule de contes de fées, digne écrin d'un prince charmant ou d'une infante en vertugadin, s'échapper trois hommes transis et furibonds sous leurs habits mouillés. Ceux-ci, s'étant séchés devant l'âtre, profitent de la première éclaircie pour reprendre la route. Nouvel orage, nouvelle douche ; les coussins sont gorgés d'eau, le tapis noyé.

A six heures et demie, par la porte de Verceil, le carrosse amphibie pénètre dans Milan dont les habitants, eux-mêmes rafraîchis, sont bien loin de manifester l'enthousiasme délirant que le vainqueur avait escompté. Cela explique pourquoi M. de Melzi, accouru au palais archiducal de la place du Dôme, ne reçut pas de Bonaparte, qu'il trouva achevant de mal se sécher devant un feu de bois, l'aimable accueil que ses anciennes relations avec le vainqueur de Lodi lui permettaient d'espérer. Quelques seaux d'eau venaient de saper injustement la réputation d'ingéniosité de M. Pfister. Mais son maître sut faire la part des circonstances et lui garda sa confiance. Le lendemain, il recevait l'ordre de dres-

ser discrètement les couverts de la ravissante Grassini et de Berthier dans la chambre même du Premier Consul.

*
**

Pfister devait ordonner le dîner de plus augustes personnages. Intendant de la Maison du Premier Consul, dont il règle les dépenses, il est à ce titre « tapé » plusieurs fois par Jérôme Bonaparte, futur roi de Westphalie, mais présentement lieutenant de vaisseau aux Antilles. Pour se procurer de l'argent, le jeune marin tire sur Pfister des lettres de change.

Bonaparte proclamé empereur, Pfister s'élève avec lui au rang de maître d'hôtel contrôleur et a la haute main sur les services de bouche de Sa Majesté. Sauf les jours de grand couvert, où il cède le plat au service d'honneur, il assiste à tous les repas (1). Il préside ainsi aux agapes de Mayence, Munich, Varsovie ou Tilsitt auxquelles participent Leurs Majestés bavaroises, la jolie reine Louise de Prusse, le couple un peu fripé de Saxe et le tsar de Russie. A Saint-Cloud et aux Tuileries, il présente les pièces rôties aux souverains de nouvelle facture, comme aux princes héréditaires de Bade et de Bavière, ou au jeune prince de Mecklembourg-Schwerin, qui, sensible au charme créole, fait les yeux doux à Joséphine.

En campagne, il suit à bref intervalle la berline de l'Empereur. Sa propre voiture contient une cave portative et une « vache », ou malle, dont la toison fauve abrite la batterie de cuisine qu'on déploie au cantonnement. Si la halte a lieu en plein champ, il découpe le poulet froid et verse le chambertin impérial. Puis, sortant de la berline un réchaud et un petit service de vermeil, il confectionne un café servi brûlant. Le café bu, un verre de vin offert aux officiers de l'escorte, Napoléon repart et Pfister avec lui. Il traverse ainsi plusieurs fois l'Europe : en 1805, de Boulogne à Vienne, en passant par Austerlitz ; en 1806, de Strasbourg en Pologne, en passant par Iéna. En toutes saisons et par tous les temps, il roule sur des routes médiocres et le plus souvent encombrées de convois militaires. Couché sous une tente voisine de celle qui abrite le grand stratège la veille

(1) Le baron Fain écrit : « La table était servie par le premier maître d'hôtel (M. Leclerc, puis après lui, M. Dunan), par des tranchants et par des valets de chambre d'appartement. Longtemps le chef de cette partie avait été M. Fischer (Pfister).

d'une bataille, il voit rougeoyer les feux des bivouacs. Le lendemain, courant les risques de la guerre, il assume son service sous les boulets avec la même exactitude qu'à Fontainebleau ou à Rambouillet. Le général de Ségur cite comme un fait exceptionnel un dîner que Napoléon, entraîné par une reconnaissance lointaine, prit sans lui. Ce soir-là, il fallut que Rapp confectionnât l'omelette.

Cette vie harassante avait pour Pfister un autre inconvénient. Bon époux et bon père, il se trouvait trop souvent séparé de sa famille. Même à Paris, il ignorait où il serait le surlendemain. A chaque départ, il s'arrachait à regret à sa jeune femme, charmante créole épousée par amour, et à sa fille, aimable enfant dont Joséphine était la marraine. En 1808, après la course d'Erfurt, il lui faut rouler vers l'Espagne, et l'Espagne est le cauchemar du troupier français. Après un séjour à Chamartin, près Madrid, les combats rapprochés dans les villages espagnols et les récits des atrocités réservées aux prisonniers assombrissent son retour.

Arrivé à Paris à la fin de janvier, il n'a guère le temps, entre ses heures de service, de jouir des douceurs du foyer. On parle d'une nouvelle guerre contre l'Autriche et six semaines plus tard, il faut repartir.

***

L'Empereur, laissant Joséphine à Strasbourg, entraîne Pfister avec lui vers le Danube et Vienne. Le 23 avril, au lendemain d'Eckmuhl, Napoléon est blessé devant Ratisbonne où il s'installe. Ayant établi son quartier général au sud de la ville, dans l'abbaye des Chartreux ou Carthausenbrieff, il y passe trois jours, visitant les blessés, inspectant ses troupes et préparant la marche sur Vienne. Le 26 au matin, il quitte Ratisbonne et Pfister le suit. Le service de bouche doit fonctionner à Landshut où l'Empereur arrive à midi. Voulant se restaurer, il demande son intendant, mais Pfister, son ponctuel Vatel, manque à l'appel pour la première fois.

Depuis plusieurs heures, personne ne l'a vu, nul ne peut dire ce qu'il est devenu. Craignant qu'il n'ait été fait prisonnier, l'Empereur envoie une ordonnance à l'ennemi pour le réclamer: démarche qui évoque la guerre en dentelles, démarche inconce-

vable aujourd'hui, mais alors courante. L'ordonnance revient en disant que les Autrichiens n'ont pas vu M. Pfister. De plus en plus inquiet, Napoléon ordonne qu'une battue soit faite aux alentours. Alors, on découvre dans les bois de Landshut, blotti contre un arbre, le digne majordome, mais en quel état ! Nu comme un ver, tremblant et le poil hérissé. Pressé de questions, il répond par des confidences angoissées sur les menées de conspirateurs acharnés à la perte de son maître. Invité à préciser ses dires, il raconte des historiettes licencieuses et tient des propos graveleux qui ne peuvent laisser aucun doute sur son état mental. Napoléon, marchant sur Vienne à la poursuite des Autrichiens, ne peut garder ce pauvre homme dans sa suite. Il ordonne qu'on le reconduise avec tous les égards souhaitables à Paris, où il retrouvera sa famille et pourra être soigné.

*
**

Le malade arrivait quelques jours plus tard à Strasbourg où l'Impératrice lui offrait un logement au Palais. Comme elle l'aimait beaucoup, elle demanda à le voir. On lui répondit que ses manies étaient douces et qu'il n'était nullement dangereux. En revanche, les propos fort lestes qu'il tenait faisaient craindre que le pauvre contrôleur ne manquât gravement aux convenances devant Sa Majesté. Joséphine passa outre. Sa femme de chambre a relaté l'étrange entrevue à laquelle elle assista. Les premières paroles de M. Pfister furent parfaitement sensées mais, tentant le diable, l'Impératrice eut le tort de lui demander s'il avait vu de belles femmes pendant son voyage. « Alors le pauvre homme, écrit Mlle Avrillon, se mit à parler d'une façon si grossièrement cynique, avec un dévergondage si dégoûtant et cependant si grotesque, que Sa Majesté finit par en rire et s'en amusa beaucoup ! » La nuit suivante, Pfister, qui ne pouvait dormir, chanta sur un tel ton que sa voix, perçant parquets et cloisons, réveilla Joséphine. « Ecoutez donc ce pauvre Pfister qui chante », dit-elle à sa camériste.

Mme Pfister, accourue de Paris, vint le chercher à Strasbourg et le ramena chez elle. Un médecin lui conseilla d'aller dans les Vosges prendre les eaux de Plombières. Il s'y rendit et eut la joie de retrouver la reine Hortense. En revanche, il surprit les baigneurs par des excentricités qu'une lettre d'Hor-

tense à son frère Eugène en date du 20 septembre, révèle allégrement : « ...Nous avons encore pour plaisir de voir sur son balcon ce pauvre Fister (*sic*) qui joue toute la journée au bilboquet. En sortant de la douche, il fut hier se mettre tout nu dans le bain, où plusieurs dames et messieurs se baignaient en chemise de laine. Tu vois que sa folie n'est pas dangereuse, puisqu'il se croit dans l'âge d'or, où l'on ne cachait rien. Mais les dames de Plombières, qui croient plutôt au siècle de fer, ont jeté des cris terribles et l'ont laissé maître de la place en s'enfuyant de tous les côtés.

« Du reste, il ne montre pas d'autre folie. Il est venu me voir et m'a assuré qu'il était guéri mais qu'il avait été bien malade ; qu'en Espagne, il avait reçu cinq coups de poignard et qu'après la bataille de Ratisbonne, il s'était perdu et avait passé dix rivières à la nage. Soit exagération ou folie, je doute que les eaux de Plombières lui fassent grand effet. »

Contrairement au diagnostic de la reine Hortense, l'état mental de Pfister s'améliora. Soigné à Paris par le célèbre docteur Esquirol, il renonça au nudisme et recouvra sa lucidité. En revanche, sa santé était définitivement ruinée. Il s'éteignit peu après, à la campagne, dans une propriété où il était allé refaire ses forces.

Remplacé à la Cour par son sous-ordre, le chef d'office Collin, Pfister fut regretté par l'Empereur, dont il n'avait jamais médit, même en ses heures de délire. Aussi n'est-ce certainement pas en pensant à ce serviteur dévoué que, le 11 janvier 1817, le captif de Sainte-Hélène dira à Gourgaud : « J'ai craint souvent les fous ! »

Napoléon évoquait alors devant son compagnon d'exil un échappé de Bicêtre, avec lequel il avait échangé deux répliques dignes de servir de conclusion à une histoire de dément. « Un jour, dit Napoléon, je louai une loge au théâtre, incognito, avec Duroc. Un homme s'approche de moi. Je croyais qu'il voulait me remettre une pétition, mais il s'écria :

« — *Je suis amoureux de l'Impératrice !* »

A cet aveu déconcertant, Napoléon répondit sans rire :

« — Mon ami, *vous devriez choisir un autre confident !* »

ANDRE GAVOTY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

CHARLES MORGAN ET LE PROBLÈME DU MAL

Les livres de M. Charles Morgan sont généralement plus goûtés des lecteurs français que de ses compatriotes. Il compte chez nous légion d'admirateurs fanatiques, et non sans raison, certes, alors que sa *position* en Angleterre est mal définie, à mi-chemin entre l'élite, qui ne le trouve probablement ni assez original ni assez sophistiqué, et le grand public pour lequel il est décidément trop *difficile*. Les raisons de cette sympathie que la France éprouve pour un auteur, qui, d'autre part, a écrit pendant cette guerre les pages les plus chaleureuses et les plus lucides sur notre pays, sont nombreuses, et il serait intéressant de les analyser. Des raisons artistiques et psychologiques, d'abord. Les Français sont reconnaissants à Charles Morgan d'avoir composé des romans dans lesquels ils ne se sentent pas dépaysés ; je veux dire des romans qui sont moins spécifiquement anglais que ceux de Maurice Baring ou de Virginia Woolf, ou sur un autre plan, de D.-H. Lawrence. Malgré son cosmopolitisme et son attachement à notre pays, Baring conservait une manière de voir et d'exprimer les choses typiquement anglaise, et s'il n'y avait de sa part, car c'était un être extrêmement discret et d'une distinction charmante, aucune affectation dans sa façon de penser et d'écrire, ses meilleurs livres demeurent fort déconcertants pour le public français moyen par leur *unobtrusiveness* même, ce style lisse et sans éclat, cette constance à mettre l'accent sur des choses en apparence insignifiantes qui constituent en réalité toute la vie, pudique, réservée, secrète.

Il serait exagéré de dire que les romans de M. Charles Morgan pourraient passer pour des romans français ; même dans celui qui a pour décor Paris et la Charente et pour héros des Français, *Le Voyage* (1), une certaine atmosphère d'exotisme s'établit, une certaine manière de voir les personnages comme des silhouettes de Toulouse-Lautrec, par quoi se dénonce l'étranger. Le fait que Charles Morgan parle et écrit magnifiquement notre langue ajoute à cette parenté d'esprit, et il est significatif, enfin, que dans un essai comme *La France, idée nécessaire à la civilisation* (2), il ait défini avec autant de clairvoyance que de cordialité les raisons qu'il avait d'aimer notre pays, et, aux heures les plus sombres, de lui garder sa confiance et son attachement. Il est donc parfaitement légitime que la France restitue à Charles Morgan cette amitié qu'il n'a cessé d'affirmer et de manifester de la façon la plus franche et la plus émouvante. Nous l'aimerons davantage, enfin, de le voir attaché aux valeurs que nous estimons vitales, et de découvrir entre lui et nous cette communauté d'idées et de sentiments sans laquelle il n'est pas de sympathie totale. Il serait injuste d'autre part de ne pas rétrocéder une part du succès de ce romancier auprès du public français, à la traductrice qui l'a introduit chez nous, Mme Germaine Delamain. Il faudra dire un jour quel rôle capital joue le traducteur dans les échanges littéraires avec l'étranger. Les bonnes traductions sont rares, les mauvaises innombrables, et si l'on se dit que la fortune d'un ouvrage étranger dépend, quelquefois, de la version qui en est publiée, on ne s'étonne plus, alors, des étranges vicissitudes, de l'indifférence, de l'engouement, de l'hostilité, que rencontrent chez nous au hasard d'interprétations plus ou moins heureuses, tel écrivain d'outre-Rhin ou d'outre-Manche.

J'ai dit qu'il n'y a dans la notion des valeurs nécessaires, des « vérités qui méritent que nous vivions pour elles », rien qui distingue M. Charles Morgan de ses lecteurs français. Ni son style ni son esthétique, ni sa conception de la vie, ne nous le rendent « étranger ». S'il appartient à la lignée des grands romanciers anglais, il pourrait tout autant passer pour un héritier des meilleurs des nôtres, qu'il connaît à merveille, d'ailleurs, et dont il est possible qu'il ait été influencé. Je crois, en effet,

(1-2). — Stock.

que les romanciers français du XIXe siècle comptent presque autant que les poètes religieux anglais du XVIIIe siècle dans la formation de sa pensée et de son art : les démarches de son esprit et de son cœur présentent donc pour nous quelque chose de familier et d'immédiatement accessible. Je veux dire qu'entre son œuvre et nous ne se dresse jamais cette barrière hérissée de pointes qui nous éloigne souvent, trop souvent, de quelques-uns des meilleurs écrivains étrangers. Chez lui, il n'y a rien qui soit à proprement parler incommunicable, ni dans *Sparkenbroke*, ni dans *Fontaine*, ni dans *le Fleuve Etincelant*, cette singulière pièce qui ouvre tant de perspectives sur la destinée humaine et que M. Morgan a rendue plus explicite par une préface qui contient toute une philosophie de la vie. *Le Voyage* est, de tous ses romans, le seul qui déconcerte probablement le lecteur français, et cela parce qu'il se passe en France ; d'instinct le lecteur vérifiera l'exactitude du miroir, et s'étonnera sans doute que ces personnages soient plutôt *morganesques* que typiquement français. Le dernier roman de Charles Morgan, enfin, *Le Juge Gaskony* (1), n'entre dans aucune de ces classifications où l'on établit, de part et d'autre d'une ligne idéale, les domaines respectifs du roman anglais et du roman français. Il s'agit ici d'une grande œuvre *humaine*, qui transcende toutes les particularités nationales. Dans son économie puissante et profonde, dans ce mélange de finesse et d'énergie avec lequel ce livre saisit le problème essentiel de l'homme dans ce qu'il a de plus général, on reconnaît les vertus majeures de l'œuvre d'art qui s'affranchit, par sa grandeur même et son intériorité, de toutes les limitations temporelles et spatiales qui bornent les œuvres de moindre envergure. C'est un livre extrêmement actuel, enfin, en ce que l'époque où nous vivons et où notre civilisation semble si près de mourir est celle qui réclame le plus, de chaque individu, la construction de cette citadelle intérieure, dans laquelle, bravant les assauts de cette hypostase moderne du Lucifer miltonien qu'est le financier Severidge, le juge Gaskony et sa pupille Vivien parviennent à défendre la paix de leur âme et l'harmonie de leur vie contre les entreprises de l'Ennemi.

On lit dans le grand livre posthume de Saint-Exupéry, qui

(1) Stock.

est la somme, ou, pour mieux dire un fragment de la somme, des réflexions qui hantèrent la vie intérieure de cet homme d'action durant ses dernières années, cette phrase : « Le rempart véritable est en toi ». (1) La sécurité des empires, de même que l'équilibre de l'individu, ne se fonde que derrière ce rempart intérieur, sans lequel il n'est pas de victoire, tout au plus des illusions de victoire, précaires, artificielles, décevantes. C'est de cette façon aussi que Vivien définit l'inexpugnabilité de son tuteur, lorsqu'elle lui dit : « Vous, assis là avec votre *Athénien*, vous ressemblez à un homme qui, du haut de sa forteresse, contemplerait les hordes des Mèdes ». Pour bien des hommes, l'espoir d'écrire un livre, un livre unique souvent, qui sera la justification et l'expression de leur vie, constitue à soi seul une raison de vivre : Gaskony a porté toute sa vie le désir de composer cet *Athénien*, qui sera une synthèse de la sagesse grecque, de l'harmonie dans laquelle l'homme trouve la paix et le bonheur. Définir ce que la sagesse et l'harmonie étaient pour les Grecs, ce sera pour Gaskony le moyen de se l'expliquer à lui-même, de l'atteindre et de le posséder.

C'est en cela que consiste la force de Gaskony ; dans cette claire certitude qu'il a que la vie humaine est comparable à une roue, et que l'essence de la roue, l'élément sans lequel elle n'est pas une roue, c'est son centre. L'allégorie de la roue devient, dans ce roman, quelque chose de comparable à l'allégorie de la caverne chez Platon : un mythe qui illumine tout le destin de l'homme, et qui répond exactement au mythe de la citadelle chez Saint-Exupéry. « Un homme, expliquait Gaskony, peut être comparé à une roue. Le centre d'une roue qui tourne est un point, qui a une position, mais pas de dimension ; le véritable centre d'une roue qui tourne reste immobile, la roue tourne autour de lui. »

Il s'agit de ne pas exposer cela dogmatiquement, comme un système moral ou métaphysique, mais de le faire découvrir à l'interlocuteur par l'effet d'une *maïeutique* comparable à celle dont Socrate usait pour éclairer ses disciples. Aussi le mythe de la roue apparaît-il dans la dernière conversation entre le juge Gaskony et sa pupille Vivien ; arrivés l'un et l'autre à la cime de la suprême crise, mortellement menacés dans leur être pro-

(1) *Citadelle*, Gallimard.

fond par ce démon avide et triste qu'est Severidge, ils échangent ces paroles définitives que se disent des combattants à la veille de l'ultime assaut. Ils sont déjà hors d'atteinte de l'Ennemi ; pourtant Severidge n'a jamais pu établir son empire sur le Juge, et Vivien qu'il croyait bien avoir *liée*, comme on dit qu'est « liée » une proie saisie par une bête sauvage, vient de lui échapper. Et c'est peut-être parce qu'ils se sentent en sûreté désormais, l'un et l'autre, hors d'atteinte des griffes infernales, qu'ils s'efforcent de définir par quelles armes ils ont triomphé.

Ils ont évité de près la défaite. Multipliant les tentations les plus subtiles et les plus brutales, Severidge a voulu arracher Vivien à son mari et l'entraîner dans cet enfer de décevantes délices, qui est le sien. Il a pu ébranler certains éléments de la roue, mais le centre est resté intact, et Vivien a triomphé. « Rien n'est plus inconcevable qu'une roue qui n'a pas de centre. Le centre — et non le moyeu, les rayons ou la jante — est une chose sans laquelle la roue n'existe pas. Ainsi ton être le plus intime n'est ni ton caractère, qu'on peut comparer aux rayons de la roue, ni tes actes qui seraient la jante, ni même ta personnalité apparente qu'on assimilerait au moyeu ; il est le quelque chose de quoi tout cela dépend et sans quoi tu n'existerais pas ; le quelque chose qui t'avertit de l'unique origine de tous les êtres, de l'unique loi dont toutes les lois dépendent, de l'unique valeur dont naissent toutes les valeurs. »

Le fait même de l'être réside dans l'existence du « centre », et dans le son différent que rend chaque roue en tournant, ce son reconnaissable et constant tout au long de la vie de l'individu. Gaskony et Vivien sont sauvés par leur fidélité à ce *moi* essentiel, à ce « noyau » indéfinissable, à la fois stable et mobile, principe de mouvement et gage d'immutabilité : le centre de la roue. Répondant enfin à la nécessité du « rempart intérieur », que nous avons entendue formulée par Saint-Exupéry, voici en écho la voix de Gaskony : « Le mal n'est pas dans une armée qui assiège une ville, en dehors de ses murs. Il est né dans la cité. C'est la rébellion dans la garnison, le poison dans l'eau, la cendre dans le pain. »

C'est essentiellement et avant tout, le reniement de soi-même, cette tentation insidieuse vers laquelle Severidge s'est efforcé d'attirer ses victimes. Contraindre un être à se renier lui-même ou à renier ce qu'il tient pour la chose la plus

noble et la plus précieuse, c'est l'arme la plus redoutable et la plus efficace de l'Archi-ennemi. Car le reniement détruit l'individu dans sa substance intérieure la plus profonde, la plus essentielle, et sans lui, la victoire du Mal n'est jamais totale, ni irréparable. Le reniement seul consomme la destruction de l'homme. Avec Vivien, Severidge a usé de toutes les ruses dont dispose le séducteur le plus habile, pour l'amener à se renier elle-même en reniant l'amour qu'elle a pour son mari. Mais la fidélité qu'elle conserve envers elle-même et envers sa citadelle intérieure, son refus de laisser verser du poison dans son eau et mêler de la cendre à son pain, enveloppe Vivien d'une armure indestructible ; plus encore que son devoir de fidélité à son mari qui ne semblait plus très digne de son amour. Peut-être aussi a-t-elle été avertie — étant un être parfaitement sain moralement — par son instinct, de la nature diabolique de Severidge, qui nous frappe, nous lecteurs, et qui est plus évidente encore, quand nous savons interpréter les citations de Milton, qui, subtilement, tracent le portrait de ce personnage.

Charles Morgan est un excellent connaisseur de Milton : on a lu récemment dans la *Table Ronde*, la traduction de son bel essai sur le poète du *Paradis Perdu*. D'autre part, dans le curieux livre sur Satan paru aux Editions Carmélitaines, ouvrage collectif rassemblant des études de théologiens, de philosophes, voire de psychanalystes et d'esthéticiens, M. Pierre Messiaen définit ainsi le Lucifer miltonien ; « Son orgueil se tourne en jalousie envers les hommes, en haine contre Dieu dont il veut pervertir et détruire les desseins. Il rejette le conseil de Mammon qui est de se résigner à l'Enfer, de s'y adonner au travail, à l'industrie, au commerce, à l'étude des sciences, d'apaiser ainsi peu à peu la colère de Dieu. Se repentir, se soumettre, Satan est trop fier pour cela ; il serait humilié devant Dieu qu'il dédaigne, déshonoré devant ses compagnons. Il veut continuer la guerre en entraînant l'homme à la rebellion, comme il a entraîné les anges. Au Ciel il a employé la lutte ouverte, et elle ne lui a pas réussi. Conséquence inattendue de l'esprit d'orgueil et d'insoumission, il emploiera maintenant la subtilité, le mensonge, l'hypocrisie. »

Charles Morgan, remarquez-le, ne nous dit à aucun moment que Severidge est le Diable, mais cela ressort du portrait qu'il en fait. Un diable humain, sans appareil romantique, membre

d'un excellent club où il a rencontré Gaskony, parfaitement habillé, riche à millions. Mais n'est-ce pas le trait le plus évidemment diabolique que le mensonge par lequel il espère détruire Gaskony, la vilenie qui lui fait répondre qu'il n'a pas reçu de celui-ci le livre qu'il lui a acheté, — le livre précieux entre tous, unique souvenir de la femme aimée autrefois — que Severidge convoite comme le roi d'Israël convoitait l'unique brebis du pauvre. Par ce mensonge il entraîne Gaskony à la ruine en l'obligeant ainsi à rembourser la somme considérable qu'il avait payée, et que le juge, naturellement, est hors d'état de lui rendre, puisqu'il s'en est servi pour sauver du déshonneur le mari de Vivien. Et voyez encore comme dans cette histoire de livre égaré par la poste, il y a un léger relent de roman-feuilleton, qui trahit le pied-fourchu et l'odeur du soufre. Seul un personnage démoniaquement pervers est capable d'un tour comme celui-là, sans lequel Severidge ne serait peut-être qu'un Don Juan comme les autres...

Don Juan ? Mieux que Tirso de Molina, mieux que Molière, mieux que Lenau, mieux que Mozart même, qui avec son angélique intuition a si bien pénétré la profondeur satanique du Burlador, Milton l'a défini avant la lettre, dans le portrait qu'il fait de Lucifer « frénétique dans la poursuite et dans la possession ; possédant, possédé, extrême en sa quête de joie : une joie à éprouver qui, à l'épreuve, est détresse... » La joie de Severidge, c'est détruire. Il aspire à posséder, mais il ne possède jamais. Tout se transforme en cendres entre ses mains. La possession de Vivien ne lui donnerait pas le bonheur, pas plus que ne lui donnerait la satisfaction d'avoir arraché son livre précieux à Gaskony, et le manuscrit de Cennino Cennini à la vieille dame de Glasgow. Il s'imagine qu'en dérobant aux êtres la source de leur bonheur, il en fera du bonheur pour lui-même, mais il est incapable de bonheur, incapable d'assouvissement, condamné à la soif et à la faim, damné par son désir, voué à l'insatisfaction. (« Joie à peine obtenue et déjà dédaignée, désir hors de raison et sitôt assouvi, dégoût hors de raison de l'appât consommé... ») Magistrale est la figure de Severidge, et humaine, profondément, déplorablement humaine, presque autant que celle de Gaskony.

Severidge n'est pas un « démon mesquin », pour reprendre un titre de Sologoub ; il garde une certaine grandeur. Il est émouvant et digne de pitié. L'être le plus malheureux

au monde, sans doute. Et c'est le très grand talent de Charles Morgan qui a composé de traits si délicats, tout en étant gravés dans la chair par le feu de l'enfer, une physionomie inquiétante, séduisante, par quoi s'explique l'attrait qu'éprouve Vivien, malgré elle, et combien elle fut proche de la faute. Il est de la même grandeur que Gaskony, dont l'idéal d'harmonie, d'équilibre et de paix apparaît comme une sorte de sainteté, — dans la même mesure et de la même façon où nous avons le droit de dire la sainteté de Socrate.

Ce n'est pas un roman *à thèse*, Dieu merci, ni l'ouvrage d'un moraliste, mais un roman tout court, admirablement fait, admirablement écrit, d'une extrême richesse de sentiments et de pensées, sans jamais donner dans le ton métaphysique. Humain, avant tout, et humanisant jusqu'à cette figure du diable, qu'il est si difficile, esthétiquement, d'incorporer à la description et au récit des événements humains. Severidge, en cela, est mieux réussi que le Maquignon de *Sous le soleil de Satan*, ou le M. Britomart de *Si j'étais vous*, encore que Georges Bernanos et M. Julien Green possèdent assez d'intimité avec le diable pour avoir donné de lui des portraits terriblement convaincants. S'ils ont échoué, tout de même, c'est pour n'avoir pas fait du démon quelqu'un de vraiment *comme nous*. J'ai l'impression qu'on pouvait déceler tout de suite la nature diabolique du Maquignon et de Britomart, et, ainsi, se mettre à l'abri ; qui se défierait de Severidge, si aimable, si obligeant, si empressé à vous offrir le plaisir que vous souhaitez le plus ?

Le diable porte pierre, dit la Sagesse des Nations, ce que Goethe traduisait en faisant prononcer par son Méphistophélès le fameux : « Je suis l'être qui veut toujours le mal et qui fait toujours le bien. » Si Gaskony atteint la sérénité suprême, la paix dans une quasi-misère, où il pourra enfin réaliser le rêve de toute sa vie et écrire l'*Athénien*, c'est parce que Severidge l'a ruiné. Grandi par la pauvreté, préservé contre la dispersion par sa retraite dans la presque sordide pension de Cliftonville, le Juge appartiendra tout entier à son œuvre, il écrira son livre, ce qu'il n'avait jamais pu faire jusqu'à ce moment là ; il se réalisera, il s'accomplira dans la solitude et le dénuement, rendu plus fort par le renoncement à tout ce qui n'est pas le centre de la roue, affranchi même de cette tyrannie du passé que constituait le cher volume de *Marius l'Epicurien*, que Severidge lui a pris.

Mais Gaskony n'a pas triomphé seul. « Ma chérie, dit-il à Vivien en prenant congé d'elle, demande-toi dans quelle œuvre, en quelle compagnie, en quelle foi, ta voix reste claire, et en quelles circonstances tu la sens voilée. Sur la réponse, règle ta vie. Tu n'as qu'à écouter. Dieu n'est pas sourd. »

Quel est le Dieu de Gaskony ? Il faudrait pour répondre à cette question, reprendre le problème spirituel à la base, rechercher dans *Fontaine* et dans *Sparkenbroke*, les diverses solutions que donne le romancier au problème du divin. De l'ensemble de l'œuvre de M. Charles Morgan, il me semble se détacher une sorte de stoïcisme très noble, assez grandiose, et par instants, le pressentiment d'une union mystique, telle que la concevaient les poètes métaphysiciens du XVII^e^ siècle, compagnons familiers de l'auteur de *Portrait dans un miroir* : ses personnages se rappellent des vers de Crashaw, de Vaughan, d'Herbert, de Daniel, de Donne, et les citent volontiers, laissant au lecteur le soin de retrouver lui-même la « référence », et qui ne la retrouve pas, tant pis pour lui ! Il en va de ces citations d'ailleurs, un peu comme de ces mots de passe qu'échangent les sentinelles, de ces diminutifs familiers qui montrent que vous appartenez vraiment à une certaine société, ou des formules rituelles dont l'ignorance ou la mauvaise prononciation trahit le profane, l'intrus. Le monde de Charles Morgan est à bien des égards le monde de ces poètes que je viens de nommer ; il n'y a rien d'étonnant, donc, à ce que les personnages de ces romans, et l'auteur d'abord, vivent en intimité avec eux. Peut-être alors conviendrait-il de chercher la clef de cette œuvre hors d'elle-même, dans cet univers poétique qui va de Milton à Blake.

Cela peut égarer certains critiques, inspirer le jugement sévère de M. Montgomery Belgion disant que « Morgan est sans doute un conteur très habile ». Ce serait peu, encore que beaucoup, s'il n'était que cela, et M. Belgion est injuste lorsqu'il fait allusion à une fausse spiritualité en dérivant vers l'auteur de *Sparkenbroke*, une flèche d'Irwing Babbitt : « Je suis quelquefois tenté de penser que les plus graves difficultés de notre temps proviennent moins du manque de vision que d'une vision fausse. Autrement dit, ce qui rend notre époque inquiétante, ce n'est pas tant son matérialisme flagrant et avoué ouvertement, que ce qu'elle s'imagine être l'élément spirituel. »

L'élément spirituel de l'œuvre de Charles Morgan me paraît

à moi remarquablement authentique, et d'une très noble et très pure qualité. Je n'en veux pour preuve que la *résonance* qu'elle rend, sur laquelle on ne peut ni tromper ni se tromper. Mais M. Morgan n'est pas plus un métaphysicien qu'il n'est un moraliste, et ses romans ne seraient pas ce qu'ils sont, c'est-à-dire des œuvres admirablement vivantes, s'il avait eu l'ambition d'y intégrer un corps de doctrine. Chaque lecteur y trouvera donc ce qui répondra le mieux à la nature de son esprit et à la qualité de son inquiétude. Le mot miroir revient deux fois dans ses titres. *Portrait dans un miroir* s'appelle son premier roman, et *Reflets dans un miroir* ses deux volumes d'essais. (1) Tout livre enfin, et un roman plus encore qu'un autre, est un miroir dans lequel le lecteur se cherche et se trouve. Le dépaysement de l'individu qui lit conduit ici à un approfondissement de soi-même, qui, dans certains cas, peut avoir la signification et la portée d'une véritable découverte. L'auteur du *Juge Gaskony* ne philosophe jamais, mais il entraîne ses lecteurs à philosopher, ce qui est un mérite de plus de ce livre. Chacun peut interroger son destin à la lumière de la destinée de Gaskony et de Vivien, et se demander si sa « citadelle » serait assez forte pour résister à la rencontre d'un Severidge. Quel être humain, au moins une fois dans sa vie, n'a aperçu sur son chemin ce visage changeant ?

MARCEL BRION.

(1) Stock.

LECTURES ROMANESQUES

Graham Greene : *La Puissance et la gloire*, trad. de Marcelle Sibon (Éd. Robert Laffont). — Frédéric Prokosh : *Sept Fugitifs*, trad. Rose Celli et J. Smith (Éd. Gallimard). — E. Caldwell : *Le Châtelain des Hautes Terres* (N. R. F.). — James Cain : *Assurance sur la Mort*, trad. de Simone Berritz (N. R. F.). — Mazo de la Roche : *Possession*, trad. de J. Lemonzy (Éd. Begh). — Robert Goodyear : *Mrs Loveday*, trad. de Jacques et Yolande de Lacretelle (Éd. Robert Laffont). — Somerset Maugham : *Plus ça change*, trad. de Max Ouvrad (Éd. Plon : « Feux Croisés »).

Le livre de Graham Greene, *La Puissance et la gloire*, si bien traduit par Mme Marcelle Sibon, préfacé par Fr. Mauriac, est un livre étrange, fascinant et affreux comme certains paysages où l'épouvante se mêle à l'admiration. On l'a souvent comparé à un roman de Bernanos, mais ici, avouons-le, ce livre est d'une beauté plus âpre, car à l'atmosphère morale s'ajoute celle du pays où se passe l'aventure de ce prêtre ; de ce prêtre, pécheur peut-être indigne, mais, malgré tout, héroïque et préservant, à travers les vicissitudes de sa vie et de ses atroces misères, des persécutions qu'il supporte, sa mission de prêtre, sa dignité profonde que ne diminuent pas ses fautes, sa faiblesse, ses hontes... Ce livre singulier a de la grandeur. Ce prêtre est traqué, poursuivi, mis à prix. C'est une province d'un Mexique en révolution, gouverné par des brutes athées : la religion est interdite, les prêtres sont fusillés. Ceux qui ont pu échapper à la tyrannie et aux poursuites ont passé les frontières, se sont réfugiés en des pays plus cléments. Mais celui-ci est resté. Pourquoi ? Est-il un saint ? Il ne le sait pas. Il sait qu'il a peur, qu'il est ivrogne,

que, voici quelques années, il a eu un enfant avec une de ses ouailles, — et la scène où il retrouve l'enfant, petite fille qui le déteste, est un chapitre affreux en son naturel, sa sauvagerie. Il pourrait, lui aussi, par ruse, adresse, chance, échapper aux poursuites harcelantes, fuir, émigrer. Il ne le veut pas. En ces provinces maudites, les habitants n'ont plus aucun secours religieux à attendre, et pourtant, malgré les interdictions, les sanctions cruelles, beaucoup d'êtres désirent des prières et des messes et la communion et les absolutions des agonies. Et c'est pourquoi ce prêtre sans doute, en ce moment et en ces lieux, seul représentant des pouvoirs divins, acceptę les dangers, la mort probable, les fatigues affreuses, les angoisses, les déguisements, les marches forcées, les cachettes, les guet-apens, les désespoirs physiques, la fuite sans fin devant les persécuteurs. Tous les épisodes de cet exode sinistre sont d'une haute force d'évocation en leur sobriété, leur simplicité, leur fièvre. Ce prêtre sera-t-il reconnu, arrêté, tué ? Oui, à la fin, il le sera et nous aurons tremblé avec lui, pour lui, pendant des pages sinistres. Nous l'aurons vu secourir tous ceux-là qui sont en ce moment privés de Dieu et leur apporter, lui, indigne et pourtant sacré, les nourritures célestes. Il est enfin saisi, condamné, fusillé. Il meurt, harassé, délivré, en martyr. Et le jour même de sa mort, alors que les bourreaux, les tyrans peuvent croire cette contrée enfin purgée de tout ministre de la religion, un voyageur inconnu débarque sur cette rive et accepte l'héritage mystérieux, l'apostolat persécuté... Je pense que peu de livres ont démontré avec autant d'humilité et de ferveur bizarre l'alliage des misères et des défaillances humaines, sauvées par la puissance de l'âme, la fidélité à une mission divine et la sainte acceptation d'un destin dépassant la faiblesse de la créature.

***

Frédéric Prokosh nous emmène avec *Les Sept Fugitifs* dans une Chine mystérieuse et un peu effrayante avec les caravanes traversant le désert de Gobi et entraînant vers des sorts différents les personnages du roman. Six hommes et une femme : belge, anglais, américain, russe, français... Certes, ce choix de nationalités variées, d'échantillons de races diverses en contact avec

une civilisation et une autre race qui sont pour ces occidentaux presque inconnues et en tout cas, en maintes circonstances, à peu près incompréhensibles et indéchiffrables, ce choix offre des oppositions de sensibilités d'un intérêt véhément. Mais la véritable beauté de ce livre, ce sont les paysages, ces déserts ou ces contrées étranges jamais imaginées, ces rencontres de cavaliers bizarres et beaux, apparaissant et disparaissant comme des personnages de rêve, ces grossiers paysans en des bourgades sales, ces fleurs, ces sables, ces fleuves, ce soleil, ce froid, cette neige, cette sécheresse, ces caravanes qui nous entraînent ou nous abandonnent, tout cela déroule une fantasmagorie de terreur, d'hallucination, d'étonnement, de vertige. Le jeune Anglais, qui veut parvenir au Thibet et connaître la vérité des lamas tout puissants, est certes un héros assez fascinant et sa rencontre avec un vieux prêtre thibétain mourant est d'un pittoresque peu ordinaire — et, plus tard, ce voyageur assoiffé de vérité mourra dans la neige avant d'atteindre le but de son pèlerinage. Mais, c'est le voyage plus encore que le voyageur qui est le véritable héros de ce récit, et cette pénétration dans un inconnu de plus en plus reculé, vers un but jamais atteint, est d'un intérêt excité par une curiosité toujours changeante et renouvelée, dans les dangers et l'ennui fascinant de cette randonnée interminable. Depuis la *Croisière Jaune*, du si regretté Hart, nous n'avions rien lu de semblable, car cette Chine si souvent racontée, ces déserts, ces contrées, nous paraissent avoir été vraiment vus et décrits pour la première fois.

Les histoires du Belge, de l'Américain, du Français, du Russe, etc... n'ont pas, malgré les péripéties souvent vives de leurs destinées, la valeur d'évocation de ce film changeant. Les plus étonnants de ces comparses sont un vieux mandarin se chargeant de conduire à Shangaï une jeune femme que son mari, singulier époux, retenu à l'étape par la maladie, confie sans méfiance à ce Chinois qu'il ne connaît pas. Et le vieux mandarin, supputant le prix d'une jeune femme de grande beauté, la conduit avec salamalecs dans une maison de prostitution. L'arrivée à Shangaï est d'une peinture saisissante. Mais lisez, lisez ; cette randonnée au temps des avions, des autos et des rails, qui s'effectue à travers le temps ainsi qu'aux siècles passés, a une saveur peu banale. Et ce roman américain ne ressemble pas aux autres produits littéraires que nous goûtons

abondamment depuis quelques années. C'est un livre très particulier et d'autant plus attachant.

Car les traductions de romans américains pullulent. Tous les succès sont pour eux et leur actuelle violence, leur talent sauvage, leur barbarie naïve ou cruelle ont un grand attrait pour le lecteur français. Aussi, Mme Claude-Edmonde Magny, dont on admire le grand talent de critique, a-t-elle intitulé un livre d'études consacrées à certains romanciers d'outre-mer : *L'Age du Roman américain*. Il faudrait toute une autre étude pour constater si l'influence de cette littérature a été favorable ou néfaste à nos jeunes écrivains français. Ce qui nous séduit chez les Faulkner, Steinbeck, Hemingway, Caldwell et bien d'autres plus ou moins célèbres, maîtres ou nouveau-nés, c'est ce dépaysement moral révélé par la brutalité, la puissance particulière de leur tempérament où la force neuve, l'audace — souvent l'indécence — la puissance de leur réalité, les impudences sexuelles, tiennent lieu de ce que nous nommions : l'art. L'art est-il devenu inutile ? Est-il remplacé par « le bruit et la fureur » selon le titre de Faulkner. Et la littérature française a-t-elle perdu ou gagné à vouloir imiter, sinon égaler, ces nouveaux maîtres ? Je laisse le soin de juger cela à des esprits plus compétents que le mien ; mon avis modeste, étant que le génie de chaque race devrait être conservé aussi authentique qu'il est possible et notre champagne mêlé de whisky perd ses vertus, ses forces propres, et ses grâces spirituelles.

Mais parlons encore de quelques-uns de ces romans qui nous plaisent et nous emportent dans un autre monde. J'ai sur ma table le violent récit de Caldwell, *Le Châtelain des Hautes Terres*, histoire de déchéance, de ruine, de jeu, de débauche et de mort. Ce propriétaire sudiste amateur de négresses et pourtant marié à une jeune blanche qu'il néglige ou torture, ivrogne, joueur, demi-fou, ne nous intéresserait guère ni par sa vie ni par sa brusque mort, si le roman n'était animé, alourdi, par une atmosphère capiteuse et délétère. Le climat dangereux du Sud, sa fièvre, l'odeur des marais, les chants des nègres dans les plantations, la mélancolie des fortunes ruinées, des vieux espoirs devenus honte et misère, c'est tout cela qui donne son prix à cette histoire brève et sombre et son intérêt à ces demi-fous, mère et fils, qui achèvent leur destin en cette ancienne demeure délabrée.

Mais, lisons aussi *Assurance sur la Mort*, de James Cain, auteur de *Sérénade* et du *Facteur sonne toujours deux fois*. Ce livre est composé de trois nouvelles dont les deux premières n'ont pas grande valeur, mais dont la troisième, qui donne son titre au recueil, est d'un grand intérêt. C'est un roman policier raconté par le criminel, et si bien fait, si bien composé, si bien enchevêtré de sentiments, de hasards, de combinaisons et de fantaisies diaboliques, que, même si vous n'aimez pas les romans policiers — ce qui est mon cas — vous serez pris, entraîné dans une intrigue dont, dès le début, vous savez le fin mot et qui, malgré cette certitude, ne cesse de vous tenir en haleine et de vous obliger à galoper d'un train d'enfer à la suite des tristes héros de cette anecdote compliquée. C'est une réussite et Mme Simone Berritz a, je suis sûre, calqué le mouvement forcené du style de Cain, son emportement, sa fièvre, son essoufflement, sa course au crime et à la mort.

C'est un aimable repos que de lire ensuite ce joli livre de Mazo de la Roche, *Possession*. Cet ouvrage, pas plus que *Croissance d'un homme*, n'est de la série célèbre des *Jalna*, mais n'en est pas moins d'une lecture charmante, où les beaux dons salubres de la romancière épanouissent leur vigueur et leur poésie naïve, où les sentiments humains s'allient à la beauté des paysages, aux charmes des eaux, des fleurs et des bois, à la grâce des enfants. *Possession*, c'est le récit des ennuis et des complications que trouve en sa ferme et sa maison — héritage dont il était si heureux — un jeune homme qui veut se consacrer à la culture. Que de tracas! Les épisodes en sont pittoresques et la cueillette des fruits par les Indiens embauchés pour le travail, et tous les ennuis causés par ces Indiens et, aussi, les erreurs sentimentales et autres, nous amusent et nous intéressent sans nous effarer — repos après le livre de Cain. Après des péripéties variées, le jeune possesseur de la ferme dont l'amour est repoussé par une jolie voisine anglaise, épousera la jeune Indienne dont il a toujours été épris tout en ne voulant pas s'avouer ce sentiment indigne d'un Canadien... Mais les récoltes de pommes, depuis le Paradis terrestre et le jardin des Hespérides, ont toujours amené des complications sentimentales. Et toujours avec Mazo de la Roche on respire un air pur, et le rythme des saisons, le reflet des lacs, la force des beaux animaux accompagnent les aventures humaines unies aux jeux de la nature.

***

A son tour, dans la préface intéressante que M. Jacques de Lacretelle écrit pour *Mrs Loveday*, roman de Robert Goodyear traduit par lui et Mme de Lacretelle, pendant que Claude-Edmonde Magny s'intéresse à l'*Age du Roman américain*, Lacretelle, lui, tente de nous expliquer la séduction et les prestiges du roman anglais. Ce roman anglais d'ailleurs a toujours eu, en France, une grande audience tout naturellement expliquée par l'inégalable talent des romanciers et des romancières anglais. Ils ont toujours eu le don d'évoquer la vie quotidienne en ses décors, ses mœurs, ses habitudes, ses manies et, cela, avec un naturel minutieux, un sens précis ou exquis des plus petits détails, et les personnages baignés dans cette atmosphère rendue si familièrement respirable au lecteur sont très vite ses amis ; on est en quelque sorte non pas un lecteur mais un invité. Nous buvons leur thé, respirons leurs fleurs, goûtons l'ombre de leurs arbres, connaissons leur presbytère ou leur école, et leur belle ou humble demeure : de Dickens à Galsworthy, à Baring, à Virginia Woolf, pour ne citer que ces quelques noms, nous avons non seulement connu les héros de leurs livres, mais nous les avons vus, compris, aimés.

Jacques de Lacretelle nous dit que les romanciers anglais récents ont, d'après lui, subi quelque peu l'influence des romanciers français et que, aujourd'hui, nous cherchons peut-être chez eux le reflet des auteurs de chez nous que nous admirons et aimons : « Impossible, en suivant Claire Loveday, de ne pas penser à Flaubert ou au Maupassant d'*Une Vie*. » D'après lui les auteurs anglais contemporains ont été aussi très influencés par Proust... Est-ce un bien ? J'ai déjà dit à propos de l'influence du roman américain sur les œuvres françaises que je préférais y trouver la saveur, le parfum authentiques de la race. Mrs Loveday est une femme qui s'ennuie, une jeune fille déjà mère avant son mariage, puis, mariée à un homme excellent et vivant entre lui et une sœur dévouée mais tyrannique. Un grand désir de liberté, une soif de bonheur la tourmentent et pourtant elle est indifférente aux chagrins, aux absences. Le début du livre nous la montre disant adieu à son amant, un jeune Suédois qu'elle a aimé, ainsi qu'elle a cru aimer quelques autres... adieu et pour toujours... et voilà tout. Oui, elle est à la fois sœur de

l'héroïne de Maupassant et de *Madame Bovary* et il faut bien le dire de cette *Belle de jour* de Joseph Kessel, créatures plus malheureuses que coupables, travaillées par leurs instincts et ne possédant pas une personnalité assez forte pour les refréner ou pour s'y livrer sans remords. C'est ce que les dernières lignes du livre expriment avec une brièveté saisissante. Claire Loveday, après une série d'aventures variées allant du fiancé de sa propre fille à un marin inconnu rencontré et suivi par hasard un soir de tristesse et d'abandon, Claire Loveday ayant manqué mourir d'un avortement, soignée avec pitié par son mari et sa sœur, sachant tout et pardonnant tout, Claire se regarde au miroir et ne voit plus sa propre image. Un fantôme la contemple. Elle n'est plus elle-même, elle a détruit sa vérité, son identité, elle n'est plus rien, car elle n'a jamais été qu'une créature à la recherche d'elle-même, ne connaissant que vagues aspirations, sensualité et nostalgies. Mrs Loveday n'a pas d'âme.

Son portrait est tracé par l'auteur avec un art et une sûreté très remarquables. Les types du mari, de la sœur sont d'une vie profonde, leur sagesse, leur simplicité, leur bonté émeuvent. Le fiancé de la jeune fille, si facilement séduit par sa future belle-mère, est d'une vérité jeune et ardente. Le marin séducteur me paraît le moins réussi de cette compagnie, mais il était nécessaire pour parachever le portrait physique et moral de l'infortunée Claire Loveday. Les épisodes sont tous vivants, amusants. Le livre est traduit avec ce talent qui donne à la traduction la saveur d'un texte vraiment français. L'éloge de l'auteur du *Pour et le Contre*, de *La Bonifas* et de *Silberman* n'est plus à faire.

***

Nous sommes bien étonnés, admirateurs de *l'Archipel aux Sirènes*, de *La Passe dangereuse* et de tant de livres exotiques et séduisants malgré la force cachée de leur ironie cruelle, de lire sous la signature de Somerset Maugham un roman historique ou plutôt un roman dont les personnages sont historiques. Certes *La Condition humaine*, *Le Fil du rasoir*, nous avaient dévoilé bien des secrets moraux de l'âme et de l'esprit de l'auteur, mais voici, avec *Plus ça change*, une nouveauté d'inspiration, « Plus ça change, plus c'est la même chose », affirme l'épigraphe

Cela n'est pas vrai pour le talent de l'auteur, car ce récit pourrait ne pas être de lui. *Plus ça change*, vous en souvenez-vous, était le titre d'une opérette à grand succès, une drôlerie admirablement jouée et montée de Rip et Bousquet, je crois... Mais aujourd'hui il paraît que les titres appartiennent à tout le monde. C'est un peu gênant.

Donc le *Plus ça change* de Somerset Maugham met en scène Machiavel et César Borgia. Toute la partie historique est, paraît-il, très exacte, mais ce qui m'y séduit le mieux, c'est la verve sarcastique, ironique et même drôlatique. Oui « drôlatique », ainsi que dans les fameux contes d'Honoré de Balzac. Machiavel, ce profond politique envoyé en mission près de César Borgia par la république de Florence rate tout ce qu'il entreprend, aussi bien diplomatiquement que galamment. Amoureux d'une jeune femme, auprès de laquelle il dépense toutes ses ruses, tout son esprit et tout son argent, ayant mis dans son affaire l'influence d'un certain moine confesseur, est-ce assez conte drôlatique ? Voulant persuader qu'il fera à cette dame l'enfant dont son mari ne peut arriver à être le père, lequel enfant est indispensable à l'héritage, le pauvre Machiavel est en tout, malgré ses merveilleuses combinaisons, moqué, rejeté, et même sa mission est ratée. Cependant, un jeune Piero qu'un ami florentin a confié à Machiavel comme page, beau, naïf et sans ambages, mais tout naturellement rusé, obtient les faveurs de la belle rétive et accepte un brillant engagement à la cour de César Borgia. Là, le sarcasme et l'ironie de Somerset Maugham se reconnaissent avec amusement. Ce livre, d'abord déconcertant, se lit avec divertissement, mais il aurait été tout autant amusant et même plus s'il n'avait pas été non seulement sarcastique, ironique et drôlatique, mais encore historique.

GÉRARD D'HOUVILLE.

CINÉMA, CIRQUE, MUSIC-HALL, DANSE

JODY ET LE FAON, film de M. Clarence Brown. — *UNE SI JOLIE PETITE PLAGE*, film de M. Yves Allegret. — *JEAN DE LA LUNE*, film de M. Marcel Achard. — Les Cirques de Paris. — Mlle Edith Piaf. — La rentrée de M. Serge Lifar. — Les récitals José Gréco.

C'est un lieu commun que de reconnaître à l'esprit anglo-saxon la familiarité avec le merveilleux, le sens de la nature, et l'amour de l'enfance. C'est cela qui constitue le don de poésie. Il n'est pas de pays où l'art de réinventer le monde et de l'exprimer, dans toute sa fraîcheur et toute son innocence, ait donné lieu à plus de chefs-d'œuvre qu'en Angleterre.

Il est naturel que le cinéma emprunte aujourd'hui à la littérature ce privilège de faire accéder l'homme à l'état de grâce, par la seule entremise de l'ingénuité. Ses propres moyens d'expression l'y conduisaient tout naturellement. Le cinéma anglais et américain a donc donné un certain nombre de films exquis que la beauté du monde, la pureté initiale de l'âme, ou l'impunité de la féerie alimentaient tour à tour, quand ce n'était pas toutes ensemble. Qui ne se souvient, par exemple, du *Voleur de Bagdad*, du *Petit Lord Fauntleroy*, et des films inspirés par l'œuvre de Charles Dickens ? La liste en serait longue.

Le cinéma latin, en ce domaine, semble moins heureux. Il y règne un esprit tout autre, presque exclusivement réservé aux drames sentimentaux, à la psychologie de l'adulte.

Les acteurs enfants sont en France, sur l'écran, de petits singes savants, et on les mêle généralement à une action aussi dépourvue de sens pour leur âge que niaise et absurde pour

celui, moyen, des spectateurs. Nous ne possédons pas le secret pour réussir, en ce genre, et nous ne l'aurons jamais.

Quant à l'Italie, elle a produit, depuis quelques années, plusieurs films inspirés par l'adolescence, qui sont admirables, mais dont l'esprit est rien moins que puéril. Il s'agit d'une jeunesse aux prises avec les désastres de la guerre, et qui s'y démène comme le diable quand on dit qu'il est beau.

En revanche, un film comme *Jody et le Faon* me semble être le comble de l'art qui consiste à capter les sentiments de l'enfance, à les idéaliser, en leur gardant toute leur sincérité, et à partout découvrir, dans le monde, des restes du Paradis perdu.

Voici ce dont il s'agit :

L'action se déroule dans une contrée encore à demi-sauvage des Etats-Unis, au début du siècle. Une famille de défricheurs de la brousse, composée du père, de la mère, et du fils, entreprend de conquérir, sur un coin de forêt, le droit à la vie... Elle y installe une modeste exploitation, et y subsiste d'un peu de culture et d'élevage. L'enfant, Jody, grandit au milieu des splendeurs de la nature, et dans la familiarité des animaux sauvages et domestiques. Un jour, le jeune garçon adopte un faon. Malheureusement, l'animal, peu à peu, devient non seulement embarrassant, mais dangereux. Il ravage le jardin, le potager. Il cause de graves dégâts. Force est aux parents de le tuer. Jody en conçoit un tel désespoir qu'il quitte le domicile des siens. On le croit perdu, pendant deux ou trois jours. L'enfant reviendra, pourtant, ayant compris que la vie est quelquefois cruelle et que le devoir de l'homme est d'en accepter, avec reconnaissance, tout aussi bien les douleurs que les joies.

J'aime peu les films en « technicolor », dont le cinéma américain semble, depuis quelques années, user d'une façon excessive. Mais il faut admettre qu'ici la beauté et la profondeur des ciels, l'étincellement de l'eau, la montée solennelle et puissante de la verdure, et jusqu'à l'odeur, la saveur, et la couleur de l'air, ont trouvé dans des images tour à tour éclatantes et translucides, une transposition picturale admirable. D'autre part, on ne saurait trop louer dans ce film signé du nom de M. Clarence Brown l'extrême délicatesse de l'interprétation, la gravité biblique du sujet, la simplicité et le pathétique des péripéties, enfin la grâce adorable du plus jeune des héros, incarné par Claude Jarman.

***

C'est un film d'un esprit tout opposé que celui qui porte pour titre : *Une si jolie petite plage*, et qu'a réalisé M. Yves Allegret. Il relève de cet art qui ne veut pas être dupe. La vie est ce qu'elle est. Il faut donc dissiper les illusions qui tendent à la métamorphoser et à la transfigurer. Ce fut de tout temps la prétention du réalisme. Elle s'aggrave, à notre époque, d'une poésie toute artificielle qui tend à la création d'un nouveau romantisme, fait d'abjection et de désespoir. Cette tendance pourrait être légitime si elle avait puissance de révolte ou d'abnégation. Mais la mode est au sordide pour le sordide.

L'histoire de ce jeune homme qui a tué sa maîtresse, une chanteuse célèbre, pour un motif que nous ignorons, qui vient rôder sur les lieux où naquirent ses amours, en l'occurence une plage pluvieuse de la mer du Nord, et qui finit par s'y suicider, nous laisse abasourdi. C'est le scénario le plus monotone, le moins fertile qu'il ait été donné à un metteur en scène de tourner. M. Allegret ne s'y est pas employé sans talent, bien sûr, et certaines images sont brusquées avec force. M. Gérard Philipe, de son côté, y incarne un certain état de l'adolescence des fantômes, qui n'est pas sans provoquer le frisson. Mais rien ne peut faire que l'ennui ne soit total, et que le cinéma, dans ces conditions, ne soit pour l'expression dramatique, rien de plus que ce que le journalisme quotidien se trouve être pour la littérature.

***

L'époque ne sait vraiment où chercher son inspiration. Tantôt la sollicitent le macabre et le quotidien, tantôt l'angoisse de l'avenir, et souvent enfin, la nostalgie du passé. M. Marcel Achard, pour son compte, a éprouvé le désir de faire revivre son vieux *Jean de la Lune*, une de ses meilleures pièces de théâtre, qui donna lieu, bien avant la guerre, à un film exquis. Cette résurrection était-elle nécessaire ?

L'œuvre semble aujourd'hui lointaine, et c'est bien d'une époque morte que son héros semble être le reflet. Surtout, l'interprétation de ce nouveau film ne fait en rien oublier celle qui fit une grande part du succès du précédent. *Jean de la Lune* avait été autrefois tourné par M. Michel Simon et M. René

Lefèvre. Le premier, dans le rôle du frère déplorablement fâcheux, du musicien clochard, était extraordinaire. Le second était charmant d'humour, de légèreté, d'invulnérabilité morale dans le personnage du mari dupé, et content, plus innocent que les fleurs de son jardin d'hiver.

A cette époque la comédie était subtile, fragile, émouvante, et d'une merveilleuse bonne grâce. Aujourd'hui, tout ou presque tout de cette euphorie subsisterait si, semble-t-il, on n'avait voulu faire mieux qu'elle, et exiger de ses vertus qu'elles prissent un tour sérieux et profond. La comédie tend aujourd'hui, non plus à la féerie et à l'humour, domaine où M. Marcel Achard se trouve chez lui, mais à la psychologie et à l'étude de mœurs. Or ces « caractères » ne sont pas viables. *Jean de la Lune* devient alors une sorte de *Cocu magnifique ;* mais l'univers de M. Achard n'est pas celui de M. Crommelynck.

L'erreur me semble moins, au reste, venir de l'auteur que de ses interprètes. Grands comédiens, assurément, M. Claude Dauphin et M. François Périer ne s'adaptent pas à leur personnage. Le premier est en état d'absence au milieu de tout, le second toujours présent partout. Visiblement, l'un se force à être de trop, comme l'autre se retient pour être si peu. Mlle Danielle Darrieux en revanche, dans le rôle de la jeune femme adorée, frivole et repentante, me semble parfaite de beauté et de gentillesse.

Il n'en reste pas moins, malgré ces réserves, que *Jean de la Lune* est une œuvre qui compte dans l'histoire du théâtre contemporain, qu'on prend plaisir à la revoir, et surtout à se souvenir d'elle.

***

Le soir où il m'a été donné d'assister au nouveau programme du Cirque d'Hiver, le régisseur de la piste fit une annonce pour informer le public que M. Willy Stevenson avait été, le matin même, blessé par l'un de ses fauves, au cours d'une répétition, et que le numéro courait le risque de ne point se dérouler à un rythme normal. Et de fait, c'est tremblants de fureur que pénétrèrent dans la cage, la tête plus tragiquement bouclée que celle de la Méduse, les lions et les lionnes dont M. Stevenson devait se rendre maître. La séance se déroula sans accident, mais j'ai rarement vu plus rude bagarre entre la bête et l'homme.

Généralement si vindicatifs qu'ils soient, les fauves sont au moins calmes tant qu'ils demeurent sur leurs piédestaux, entre les intervalles de leurs exercices. Ceux-ci bousculaient, renversaient les escabeaux, bondissaient tout autour de la cage, se jetaient sur la porte, et poussaient de véritables clameurs. Le fouet claquait en réponse, et l'épieu à la main, le dompteur essayait de ramener ses bêtes à la raison. Il obtint tout de même du lion qu'il passât en équilibre sur deux cordes jumelées. Il réussit également à obtenir que se constituât la pyramide animale. Il coucha ses bêtes à ses pieds. Mais assez vite fallut-il faire jouer la porte à glissière, et les fauves s'engouffrèrent dans leur repaire.

La beauté du cirque tient vraiment en ceci que le danger y accompagne l'art, et le tient en suspens. La sanction est toujours imminente, cruelle et sans réplique. Un dieu jaloux, penché sur la piste, la surveille, prêt à intervenir. D'où la nécessité pour les artistes du cirque d'une exactitude, d'une précision qui font que le possible se joue aux limites de l'interdit. Un pas de plus et c'est la mort. Un de moins et c'est l'échec.

***

A Médrano, le second programme de la saison annonce avec beaucoup de zèle le numéro de la Compagnie du Grenier Hussenot. Ce sont des comédiens qui ont obtenu de grands succès, qui ont renouvelé la tradition de la *commedia dell' arte*, ou plutôt des bateleurs du Moyen âge, et qui ont monté dans ce style des spectacles de farce, d'une truculence fort réjouissante. En piste, il ne reste rien, hélas ! de leurs mérites. Leur sketch, *La Noce en folie*, ne fait pas rire un instant. On ne sait à quoi tient cet échec. Il s'en faut d'ailleurs de bien peu de chose. Le jeu n'y est pas assez libre et se contracte sur place. Chaque personnage y exploite son physique, son costume, ou sa façon d'être grimé, avec une insistance pénible. Enfin, l'exploit clownesque se devine à longue échéance et bien avant que de surgir.

On ne saurait passer du théâtre à la piste sans y laisser non seulement ses plumes mais son âme. On ne s'improvise pas artiste de cirque. Il y faut une très vieille habitude, le plus

souvent héréditaire. L'esprit et le corps doivent s'être brisés, l'un et l'autre, dès l'âge le plus tendre.

***

On ne saurait ranger Mlle Edith Piaf, malgré son répertoire, parmi les chanteuses réalistes. Elle est bien au contraire, en scène, une personne transfigurée. Elle ne bouge pas. Elle offre le spectacle d'une sorte de possession mystique. Son visage irradie davantage la lumière des projecteurs qu'il ne la reçoit. Minuscule, mince, dans sa robe noire, elle est de la race de ces insectes qui fascinent leur proie, et au besoin se dévoreraient eux-mêmes.

Sa voix est immense. Elle plane comme une nuée, elle promène ses étendards, elle monte comme une colonne de feu. Mlle Edith Piaf serait à ranger parmi les phénomènes, si elle n'était une grande artiste. Elle chante le plus souvent sur un rythme de valse. Ce mouvement la porte, lui permet de tourner autour d'elle-même, et d'entraîner à sa suite l'univers qu'évoquent ses chansons. Celui-ci est grand ouvert, vivant. Il supporte cette gageure d'une confidence qui est clamée à toute volée, d'une confession qui s'en va balayer l'espace. Il n'est pas sans ironie, ni humour, de surcroît. Mlle Piaf appuie toujours sur la première syllabe des mots. Elle leur donne l'élan dès la naissance. Aucune vulgarité, bien entendu, jamais a-t-on besoin de le dire, nulle fadeur non plus, ni niaiserie. Mais au contraire une force d'âme peu commune habite cette petite personne qui chante comme si elle était la *Marseillaise* de Rude.

Mlle Edith Piaf, on le sait, fut découverte dans les cours, sur la place publique, en plein vent. Elle était alors la môme Piaf. Elle est devenue une des gloires de la chanson française. Et elle a obtenu dernièrement des triomphes aux Etats-Unis. Un moment, elle fut accompagnée, lors de ses récitals, par une troupe de joyeux garçons groupés sous le qualificatif de « Compagnons de la chanson ». Ce chœur soutenait de ses voix mâles l'instrument solo qu'était Mlle Piaf elle-même. Un excellent contrepoint les mêlait et leur permettait des effets orchestraux d'une extrême précision. D'autre part, le champ du chant, si j'ose dire, se trouvait agrandi. On assistait autour de lui à un

rassemblement de provinces lointaines, d'époques révolues, de mondes nouveaux. De vieux Noëls, des complaintes, des chansons de marins faisaient tout d'un coup des chanteurs et de leur enchanteresse des rois mages ou des navigateurs guidés par leur étoile.

Mlle Piaf, à la Salle Pleyel, nous est apparue, cette fois, seule. Et peut-être est-ce mieux ainsi. Car la solitude est au fond son royaume. Elle la peuple de sa seule présence.

***

M. Serge Lifar vient de faire sa réapparition comme premier danseur étoile de l'Académie nationale de Musique et de Danse. Pour nous, qui avons suivi, de bout en bout, la longue carrière de M. Lifar, depuis vingt ans, à l'Opéra, et le prodigieux travail qu'il y a accompli, nous nous réjouissons pleinement de son retour Nous ne fûmes pas seul à lui témoigner notre joie. Trois mille personnes l'ont longuement acclamé, le soir de sa résurrection.

Le corps de ballet venait, en son entier, de défiler aux accents de la musique de Berlioz, lorsque M. Lifar bondit du fond du foyer de la danse jusqu'au bord de la rampe. La salle prit feu à sa vue. Et c'est le cœur battant, j'imagine, qu'appuyé à l'épaule d'un petit « rat », il salua ses admirateurs et répondit à leur tumulte. Le même hommage d'enthousiasme lui fut encore une fois décerné lorsque quelques instants plus tard, il apparaissait dans *l'Après-midi d'un Faune*, seul en scène, pour l'incarnation du héros mallarméen, et « tel qu'en lui-même enfin » métamorphosé.

***

La danse espagnole a ce privilège, d'être à la fois, un art et une force instinctive. Ainsi est-elle, d'une part, expression de l'esprit, et d'autre part, de ce qui dans le corps est le moins soumis à l'esprit. En effet, l'Espagne incarne, en ses danseuses et en ses danseurs, toute une civilisation, ses traditions, ses coutumes, son folklore. Elle les rend responsables d'autre part de sa terre même, et de son ciel de feu.

La danse espagnole est donc une réalisation de l'individu

au sein d'un univers qui le dépasse. Et elle est de cet individu, l'accident passionnel le plus violent. Nulle part, mieux qu'en Espagne, l'âme et le corps ne sont plus audacieusement liés. C'est en quoi le danseur espagnol réconcilie le monde spirituel et le monde physique.

Un nouvel artiste nous est arrivé dernièrement de ce pays surnaturel et surhumain, c'est M. José Gréco. Il jouissait dans son pays d'une réputation considérable. Paris, dont l'accueil n'est jamais las, lui a fait fête.

C'est à Séville qu'il débuta, jeune. Il n'était alors qu'un enfant, en tout semblable à ces petits gitans à qui la danse met le diable, ou je ne sais quelle divinité, au corps. Mais la carrière de M. José Gréco ne s'est pas seulement déroulée en Espagne. Il fut un temps de sa vie qu'il passa aux Etats-Unis. Il y alla confronter sa technique nationale avec les multiples disciplines qui se partagent l'empire de la danse. A New-York, il rencontra la Argentina. Elle le choisit pour partenaire. Et il donna avec elle de nombreux récitals. A la mort de la célèbre danseuse, José Gréco rentra en Espagne. Il y forma la compagnie qu'il est venu nous présenter au Théâtre des Champs-Elysées.

Son art est aussi complet que possible. Il témoigne de toutes les variations du style de l'école espagnole, à travers les âges, depuis le classique bolero andalou du XVIII^e^ siècle jusqu'aux créations les plus modernes, depuis les danses gitanes les plus instinctives jusqu'aux œuvres les plus travaillées, inspirées du *Capriccio Espagnol* de Rimsky-Korsakoff et du *Bolero* de Maurice Ravel.

Avec un nom comme le sien, celui d'un des plus grands peintres du monde, nous ne trouvâmes rien d'étonnant à ce que certains ballets de José Gréco, ceux qu'il a intitulés les *Goyescas*, aient réussi à évoquer noblement le génie pictural de l'Espagne.

ROGER LANNES.

A TRAVERS LA PRESSE

LES DÉCLARATIONS DE M. MAURICE THOREZ

Il y a quelques mois, un hebdomadaire parisien posait à un certain nombre de personnalités la question suivante : « Que feriez-vous si l'Armée rouge occupait Paris ? » L'intérêt suscité par cette enquête fut si vif que M. Maurice Thorez a répliqué depuis en ces termes devant le Comité central du parti communiste :

Si les efforts communs de tous les Français épris de liberté et de paix ne parvenaient pas à ramener notre pays dans le camp de la démocratie et de la paix, si par suite notre peuple était entraîné malgré sa volonté dans une guerre anti-soviétique et si, dans ces conditions, l'armée soviétique, défendant la cause des peuples, la cause du socialisme, était amenée à pourchasser les agresseurs jusque sur notre sol, les travailleurs, le peuple de France pourraient-ils se comporter envers l'armée soviétique autrement que les travailleurs, que les peuples de Pologne, de Roumanie, de Yougoslavie, etc... ?

Bien que ces paroles n'apportent rien de nouveau sur les dispositions des chefs communistes français, l'émoi qui en résulta se traduisit à l'Assemblée nationale par une interpellation de M. Scherer. Dix autres orateurs lui succédèrent. M. Thorez, invité à s'expliquer, en profita pour renouveler sa précédente déclaration et lui donner ainsi la publicité du Palais-Bourbon. Après quoi le Président du Conseil prit la parole pour flétrir l'action révolutionnaire du parti communiste. Et l'ordre du jour approuvant son discours obtint comme prévu, une large majorité en face de laquelle ne se comptèrent que les 182 *voix des partisans soviétiques.*

Le lendemain, M. Henri Queuille accordait une interview à un représentant de l'agence américaine United Press. *Le Président du Conseil insista sur la nécessité, pour les Etats-Unis, de protéger la civilisation européenne contre tout nouveau danger d'invasion :*

La France, en tant que sentinelle avancée de l'Europe, ne peut tenir seule. Elle ne peut non plus tenir avec la seule aide des pays du Benelux d'une part, et de la Grande-Bretagne d'autre part. Voilà pourquoi l'Europe occidentale doit être en mesure de compter sur l'aide des Etats-Unis.

Oui, nous savons que, dès que l'Europe occidentale serait ainsi occupée, l'Amérique viendrait de nouveau à notre aide et, en fin de compte, nous serions de nouveau libérés. Mais les conséquences seraient terribles. La prochaine fois, vous libéreriez probablement un cadavre et la civilisation serait probablement morte.

Non, l'invasion, si par impossible elle se produisait, doit être arrêtée avant même qu'elle ne commence. Si, par exemple, on pouvait compter

sur une force suffisante pour empêcher l'armée russe de passer l'Elbe, alors, la civilisation européenne pourrait respirer de nouveau.

La frontière de l'Europe occidentale qui doit être défendue est bien au delà des frontières réelles, car une fois franchies les frontières géographiques de ces pays il sera trop tard pour que l'Amérique puisse sauver grand-chose. Quinze jours seulement après l'invasion, il serait trop tard.

Les jours suivants, la presse occidentale s'est appliquée à tirer les conclusions de l'intervention faite par M. Thorez. M. Roger Massip, dans La Nation Belge, *estime qu'il s'agit là d'une nouvelle manœuvre agressive contre l'organisation européenne :*

Depuis les déclarations de Maurice Thorez au Comité central du parti communiste français, il n'est plus possible de douter que la France soit, aux yeux des dirigeants du Kremlin, le pivot de l'organisation défensive de l'Europe occidentale.

Le leader communiste français n'a fait, en somme, qu'exprimer la pensée profonde du Kominform et ses déclarations constituent un véritable manifeste sur le rôle des cinquièmes colonnes staliniennes en cas de conflit.

Avec quelques jours de recul, et compte tenu des premières réactions et de l'attitude générale du parti communiste, il est possible de dégager clairement le sens de l'opération dont Paris vient d'être le théâtre.

L'objectif poursuivi est double. Il s'agit d'une part de saboter l'organisation de l'Europe de l'Ouest et d'autre part de donner au parti communiste français des armes nouvelles pour la lutte qui doit se poursuivre sur le plan intérieur.

Le Soir *de Bruxelles fait apparaître certaines nuances dans les paroles de M. Thorez et pense que « l'offensive de paix » engagée par Moscou se poursuit sous une nouvelle forme :*

La déclaration de M. Maurice Thorez pourrait avoir un sens diamétralement opposé à celui qu'on lui prête. En effet on aurait pu s'attendre à ce que le secrétaire général du parti communiste français affirmât une solidarité inconditionnelle avec l'U. R. S. S. ; au contraire cette solidarité est expressément soumise à une série de conditions :

1° Le peuple français serait entraîné contre sa volonté dans la guerre ;

2° Les Russes seraient attaqués ;

3° En se défendant ils seraient amenés à « pourchasser les agresseurs » jusque sur le territoire français.

En réalité cette déclaration de M. Thorez fait partie de l'offensive de paix amorcée par M. Cachin, confirmée par les deux interviews de Staline, et reprise encore explicitement par M. Jacques Duclos dans son rapport au comité central...

Si les cadres communistes savent prendre des virages en épingle à cheveux ils savent aussi ménager les facultés d'adaptation de leurs troupes...

On peut donc se demander si les dirigeants du Kremlin croient autant qu'ils l'affirment que les contradictions du capitalisme dans la troisième phase de son développement suffiront à elles seules à abattre les Etats-Unis et leurs alliés.

S'ils n'y croient pas on comprendrait fort qu'ils n'envisagent pas de nouveaux gains qui pourraient déclencher une guerre, et qu'ils aspirent au contraire à une stabilisation de la situation actuelle.

M. Walter Lippmann, dans le New-York Herald Tribune, *rappelle la tactique habituelle de pénétration pratiquée par les Soviets dans les pays que Moscou aspire à conquérir :*

La menace essentielle de la puissance soviétique réside dans une alliance de l'armée rouge et de la cinquième colonne communiste locale. C'est cette combinaison des deux que quiconque veut gouverner doit avoir présente à l'esprit.

Les communistes locaux seuls — séparés de l'armée rouge — n'ont jamais ni nulle part réussi depuis plus de trente ans à s'établir eux-mêmes dans quelque pays que ce soit. Ils l'ont essayé dans bien des pays, mais ont toujours été repoussés. Il ne s'est jamais produit non plus, sauf dans le cas tout à fait particulier de la Finlande en 1942, que l'armée rouge ait envahi un autre pays. L'Europe orientale le fut au cours de la grande contre-offensive contre l'invasion de l'U. R. S. S. par les nazis...

Mais nombreux sont les cas où la Russie a étendu son empire grâce à l'association de l'appareil communiste local et de l'armée rouge.

Les Basler Nachrichten *examinent de près le sens des paroles prononcées par M. Thorez et se demandent si c'est bien à la France qu'elles s'adressent :*

Les déclarations de M. Thorez ne doivent peut-être pas être prises plus au tragique qu'il ne le semblerait au premier abord, ne serait-ce que pour cette raison qu'il n'est pas d'usage de faire savoir d'avance à un gouvernement et à une armée qu'on se propose de les mettre à la merci de l'ennemi...

On peut donc se demander si ce sont bien les Français à qui l'on a voulu faire peur. Est-ce que les autorités de Moscou qui ont soufflé cette rhétorique à Thorez n'ont pas songé à d'autres auditeurs, à des oreilles plus sensibles ?

Le rédacteur de l'article pense que ce rappel des réactions attribuées aux travailleurs polonais, roumains et yougoslaves viserait plutôt l'Italie, la Grèce et la Turquie que leur situation géographique expose avant nous au danger soviétique.

En France, l'hebdomadaire Œdipe *signale dans son éditorial que le Kominform actuel reprend les méthodes de subversion du Komintern de jadis et que l'adhésion de Togliatti, en Italie, de Pollitt, en Angleterre et des chefs communistes allemands aux thèses de Thorez en fournissent une nouvelle preuve :*

Que peuvent donc gagner les Russes à ce branle-bas général ? S'ils se préparaient à une guerre prochaine, leur tactique actuelle, et notamment les mots d'ordre de suicide politique qu'ils donnent au parti communiste en France, se concevraient parfaitement. Or, dans des conditions beaucoup plus favorables — dans un Occident beaucoup moins alerté — les Soviets ont jusqu'ici refusé de cueillir les fruits mûrs, chaque fois qu'ils couraient un risque, même minime, d'explosion générale.

S'agissait-il simplement de jeter les partis communistes occidentaux, fût-ce à l'état de cadavres, en travers du Pacte Atlantique ? La faute de calcul serait alors totale. Les Américains suivent leur voie, comme on pouvait s'y attendre. Mais c'est la première fois depuis la Libération qu'un Président du Conseil français parle de la nécessité, pour l'Europe occidentale, de préparer sa défense sur l'Elbe.

Le Bulletin hebdomadaire de France-Documents *voit la situation de même et en tire la conclusion suivante :*

Les déclarations de M. Thorez ont (toutes choses égales d'ailleurs) la même signification que l'arrestation de Markos. Les Soviets traitent les partis communistes en avant-gardes militaires. Toute la question est de savoir si la IV^e^ République estime normal et constitutionnel que l'armée rouge soit représentée à l'Assemblée par une patrouille de 185 hommes, s'il est normal et constitutionnel que l'invasion du pays par la Russie, sous le prétexte d'une guerre préventive contre l'Amérique, soit ouvertement et librement préparée par un parti qui fournit des fonctionnaires aux administrations, des secrétaires aux Syndicats, des commissaires à la police, des officiers à l'armée et des « amis de

l'U. R. S. S. » à la magistrature. En d'autres termes, au nom de quoi maintiendra-t-on en prison la cinquième colonne hitlérienne (grossie d'un certain nombre de victimes), si l'on tolère la cinquième colonne russe qui est dix mille fois plus puissante ?

LES RÉPONSES A M. WINSTON CHURCHILL

La publication des « Mémoires de guerre de M. Winston Churchill » dans Le Figaro *a suscité quelques répliques des principaux acteurs et témoins du drame de* 1940. *M. Paul Reynaud, le premier, a adressé une longue réponse au célèbre homme d'Etat britannique. Dans ce texte, l'ancien Président du Conseil démontre que M. Churchill n'a pas vu clair sur notre situation militaire et l'état réel de nos forces à la suite de l'offensive allemande :*

L'explication de mon désaccord avec le Premier britannique est simple.

Churchill, qui a été le chef de l'Amirauté pendant les deux guerres mondiales, connaît admirablement les questions navales. Pour la guerre terrestre, il s'en était tout naturellement rapporté à ceux des grands chefs de l'armée française qui étaient ses amis personnels. Ceux-ci lui avaient affirmé qu'un *front continu* est inexpugnable, qu'en vérité une brèche peut y être ouverte, mais qu'en ce cas les réserves accourent et encapuchonnent la force assaillante qui forme ainsi une hernie facile à étrangler. C'était, en effet, l'expérience de la dernière guerre, sauf, toutefois, celle des derniers mois.

Dès lors, cette rupture de notre front des 13 et 14 mai n'était pas d'une autre nature que celles de la guerre précédente, par exemple celle du 21 mars 1918. N'était-ce pas un signe de faiblesse que de penser, dès à présent, à préparer la continuation de la guerre en Afrique du Nord, comme s'il ne restait aucun espoir de rétablir la situation dans la France continentale ?

Tel était l'état d'esprit de Winston Churchill.

Les événements devaient cruellement démentir la confiance du Premier Ministre britannique qui, le 16 *mai, avait déclaré au cours d'une discussion relatée par M. de Margerie, directeur du cabinet diplomatique de M. Paul Reynaud : « A moins que les tanks ne soient soutenus par de considérables forces d'infanterie, ils ne représentent guère qu'autant de petits drapeaux piqués sur une carte, et ils ne pourront ni se ravitailler, ni se maintenir. »*

Le mois suivant, M. Churchill se montrait plus réaliste en ce qui concernait le danger couru par l'Angleterre et, le 14 *juin, note M. Paul Reynaud, il adressait au Président Roosevelt l'avertissement suivant :*

Mais la lutte peut prendre une tournure telle que les ministres actuels perdent les leviers de commande et que des conditions de paix très avantageuses puissent être obtenues par les Iles Britanniques, au prix d'une intégration dans l'empire hitlérien comme Etat vassal. Un gouvernement germanophile serait certainement mis sur pied pour négocier la paix et il pourrait présenter à une nation accablée ou affamée des arguments presque irrésistibes en faveur d'une entière soumission aux volontés nazies.

Le 28 *juin, poursuit M. Reynaud, le Premier britannique envoyait à lord Lothian, son ambassadeur à Washington, un télégramme dans lequel il lui prédisait ce qui arriverait à l'Angleterre si elle se trouvait un jour dans la même situation que la France :*

Ne cessez pas d'insister auprès du Président et des autres pour bien montrer que, si notre pays était envahi et largement occupé après de durs combats, quelque gouvernement à la Quisling se constituerait pour conclure la paix sur une base qui ferait de l'Angleterre un protectorat allemand.

On le voit, le point de vue avait changé et les textes fournis par M. Paul Reynaud arrivent à point pour le démontrer.

Deux jours après la publication de cette réponse, le Figaro *insérait un démenti du général Weygand à M. Churchill. En voici le contenu :*

Déjà, j'ai fait les plus expresses réserves sur l'exactitude des faits concernant les événements auxquels j'ai personnellement pris part, rapportés dans les premiers extraits des *Mémoires* de M. Winston Churchill parus dans *Le Figaro*. Les récits qui continuent à paraître m'obligent, par souci de la vérité historique, à une nouvelle déclaration :

Les *Mémoires* de M. Winston Churchill ne portent pas seulement sur des faits auxquels il a pris part. Sur ceux-là, nul ne lui conteste le droit de les avoir vus et de les juger à sa façon.

Il en est tout autrement de ceux dont il n'a pas été le témoin et qui se sont passés loin de lui et sur un sol étranger au sien. C'est à leur sujet que, dès maintenant, et sans attendre la publication de mes propres *Souvenirs*, je proteste contre des affirmations formellement opposées à l'exactitude de certains d'entre eux. Comme chef, je déclare inexacts les jugements et insinuations attentatoires à l'honneur de ces officiers, concernant les généraux Billotte et Prioux. En ce qui me regarde personnellement et m'en tenant à quelques faits précis et importants par leurs conséquences, je dément avoir annulé un ordre du général Gamelin. Aucun officier anglais n'a assisté à mon entretien du 21 mai 1940 avec S. M. le roi des Belges. Je suis le seul à être intervenu auprès du maréchal Pétain, le 16 juin, pendant qu'il formait son ministère. Je n'ai jamais assuré le maréchal de la défaite de l'Angleterre, ni tenu le propos injurieux que me prête, dubitativement d'ailleurs, M. Winston Churchill. C'est moi qui ai signé, le 17 juin, une lettre à l'ambassadeur de Grande-Bretagne qui passait à l'Angleterre tous les marchés d'armement conclus par la France aux Etats-Unis. Fidèle à une règle de ma vie de soldat, je suis resté étranger aux intrigues politiques de Bordeaux et, en particulier, à toute collusion avec Pierre Laval.

Ces brèves mises au point permettent de se faire une idée de la qualité des sources auxquelles a puisé l'illustre homme d'Etat pour établir le récit de faits qu'il n'a pas connus par lui-même.

Le même numéro du Figaro *contient des rectifications des généraux Blanchard et Armengaud touchant les événements de Dunkerque et les accusations injustes portées contre le général Prioux. A quoi fait suite une lettre de Mme Delcassé-Noguès au sujet du* Massilia *et des conversations à la résidence de Rabat. D'autre part l'amiral Gensoul relève quelques erreurs matérielles commises par M. Churchill dans sa relation de l'affaire de Mers-El Kébir. Enfin M. Carcassonne, sénateur des Bouches-du-Rhône, proteste contre la relation des prétendues difficultés qu'auraient opposées les autorités locales et les populations elles-mêmes à l'utilisation des aérodromes de la région de Marseille par des bombardiers britanniques chargés d'attaquer Turin et Milan.*

L'histoire encore mal connue de cette douloureuse époque s'écrit chaque jour. Il faut donc se garder de conclure avant que les textes définitifs aient été produits.

MENUS-PROPOS

MARS A PARIS

Le Mardi-gras n'est plus fêté avec l'éclat qu'il avait autrefois mais il n'est pas oublié. Il n'est pas en tout cas usé pour les enfants qui gardent le goût des masques et qui aiment se travestir. Quelle joie pour eux de se montrer le long des rues sous un aspect qui les rend méconnaissables ! Que de rires étouffés sous les cartons multicolores, que de plaisanteries et de gaietés malicieuses ! En somme Mardi-gras de nos jours est devenu la fête de la toute jeunesse ; les parents l'ont un peu délaissé : ils ont bien d'autres soucis. Cependant lorsque sur la table familiale arrivent les piles dorées des crêpes traditionnelles, ils ont encore une pensée pour Carnaval et Mardi-gras.

Au début de mars, les journaux ont donné aux Parisiens une nouvelle qui les a vivement intéressés. Interrogé par le Conseil municipal au sujet du pavage de Paris, le préfet de la Seine a déclaré que le pavé de bois allait prochainement disparaître. Au temps de sa nouveauté, il y a bien des années déjà, le pavé de bois fit sensation. Quel progrès ! Quelle douceur pour les sabots des chevaux, quelle souplesse pour les roues des voitures, et surtout quel silence ! Mais tout change, bientôt survint l'automobile. A l'usage et après la pluie, le pavé de bois tant célébré parut, aux automobilistes, insupportable : il était glissant. De quels dérapages ne l'a-t-on pas rendu responsable et de quels accidents n'a-t-il pas semblé capable ! Dans son beau temps et quand il était en faveur, le pavé de bois revêtait à peu près 2.400.000 mètres carrés du sol parisien, actuellement on en a déjà supprimé 1.800.000 mètres carrés. Ce qui en reste (600.000 mètres) sera remplacé peu à peu dans un espace de trois à quatre ans. La préférence désormais va au petit pavé de grès. Y aura-t-il, pour notre divertissement, une autre Eugénie Buffet pour les chanter ?

***

A côté des arts libéraux, des beaux-arts et des arts d'agrément, il est des arts mineurs qui de nos jours semblent vouloir prendre une grande extension. Pour nous en convaincre il nous suffit de diriger nos pas vers le Grand-Palais qui, actuellement, abrite le 18e Salon des Arts ménagers. Les visiteurs sans arrêt pénètrent sous l'immense nef, sans arrêt les taxis en amènent de nouveaux. Ce dix-huitième salon connait un plein succès. C'est un salon étonnamment éclectique, où l'on voit de tout, où l'on côtoie toutes les classes. Chacun se dirige, là où il croit faire une découverte sensationnelle et tous se sentent l'âme d'un moderne Christophe Colomb. Celui-ci explore d'un œil attentif la profondeur d'une machine à laver le linge, un autre soupèse le poids d'un aspirateur nouveau modèle,un troisième se documente sur la composition d'une peinture-émail, un autre encore porte toute son attention sur l'urbanisme. On écoute sagement les démonstrateurs. Tout le monde semble content, ce qui est encore une chose rarissime. Evidem-

ment après que l'on a fixé son choix et fait un achat sérieux, il y a un moment un peu moins plaisant, c'est le quart d'heure de Rabelais. Mais on se console vite en se rappelant cette vérité première que l'on n'a rien sans rien, et aussi que nos pauvres billets...

Les arts ménagers se subdivisent en un nombre infini de sections qui tentent chacune de surclasser l'autre. C'est ainsi que la section d'art gastronomique organisa sept menus régionalistes des plus réussis, où l'abondance, la variété et la qualité marchaient de pair. Et où machinalement venaient aux lèvres des gourmets certains noms peu prononcés pendant ces dernières années de restrictions : Gargantua, Pantagruel, Ragueneau, Brillat-Savarin, et aussi de Pomiane et Ali-Bab. Après d'aimables discussions sur les mérites de ces menus, justice se rendait en ce restaurant, aussi bien que sous le chêne si cher à notre bon Saint-Louis. On évoquait, non peut-être sans mélancolie, de célèbres maisons disparues, le Café Anglais, Voisin, Foyot, mais les convives éprouvaient un réconfort en voyant que la belle tradition de la cuisine française continuait et que de nouveaux frères d'armes pouvaient porter bien haut et avec fierté l'étendard de la gastronomie.

Il y eut d'abord le dîner de l'Alsace réalisé par M. Edel de la « Maison des Têtes » à Colmar où les *Tokay d'Alsace*, *Riesling*, *Traminer* accompagnaient la *Truite de l'Ile aux amandes*, les *Oies en daube*, la *Terrine de foie gras d'Alsace*, le *Munster au kumin* ainsi que le *Kugelhoff*.

Le dîner de l'Anjou réalisé par M. Gillet, restaurant « Le Vert-d'Eau » à Angers ; là *le Saumon de la Loire* était accompagné d'un *Saumur blanc*, le *Canelon du Vert-d'Eau* de *Saumur rouge Clos Poyeux* 1947, le *Feuilleté de Champignons* de *Château de Vaux* 1943.

Le dîner du Poisson fut réalisé par André Pignarre, directeur de la Section gastronomique, qui offrit de savoureux *Pâtés chauds d'anguilles*, des *Langoustes en Bellevue*, des *suprêmes de Turbot Tour-Eiffel* en même temps que du *Corton Charlemagne* 1942, du *Château-Châlon* 1934, du *Mailly brut* 1943.

Au dîner du Languedoc-Provence réalisé par M. Roux, « La Colombe d'Or » à Saint-Paul-de-Vence, offrait des *Crudités niçoises*, de la *Pissaladiera*, des *Loups de la Méditerranée grillés au fenouil*, de la *Volaille Riviera*, des *Mandarines d'Eze givrées*, accompagnés de *Côtes d'Agly*, de *Tavel rosé* 1945, de *Muscat de Frontignan*.

Pour le dîner du Bordelais, M. E. Béziat, du « Château Trompette » de Bordeaux, composa son menu de *Lamproie à la Bordelaise* avec du *Château Olivier* 1942, de *Foie de canard aux raisins* servi avec du *Château Montrose* 1938, de *l'agneau de Pouillac à la broche* avec du *Château Cheval blanc* 1943 et encore des *Cèpes à la bordelaise*, des *Macarons de Saint-Emilion* ainsi que du *Château Calon-Ségur* 1938 et du *Rieussac* 1945.

Le dîner de la Bourgogne où défilèrent la *Truite fourrée*, le *Civet de poulet au vieux Beaune*, la *Dodine de canard*, pour finir par les *Mignardises avallonnaises*, M. René Hure, de « l'Hostellerie de la Poste » à Avallon, trouva bon d'y joindre quelques crus renommés : *Beaune*, *Clos de la Mousse* 1938, *Corton*, *Pougets* 1938, *Bonnes Mares* 1937.

Enfin c'est aux frères Rouzier de la « Rôtisserie Périgourdine » que l'on réserva le soin d'établir le dernier menu du dîner de Champagne, pendant lequel on ne servait comme boisson que du... champagne, aussi bien avec la *Brioche de foie gras*, qu'avec les *Poulardes de Bresse farcies aux truffes du Périgord*, les *plateaux de fromages* et le *gâteau rémois*.

Et les soirs où le salon restait ouvert, tandis que les uns dînaient, que d'autres visitaient la section de l'*Art ancien dans la vie moderne*, où se trouvaient des meubles et des bibelots intéressants, nombreux étaient ceux qui allaient voir l'*habitation rurale*, ou bien *Le logis* 49, et l'on entendait de forts bons orchestres.

Il y eut, dans une aile du Grand-Palais, une suite ininterrompue de causeries, de conférences, et toutes étaient faites par des orateurs qualifiés. Les sujets furent variés, l'on peut en juger par quelques titres

pris au hasard : *L'arbre dans la cité et dans l'école*, *L'alimentation des malades et des vieillards*, *Tendances nouvelles de l'éclairage*. *Le tissu de verre, parure et sécurité du foyer*, *La couleur et la lumière au service du confort*. Puis les jeudis 3 et 10 mars, deux matinées enfantines avec danses, jeux et chants attirèrent une jeune foule pleine d'enthousiasme.

Un auteur a dit : la plupart des espèces d'animaux, comme les abeilles, les araignées, les castors, ont chacun un art particulier, mais unique, et qui n'a point parmi eux de premier inventeur. Perspicace, l'auteur ajoutait : mais les hommes ont une infinité d'arts différents, qui ne sont point nés avec eux, et dont la gloire leur appartient.

M. de Fontenelle écrivit ces mots il y a bien longtemps. Que n'aurait-il pas ajouté, après une visite faite au 18e salon des arts ménagers ?

***

Le 1er mars, dans la salle du Musée de Caen de l'Institut, a eu lieu « *Une heure de musique française* ». Cette audition a été donnée par la section : arts, musique, théâtre du *Comité français pour l'illustration du 17e siècle inconnu*, et présentée par M. Guy Lambert. M. Boschot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-arts, en avait accepté le patronage. Mme Germaine May, chargée des émissions musicales, a fait enregistrer ce concert pour le service des échanges internationaux de la Radiodiffusion française. Ce concert était entièrement consacré à Marc-Antoine Charpentier, maître de la Sainte-Chapelle de Paris (1634-1704). L'œuvre de Marc-Antoine Charpentier est considérable mais pour ainsi dire inconnue. Elle est encore à l'état de manuscrits autographes, il n'y a pas moins de dix-huit volumes donnant un total de cinq cents œuvres. On a entendu successivement un concert à quatre parties de violes, des chants de ténèbres dont le *Matribus suis*, l'*Amicus Meus* ; des chants de louanges dont le *Salve Regina* des Jésuites et un *Lauda Sion Salvatorem* qui n'a pas manqué de surprendre l'attentif auditoire. On a apprécié le beau *mezzo* de Mme René Fleuret. Le baryton André Veyssières a eu sa part légitime de succès. M. Guy Lambert et M. Boschot méritent d'être félicités pour l'heureuse initiative qu'ils ont prise.

***

L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres a partagé le prix Bordin entre M. Marcel Simon, doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, et M. Jean David-Weill, conservateur au musée du Louvre. M. Marcel Simon a été désigné pour son étude sur *Les Relations entre chrétiens et juifs dans l'empire romain* (135-425) et M. Jean David-Weill pour son édition des *Traditions arabes du IIe siècle de l'Hégire*.

***

A l'Académie des Beaux-arts, le compositeur brésilien Hector Villa Lobos, directeur du Conservatoire de Rio-de-Janeiro a pris séance, après avoir été élu correspondant. Ensuite l'Académie a procédé à l'élection d'un nouveau membre dans la section de gravure en remplacement d'André Dauchez, décédé. MM. Bersier, Cami, de Hérain, Goerg, Jaudon, Lafleur et Lemagny étaient candidats. Au quatrième tour, M. P.-P. Lemagny, ancien grand-prix de Rome, l'a emporté avec 16 voix contre 14 à M. Goerg.

***

Une exposition d'aviculture s'est ouverte, pour la première fois en France, à la porte de Versailles. Cette exposition est la réplique de celle qui eut lieu l'an dernier à La Haye. On peut y voir 6.300 animaux de basse-cour, dont l'étranger envoya un cinquième. Ce n'est pas l'exposition du silence, l'orchestre qui s'y fait entendre est composé par les chants variés des exposés : gloussements, cris, roucoulements, et appels de toutes sortes.

IL Y A CENT ANS

L'Assemblée à terminé l'examen de la loi électorale. Les élections générales pourront avoir lieu le 13 mai et la nouvelle Assemblée se réunirait dans les derniers jours du mois. On espère que la consultation du suffrage universel aura lieu dans le calme. L'agitation révolutionnaire, qui a causé tant de troubles depuis un an, n'est pas cependant encore apaisée. Il y a des incidents fréquents en certaines villes de province. Dans l'ensemble l'opinion fatiguée de ces perpétuelles manifestations aspire au travail et à l'ordre. Le pouvoir se raffermit et son affermissement lui rend de l'essor : elle en prête même à la vie publique, au crédit, aux affaires ; la rente est en hausse, et les boutiques ne sont plus aussi vides. L'assaut livré aux institutions est encore suivi de quelque sourde fermentation dans les villes. Mais les campagnes ont échappé aux prédicateurs de révolution, et l'armée garde son caractère. On ne peut promettre que les élections répondront aux espérances modérées ; mais on les attend sans trop d'anxiété.

***

Les difficultés extérieures subsistent et même s'accroissent. En plusieurs pays d'Europe la situation est très tendue. A Rome et à Florence règnent des républiques insurrectionnelles qui donnent à l'Autriche le désir d'intervenir. Entre la Sicile et Naples, la discussion est vive. La Sicile veut séparer ses destinées de celles de Naples ; les plénipotentiaires et les amiraux anglais et français ont proposé une transaction que le roi de Naples accepte ; mais rien ne prouve qu'elle ait du succès à Palerme. Enfin entre le Piémont et l'Autriche l'armistice est rompu. La conférence naguère ouverte à Bruxelles pour négocier, n'a abouti à rien. Le Piémont, qui a eu, lui, plus d'énergie qu'aucun autre État italien, se sent vivement humilié par les dominations étrangères ; les chambres manifestent leur impatience d'une rupture ouverte avec les Impériaux, et le ministre Cadorno a déclaré en plein parlement que le gouvernement était prêt à faire la guerre à l'Autriche. Les Autrichiens affichent leur désir de garder tout ce qu'ils possèdent au delà des Alpes, et se trouvent encouragés par le fait que les volontaires ne mettent pas un grand empressement à s'enrôler et à se préparer. Le roi Charles-Albert, jadis entré en campagne dans l'intérêt commun de l'Italie, s'est vu alors abandonné par l'Italie, et les Autrichiens à ce moment-là ont repris le territoire qu'ils avaient perdu. Avec décision le roi Charles-Albert refait la guerre en 1849 et s'engage pour toute l'Italie qu'il invite à marcher droit à l'ennemi avec lui : l'Italie suivra-t-elle ?

***

Les événements militaires de la Hongrie et de la Transylvanie ont pris une tournure grave. Les Magyars résistent dans les marais de Debreczin, et il y a un retour soudain d'énergie dans ces populations, pressées de toutes parts par les troupes impériales. La Russie a saisi l'occasion d'apparaître comme puissance protectrice, et ses soldats sont accueillis comme des sauveurs par les villes saxonnes.

La Turquie a tout de suite saisi l'importance de ces faits. L'entrée des Russes en Transylvanie a ravivé les défiances de la Turquie. L'Autriche, affaiblie par ses obligations particulières, ne paraît pas en état de protester contre une intervention qui permet à la Russie de porter ses frontières jusqu'à Bucarest. Mais l'Angleterre et la France soutiennent à Constantinople les droits lésés de la Turquie. En vain la Turquie a réclamé l'évacuation des principautés danubiennes. La Russie n'a pas tenu compte de ces démarches de la Porte : elle a augmenté le corps d'occupation et violé le territoire de la Valachie pour faire passer ses troupes en Transylvanie. Elle a même offert une alliance étroite à la Porte qui se méfie de

ses offres superbes. La Turquie a pris le parti d'armer de son mieux et de se rapprocher de l'Angleterre et de la France.

***

Les travaux du chemin de fer de Paris à Strasbourg sont conduits avec une grande activité. Ils n'ont pas été interrompus grâce à la clémence de la température. Au début de mai, une locomotive a passé à la Ferté-sous-Jouarre en destination d'Epernay. Elle était chargée sur un chariot traîné par trente chevaux. Provisoirement, le service fonctionnera sur une seule voie, qui servira pour le transport du matériel, puis pour le service des voyageurs. Le viaduc qui avoisine le pont d'Epernay à Ay sera bientôt achevé. La section Paris-Epernay sera ouverte à la circulation en mai, la voie est déjà posée sur 90 kilomètres. La section au delà d'Epernay sera prête fin juillet, celle qui va jusqu'à Vitry sera prête peu après.

***

M. de Quatrefages vient de faire à l'Académie des Sciences une proposition qui intéresse les gastronomes. On sait que l'exploitation des bancs d'huîtres constitue le gagne-pain des populations pêcheuses de la Manche. Mais quelque soit leur activité, les consommateurs rivalisent tellement de zèle, que du train dont vont les choses, il n'y aura bientôt plus rien à pêcher. M. de Quatrefages propose de favoriser la reproduction des huitres et de procéder à la fécondation artificielle. Cette opération pourrait se faire sur les bancs naturels d'huîtres qu'il y aurait lieu d'entretenir et de cultiver. Mais il est possible aussi d'élever des huîtres dans les étangs et dans des réservoirs artificiels : les huîtres ne paraissent pas en effet redouter une certaine quantité d'eau douce et c'est ce qui semble prouver leur présence dans la Rance, à une hauteur telle que, lors des basses eaux, elles se trouvent baignées dans l'eau douce et presque pure.

***

Les éditeurs Allouard et Kappelin viennent de mettre en vente la deuxième édition de l'*Histoire du canon*, par Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République.

***

M. de Lamartine a décidé de publier un journal qui s'appellera *Le Conseiller du peuple* où il fera le résumé de la situation politique et morale de la République, et où il étudiera l'histoire des événements, les questions constitutionnelles, diplomatiques, et industrielles. Il y aura un numéro de trente-deux pages le premier de chaque mois. L'abonnement sera de six francs par an.

***

M. Alfred de Musset publie dans la *Revue des Deux Mondes*, une pièce de vers intitulée : *Sur trois marches de marbre rose* qui est vivement goûtée des lecteurs.

***

La librairie de Marascq, rue Gît-le-Cœur, vient de mettre en vente avec un grand rabais un certain nombre d'ouvrages. On y trouve les œuvres complètes de Buffon pour vingt cinq francs, les œuvres de Lacépède pour quinze francs, les *Promenades dans Rome* de M. de Stendhal pour huit francs, et du même, *Rome, Naples et Florence*, pour six francs.

LES LIVRES

PIERRE LOTI, par Robert de Traz ; 1 vol. in-16, Coll. « Les Grands Ecrivains français ». Hachette.

Les jeunes générations, paraît-il, et plus encore la nouvelle critique, n'apprécient guère Pierre Loti; le grand écrivain d'*Azyadé*, de *Fantôme d'Orient* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, qui fut en son temps un enchanteur, un magicien des mots et des images, serait aujourd'hui délaissé et dédaigné. Caprice injuste et sacrilège. Les plus illustres écrivains ont connu cette période d'oubli et d'abandon, mais la postérité s'est chargée de les remettre à leur vraie place et il en sera de Loti comme de bien d'autres. En attendant, il faut féliciter les dirigeants de la célèbre collection « Les Grands Ecrivains français » d'avoir placé Pierre Loti parmi les maîtres illustres de notre littérature, et M. Robert de Traz, critique et historien littéraire de grand talent, d'avoir fait revivre cette illustre figure. Après avoir retracé la physionomie si curieuse et si attachante, en dépit de quelques travers agaçants, de Julien Viaud, officier de marine et grand voyageur, qui, tout à ses débuts, devint favori de la renommée sous le pseudonyme de Pierre Loti ; après avoir analysé sa « nature », autrement dit sa psychologie, M. Robert de Traz étudie les thèmes principaux qui animent tant d'œuvres émouvantes et charmantes. Ce faisant, il a écrit de très belles pages de critique, qui témoignent à la fois de son goût et de la finesse et de la profondeur de sa pénétration. Et il a pleinement rendu justice à Loti. Il se peut que, dans ses romans, l'« anecdote » ait vieilli, paraisse désuète, que son exotisme ait perdu de son attrait et de son prestige : tant de choses ont changé, ont péri dans le monde depuis que ces livres délicieux ont été écrits ! Mais il y a dans l'œuvre de Loti des parties impérissables : ce sont ces grands thèmes dont nous venons de parler. Retenons en deux seulement : la mer et la mort. Peu d'écrivains ont su décrire la mer avec autant de bonheur que Loti. Deux noms seuls peuvent être placés à côté du sien (nous n'envisageons ici que la littérature française) ceux de Hugo et de Michelet, et peut-être Loti a-t-il su rendre de façon encore plus magique qu'eux-mêmes la poésie, toutes les poésies de la mer. Quant au thème de la mort, il revêt chez Loti un pathétisme rarement égalé : mort des humains, mort des animaux, mort des choses, mort des civilisations, que de tableaux inoubliables il a tracés ! Il y a chez lui une étrange et poignante poésie de la mort : disparition des êtres chéris dont le souvenir lui-même peu à peu s'estompera et s'affaiblira, fuite irréparable des jours, avec le cortège évanoui de tout ce qu'on a aimé ou admiré, vers le grand gouffre de l'oubli ; sur ce thème, Loti a laissé des pages qui subsisteront tant que notre langue sera comprise.

VERSAILLES, par Charles Mauricheau-Beaupré, Conservateur en chef du Musée national de Versailles et des Trianons ; un beau volume, gr. in-4° illustré de gravure en simili dans le texte et de 162 hors-texte en noir (héliogravures) et en couleurs (quadrichromies), Collection « Musées et Monuments), dirigée par Louis Hautecœur. Les Documents d'Art, Monaco.

Versailles et les Trianons sont une des merveilles non seulement de France, mais du monde. « Cette sorte de royale beauté est unique dans le monde », écrivait déjà Mme de Sévigné en 1685. Magnificence de l'architecture, richesse et éclat des décorations intérieures, splendeur des jardins et du parc, féerie des eaux, tout y est rassemblé pour composer le plus éblouissant des décors. Jadis Pierre de Nolhac, qui en fut le conservateur, consacra à l'ensemble de Versailles et des Trianons de beaux ouvrages, chefs-d'œuvre d'érudition et d'illustration. Son successeur André Pératé en évoqua à son tour l'histoire et les beautés. M. Mauricheau-Beaupré, l'actuel conservateur, reste fidèle à une noble tradition et présente sur les deux palais un très bel ouvrage, illustré de gravures en simili dans le texte et de hors-texte en noir et en couleurs qui reproduisent les aspects du château de Versailles et des Trianons, les jardins, le parc, les bassins, les bosquets, les sculptures, mais aussi la décoration des appartements, un certain nombre de tableaux, de beaux meubles. Le livre s'ouvre par un historique très complet, de Louis XIII à nos jours ; puis vient la série des hors-texte et il se termine par des commentaires des illustrations, historique et commentaires dus à la plume érudite de M. Mauricheau-Beaupré.

LES LIVRES

CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTERAIRE SOUS L'EMPIRE, par Sainte-Beuve, nouvelle édition annotée par Maurice Allem ; 2 vol. in-16. Garnier.

Chateaubriand et son groupe littéraire est un des ouvrages les plus attrayants et les plus piquants de Sainte-Beuve, un de ceux où il a prodigué à la fois tous les trésors de son érudition en histoire littéraire, les vues les plus originales et les plus pénétrantes, mais aussi les anecdotes curieuses et les traits malicieux. Il était déplorable qu'un tel ouvrage fût épuisé et qu'on ne pût plus se le procurer qu'au hasard des ventes ou des trouvailles chez les libraires d'occasion. Louons la librairie Garnier de l'avoir réimprimé en deux élégants volumes dans sa célèbre « Collection des Classiques ». L'érudit Maurice Allem a enrichi l'édition d'une substantielle introduction et de nombreuses notes, très documentées, qui éclaircissent et complètent maints passages, permettent de mieux apprécier le texte et la pensée de Sainte-Beuve et feront la joie de tous les lettrés.

LA SENSIBILITE ORGANIQUE, par le docteur Maurice Vernet ; 1 vol. in-8 Jésus ; Bibliothèque de philosophie scientifique. Flammarion.

Le caractère essentiel de ce livre, c'est sa nouveauté. Pour la première fois, la fonction sensitive est étudiée dans son ensemble avec des aperçus originaux. L'ouvrage se divise en trois parties. L'auteur nous montre d'abord le mécanisme de la sensibilité organique, en le démontant en quelque sorte. C'est ensuite la description de ce système nerveux, si compliqué. Puis le fonctionnement du mécanisme décrit avec une scrupuleuse exactitude. Ce qui concerne l'influx nerveux au point de vue de la réception, de la transmission et de la régulation des impressions sensibles, ainsi que le rôle des centres et de l'axe cérébro-spinal dans son ensemble, tout cela est analysé avec précision et donne un aperçu bien différent de celui présenté par les doctrines classiques. La question du sympathique et des antagonismes fonctionnels entre ce nerf et l'appareil sensitif organique est présenté par un clinicien qui fait autorité en la matière, ce qui permettra d'élucider certains cas pathologiques restés obscurs. Le livre est écrit de façon à intéresser le grand public pour qui les travaux des spécialistes sont trop souvent difficilement accessibles. D'une lecture agréable, riche d'observations précises et d'expériences, l'ouvrage a été composé de telle sorte que les exigences scientifiques n'y sont nullement sacrifiées au souci de vulgarisation.

HENRI III ET SON SECRET, par Pierre Lafue ; un vol. in-16. Hachette.

Henri III n'a pas une très bonne réputation dans l'histoire. On lui reproche ses mœurs efféminées ainsi que ses favoris, les fameux « mignons ». Dans ce livre, *Henri III et son secret*, M. Pierre Lafue, à qui l'on doit de belles études historiques, sur *le Père Joseph*, *Frédéric II*, *Louis XVI* notamment, a entrepris, sinon sa réhabilitation, du moins d'exposer sans parti pris les faits de son règne et d'expliquer son comportement. Son goût excessif pour les plaisirs, sa prédilection pour les élégances équivoques ne seraient qu'attitude destinée à masquer ses véritables sentiments et ses vraies intentions. Roi de France, après l'intermède de Pologne, il rêve d'une médiation royale entre les catholiques et les huguenots et, en son conseil, lorsqu'il traite de cette question avec d'ailleurs beaucoup d'éloquence, il semble qu'on entende déjà la grande voix du chancelier de l'Hospital ou même celle de Henri IV. Mais une ligue s'est formée à la tête de laquelle domine le duc de Guise dont l'immense ambition ne vise rien moins que la couronne. Trop faible, trop désarmé pour livrer combat à ses adversaires à visière découverte, Henri III va mettre en œuvre une politique subtile. Se taire ou ne parler que pour dissimuler sa pensée, tel sera son principal souci. « Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner », répétait-il. Pour endormir la méfiance de ses ennemis, il s'efforcera de leur persuader qu'il se désintéresse du gouvernement. Dans cette entreprise de dissimulation, — son « secret » qu'avant M. Pierre Lafue on n'avait jamais mis en lumière avec tant de détails et une telle finesse d'analyse, — il aura recours à deux alibis, la dévotion et les plaisirs, et il la soutiendra avec une maîtrise souveraine jusqu'au drame du château de Blois qui le rétablira dans son caractère véritable.

LES LIVRES

LE CHRIST ET LE TEMPS, par Oscar Cullmann (Série théologique de l'Actualité protestante) ; 1 vol. in-8. Delachaux et Niestlé.

Le livre est sévère et il suppose chez ses lecteurs une connaissance assez étendue de l'exégèse du Nouveau Testament et de la théologie chrétienne. Il convenait pourtant de le signaler parce que, après ce qu'on a appelé le concile œcuménique d'Amsterdam, il constitue un témoignage de toute première valeur sur le rapprochement des esprits. On raconte que lorsque M. le Pasteur Cullmann, hier professeur aux Universités de Strasbourg et de Bâle, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, a été reçu récemment par S. S. le pape Pie XII, celui-ci lui aurait dit en parlant précisément du présent ouvrage : « Si beaucoup de protestants pensaient et parlaient comme vous, nous serions bien prêts de nous entendre. »

De quoi s'agissait-il donc ? L'auteur se demande : « Quel est le point central du message chrétien ? Quelle est la chose qui le spécifie, en le distinguant de tout autre ? » Et il répond : « C'est l'apparition du Christ, Seigneur et Dieu. L'histoire du monde s'ordonne avant et après lui. Les événements qui se sont passés au cours des années 1 à 30 ont eu lieu une fois dans l'histoire ; par rapport au salut, ils ont eu lieu une fois pour toutes. » Moment d'une importance unique, c'est le temps de l'Eglise voulue par le Christ, dont les chrétiens ont conscience de faire partie, dont la vie cultuelle se centre autour d'une Cène qui relie le présent au passé, et qui a mission, elle, de prêcher l'Evangile.

Tout cela, beaucoup de chrétiens en sont convaincus depuis longtemps, mais il leur sera agréable d'entendre réaffirmer par un penseur indépendant, avec la force et la vérité du message chrétien, la valeur historique des Evangiles.

En un temps où l'opposition se fait tous les jours plus violente entre le Décalogue et le Sermon sur la Montagne d'un côté, et le marxisme matérialiste de l'autre, il n'est pas inutile de recueillir le témoignage d'un savant qualifié et qui parle en connaissance de cause avec une logique, une lucidité et un bon sens qui font de cet ouvrage une magnifique synthèse.

J.-S. BACH, LE MAITRE DE L'ORGUE, par Norbert Dufourcq. — *ANTONIO VIVALDI ET LA MUSIQUE INSTRUMENTALE*, par Marc Pincherle. — Trois volumes de 422, 320 et 88 pages, avec de nombreuses illustrations et exemples musicaux. (Librairie Floury.)

Il faut louer l'éditeur Floury d'avoir, en ces temps difficiles, accueilli coup sur coup et présenté d'une façon remarquable deux ouvrages qui, par l'intérêt de leur substance et l'ampleur de leur documentation, méritent d'avoir leur place dans les bibliothèques des amis de la musique, aux côtés des travaux éminents de M. G. Sand-Foix sur Mozart, de Romain Rolland sur Beethoven, et de M. Ad. Boschot sur Berlioz. Dans son beau livre sur l'œuvre d'orgue du maître d'Eisenach, si variée, si pleine de sens, et si prodigieusement annonciatrice, M. Norbert Dufourcq a su renouveler un sujet déjà traité. Après avoir évoqué les grands précurseurs de Bach dans les divers pays, il étudie les *Préludes et Fugues, Sonates, Chorals* avec une précision informée qui n'exclut pas, comme il advient trop souvent, le juste sentiment de leur valeur expressive et humaine. Il met en valeur avec éloquence l'unité de pensée qui les anime. Il montre comment cette œuvre de foi est aussi une œuvre de synthèse. Sur son interprétation il donne, à la fin du volume, des directives pénétrantes et efficaces que feront bien de méditer ceux qui abordent parfois avec tant de légèreté ces textes illustres.

Le *Vivaldi* de M. Marc Pincherle, fruit d'un long et patient travail qui, en l'espèce, n'avait pas de précédent et a dû nécessiter de longues recherches, ne rendra pas, sur un autre plan, de moindres services que le *Bach* de M. Dufourcq. Il apprendra sans doute à beaucoup de ses lecteurs l'importance du musicien méconnu qui, après s'être inspiré de Corelli dans ses *Sonates*, a pour ainsi dire créé le concerto en lui donnant une importance expressive jusqu'alors inconnue, qui peut être aussi considéré comme un des précurseurs de la symphonie, et même du romantisme. De nombreuses planches hors-texte, des exemples musicaux, un inventaire thématique formant plaquette à part pour le second, viennent ajouter à l'intérêt des deux ouvrages de MM. Dufourcq et Pincherle, qui honorent la musicologie française.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, boulevard Voltaire, Paris (XI^e^)
Dépôt légal n° 345 — 1^er^ trimestre 1949 — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J Arrigon
L'Administrateur-adjoint : Georges Finaud.

LES LIVRES

DICTIONNAIRE DIPLOMATIQUE, publié par l'Académie diplomatique internationale sous la direction de A. F. Frangulis, secrétaire général perpétuel et des membres du bureau. Paris, 4 bis, avenue Hoche.

Le quatrième volume du *Dictionnaire diplomatique*, publié avec tant de soin par les membres de l'Académie diplomatique internationale, vient de paraître. Il complète heureusement les trois premiers et rendra les plus grands services aux diplomates et aux publicistes. En un temps où la politique internationale est tellement agitée et où les frontières sont aussi instables que les Constitutions, il est précieux de disposer d'un dictionnaire bien au courant et muni d'une excellente bibliographie; où l'on trouve un historique précis des faits avec les documents qui les éclairent, rédigés par des diplomates, des hommes d'Etat, des professeurs éminents, etc. A des mots tels que *Yalta* ou *Dumbarton Oaks*, par exemple, on trouve les renseignements dont on peut avoir besoin. L'article *Inde* est rédigé par M. Amery. L'article *Allemagne* a 56 pages de deux colonnes ; il retrace les événements depuis 1919. Deux chapitres intitulés : *le Point de vue des Alliés* sont signés de M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, et de M. James Byrnes, secrétaire d'Etat de l'Union nord-américaine. Les textes, souvent difficiles à trouver, sont reproduits in-extenso et le lecteur peut se faire une opinion par lui-même. L'article sur le Japon contient un excellent précis des événements d'Extrême-Orient pendant et après la guerre. Seuls les événements qui se sont déroulés derrière le rideau de fer restent partiellement impénétrables. Bref un instrument de travail indispensable et précieux et, en même temps, une lecture attachante.

CALVIN, DIRECTEUR D'AMES, par Jean-Daniel Benoit ; 1 vol. in-8, Strasbourg. Editions Oberlin.

Ceux-là seuls s'étonneront du titre de l'ouvrage qui n'ont jamais ouvert *l'Institution Chrétienne* de Calvin. Ce chef-d'œuvre n'est pas seulement l'ouvrage d'un théologien, il est aussi et peut-être même davantage l'ouvrage d'un réformateur religieux hanté par sa sollicitude pour les âmes. Lorsqu'on parle du maître de Genève, beaucoup voient surtout en lui ce qu'ils seraient tentés d'appeler son intolérance. Ce n'était, et l'éminent professeur de la Faculté Protestante de l'Université de Strasbourg le montre bien, que le sentiment aigu d'une vocation impérieuse. Cette vocation, il la suit avec un sérieux, une gravité qui dans certains cas vont jusqu'au tragique.

Calvin trouve le moyen de consoler les âmes, de les éclairer, de les diriger. A part l'ascèse, dont il ne saisit pas l'utilité, on ne voit pas très bien en quoi sa direction diffère de celle des grands directeurs d'âmes catholiques. N'est-elle pas axée comme la leur sur ces deux pôles de la vie chrétienne, l'honneur de Dieu et le salut personnel ? Avec beaucoup de finesse, l'auteur remarque d'ailleurs que cette spiritualité calviniste rappelle celle de l'école mystique française de Condren et de Bérulle. Elle se rapproche même en certains passages de celle de Saint François de Sales, dont elle ne diffère que par l'expression. Comme eux, Calvin parle de « la conformité à Jésus-Christ en ses afflictions, de la nécessité de mourir à soi-même, de la communion de l'Eglise » ; avec eux il affirme que « haine et chrétienté sont choses incompatibles ».

Un beau livre qui est à lire aussi bien par les catholiques que par les protestants, parce qu'il est en mesure de faire tomber de trop nombreuses préventions. . . . . .

MARIE D'ANJOU, FEMME DE CHARLES VII, par Marcel Frager ; 1 vol. petit in-8. Editions de Paris.

Historien de la duchesse du Maine, de la chouannerie bretonne et de la chouannerie normande, M. Marcel Frager vient de publier dans la collection « Les Reines de France » une *Marie d'Anjou*. Il nous conte, dans son introduction, comment il fut amené à écrire ce livre après avoir lu dans un Bulletin littéraire de Saumur une étude sur les fêtes du V[e] centenaire de Yolande d'Anjou, mère du « bon roi René », chers aux Provençaux comme aux Angevins, et belle-mère du faible roi Charles VII à qui Jeanne d'Arc tentera d'insuffler son énergie. Ayant étudié cette Yolande, M. Marcel Frager porta son attention sur sa fille Marie. Le livre qui paraît aujourd'hui est le fruit de cette diversion. Ayant pour trisaïeul Philippe IV, pour bisaïeul Jean II dit le Bon, Marie appartenait à la famille des Valois. Son mariage avec Charles VII était donc conforme aux usages du royaume, mais la vie devait lui réserver des épreuves dont l'auteur sait faire valoir les péripéties romanesques. Tant que vécut sa mère, la reine fut ménagée par le roi ; après la disparition de cette femme forte, Charles VII ne cacha plus son admiration pour « Mlle de Beauté » c'est-à-dire pour Agnès Sorel. Et alors Marie dut composer et supporter cette voyante rivale. On lui en a souvent fait grief, M. Marcel Frager s'efforce de l'excuser.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, r. du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉS

A. ROSSI

DEUX ANS D'ALLIANCE GERMANO-SOVIÉTIQUE

Pas de polémique : des documents

Un volume. . . . . **250** fr.

■ ■ ■

"Les Grandes Études historiques"

Auguste BAILLY

SAINT LOUIS

Le dernier ouvrage de l'auteur de :
RICHELIEU, MAZARIN, LOUIS XI, etc...

Un volume. . . . . **350** fr.

■ ■ ■

Émile BIETTE

MON CARGO SUR LA MER

Un passionnant roman

Un volume. . . . . **250** fr.

BOIVIN

PAUL HAZARD
de l'Académie française

LES LIVRES LES ENFANTS ET LES HOMMES

Un volume de 236 pages, illustré de 15 gravures hors-texte. 390 fr.
100 exemplaires numérotés sur vergé ancien..... 800 fr.

Du même auteur :

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

Réimpression prochaine :

LA PENSÉE EUROPÉENNE AU XVIII^e SIÈCLE

EMMANUEL FOUGERAT
Artiste Peintre
Directeur de l'Enseignement du dessin dans les Maisons d'Éducation de la Légion d'Honneur
Professeur honoraire à l'École Nationale Supérieure des A. D.

DICTIONNAIRE DES VISAGES

Préfacé par le Dr. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur à la Faculté de Médecine.

Cet important ouvrage présente 600 dessins de physionomies humaines, analysant le caractère et le classant dans un ordre nouveau.

Cette étude de morpho-psychologie est une des plus considérables qui aient été réalisées jusqu'à présent.

Un volume 16×21, 436 pages : 750 fr.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS TECHNIQUES ET ARTISTIQUES
33, rue Poussin - PARIS-16^e - AUT. 27-51

QUELQUES REMARQUABLES ESSAIS

« Un livre qui offensera tout le monde. »
A. SUARÈS

ANDRÉ SUARÈS

VOICI L'HOMME

Un vol. in-8° 600 p.
600 fr.

L'un des premiers, des plus beaux livres d'ANDRÉ SUARÈS

LE LIVRE DU CENTENAIRE

MAURICE LEVAILLANT

SPLENDEURS, MISÈRES ET CHIMÈRES DE MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Un vol. in-8°
16 h.-t. en hélio
480 fr.

Les "hauts" et les "bas" sentimentaux, politiques et financiers d'une prodigieuse existence.

CAHIERS ROMAIN ROLLAND
— I —

CHOIX DE LETTRES A

MALWIDA VON MEYSENBUG

Avant-propos de Édouard MONOD-HERZEN

Un vol. in-16 jésus
390 fr.

« Si riche que soit ce recueil en évocations historiques, l'intérêt central n'en demeure pas moins lié à la personne de l'écrivain, dont l'évolution se retrace ici avec une entière sincérité. » *RENÉ LALOU*

LE LIVRE D'ESPÉRANCE D'UN SAVANT

REMY COLLIN

MESURE DE L'HOMME

Un vol. in-8°
390 fr.

Le problème de l'homme aujourd'hui.

COLLECTION LA NEF

JEAN PRÉVOST

LES CARACTÈRES

Un vol. in-16
300 fr.

LE LIVRE DE BORD d'un grand écrivain.

PERPÉTUITÉ D'UNE GRANDE VOIX

GONZAGUE TRUC

PASCAL

Un vol. in-8° **480 fr.**

Son temps et le nôtre

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES LIVRES

AVEC LA VIII^e^ ARMEE D'EL ALAMEIN A L'ADRIATIQUE, par le Maréchal Montgomery ; 1 vol. in-8, avec cartes. Amiot-Dumont.

Ce livre du maréchal Montgomery est le compte rendu des opérations de la VIII^e^ armée britannique sur le théâtre méditerranéen durant la période où le maréchal l'a commandée, c'est-à-dire du 13 août 1942 au 31 décembre 1943. Durant ce temps, la VIII^e^ armée s'est avancée d'El Alamein en Egypte jusqu'en Tunisie, à travers la Cyrénaïque et la Tripolitaine, puis en Sicile, enfin en Italie jusqu'à Sangro. Ces opérations, on le sait, eurent une influence décisive sur l'issue de la guerre. Dans ce récit, composé d'après son journal personnel, le maréchal ne cherche pas les effets littéraires ; il se borne à relater la suite des événements et les résultats obtenus, avec une sobriété qui ne vas pas sans grandeur.

L'UNITE MONETAIRE EUROPEENNE, par Simon M. Cléja ; une plaquette in-16. Nouvelles Editions Classiques.

Notre époque est celle du « monde à l'envers ». Les moyens de communication se sont perfectionnés et accélérés, et pourtant jamais il n'a été plus difficile et plus odieux de voyager. Tel est le résultat de deux guerres mondiales, de l'exaspération des nationalismes qui a suivi, de l'effondrement de maintes monnaies, de l'inflation, etc... Nous écrivons ces quelques lignes d'après le tableau saisissant qu'avec un savoureux humour et une remarquable pénétration, M. Simon M. Cléja a tracé au début de son très intéressant opuscule, *l'Unité monétaire européenne*. Les responsables de cet état de choses le sont aussi du malaise économique général « né du compartimentage, de la transformation des frontières en cloisons étanches pour les personnes, les marchandises et les capitaux ». Pour combattre les malfaisants effets de ce compartimentage quel remède s'impose ? L'union entre les pays européens, du moins entre les pays de l'Europe occidentale. Et le meilleur moyen, estime M. Simon M. Cléja de rendre effective cette union, c'est de créer pour tous ces pays une monnaie unique, fondée sur l'or. L'unité en serait l'*Euro*, assimilé au dollar. Une banque, à la fondation de laquelle participeraient tous les pays de l'union, serait chargée de l'émettre. Mais où trouver la couverture or nécessaire à cette émission ? Par une de ces contradictions qui fourmillent de notre temps, jamais, en cette époque de misère, la quantité d'or possédée par les particuliers n'a été aussi considérable. L'auteur estime que l'Ouest européen en détient à l'heure actuelle environ 12.000 tonnes. Il s'agirait d'amener les thésauriseurs à déposer cet or à la banque d'émission. Celle-ci remettrait aux déposants des billets de banque libellés en *euros* qui représenteraient effectivement de l'or. Grâce à cette monnaie solide puisque gagée sur l'or, toutes les barrières économiques s'écrouleraient et, du coup, les capitaux, les marchandises et les personnes retrouveraient la liberté de circulation si désirable à tous points de vue. L'exposé de M. Cléja est singulièrement séduisant. Au moment où la menace d'une crise économique commence à s'indiquer, son opuscule doit retenir l'attention des économistes.

JOURNAL DE L'ESTOILE POUR LE REGNE DE HENRI IV, Tome I, 1589-1600, texte intégral présenté et annoté par Louis-Raymond Lefèvre ; un fort vol. in-8 carré de 740 pages avec un frontispice en simili. Gallimard.

Tous ceux qui sont familiers avec la fin du XVI^e^ siècle connaissent et apprécient le *Journal de l'Estoile*, recueil vivant de faits, d'anecdotes qui, pour la connaissance d'une époque, valent tous les exposés abstraits et toutes les « considérations ». Aussi faut-il féliciter M. Louis-Raymond Lefèvre, qui dirige la collection « Mémoires du passé pour servir au temps présent », d'y avoir réimprimé ce *Journal* en en donnant le texte intégral. Précédemment avait paru le *Journal pour le règne d'Henri III* (1574-1589 ; le nouveau volume est relatif au règne d'Henri IV pour la période qui s'étend de 1589 à 1600. Le lecteur y goûtera le malicieux réalisme de l'Estoile, son inlassable curiosité, son horreur d'être dupe, son amour de l'indépendance. Il n'est pas pour lui de spectacle plus divertissant que celui des hommes, et son amusement est tel que, dans les moments les plus pénibles, il surmonte son indignation et son inquiétude et que nous gardons surtout le souvenir de son sourire sardonique et désabusé.

On peut s'abonner à

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

chez tous les libraires, en particulier chez :

DEPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

Agen : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Descombes, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Bar-le-Duc** : Collot ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Francès ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Barbero, Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel, Polycarpe ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Nicollet, Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Beniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Behon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Daude ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault, La Mésange ; **Tananarive** : Paoli ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien, Maillocheau, Tridon ; **Tunis** : Librairie « Jehanne d'Arc », Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

ETRANGER

Amsterdam : Scheltema et Holkema's ; **Ankara** : Librairie Hachette ; **Athènes** : Kauffmann ; **Bruxelles** : Dechenne, Editions universelles, Office de Publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Istanbul** : Librairie Hachette ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Egypte ; Librairie du Papyrus ; **Montréal** : Pony ; **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Granotti ; **Rio-de-Janeiro** : R. F. Besnard ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Sao Paulo** : R. F. Besnard ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1949 - Éditeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant :
L.-J. Arrigon

L'Administrateur-adjoint
Georges Pinaud